EX BIBLIOTHECA

FRANCES A. YATES

MARIVAUX

ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR || LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD || L'ÉCOLE DES MÈRES || LE LEGS || LES FAUSSES CONFIDENCES || L'ÉPREUVE.

MARIVAUX

1688-1763

1720 • ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR 1722 • LA SURPRISE DE L'AMOUR 1722-1723 • LE SPECTATEUR FRANÇAIS 1723 • LA DOUBLE INCONSTANCE 1724 • LE PRINCE TRAVESTI, LA FAUSSE SUIVANTE, LE DÉNOUEMENT IMPRÉVU 1725 • L'ILE DES ESCLAVES, L'HÉRITIER DE VILLAGE 1727 • L'ILE DE LA RAISON, LA SECONDE SURPRISE DE L'AMOUR 1728 • LE TRIOMPHE DE PLUTUS, L'INDIGENT PHILOSOPHE 1729 • LA NOUVELLE COLONIE 1730 • LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD 1731 • LA RÉUNION DES AMOURS 1731-1741 LA VIE DE MARIANNE 1732 • LE TRIOMPHE DE L'AMOUR, LES SERMENTS INDISCRETS, L'ÉCOLE DES MÈRES 1733 • L'HEUREUX STRATAGÈME 1734 • LA MÉPRISE LE PETIT-MAÎTRE CORRIGÉ, LE CABINET DU PHILOSOPHE 1735 • LA MÈRE CONFIDENTE 1735-1736 • LE PAYSAN PARVENU 1736 • LE LEGS 1737 • LES FAUSSES CONFIDENCES 1738 • LA JOIE IMPRÉVUE 1739 • LES SINCÈRES 1740 • L'ÉPREUVE 1744 • LA DISPUTE 1746 • LE PRÉJUGÉ VAINCU 1755 • LES ACTEURS DE BONNE FOI 1757 • FÉLICIE •

THEATRE DE MARIVAUX

BIBLIOTHÈQUE HACHETTE
• 79, Boulevard St GERMAIN •
• PARIS •

MARIVAUX — *pour dire son nom tout au long, Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux — naquit à Paris, sur la paroisse Saint-Gervais, le 4 février 1688. Son père, qui fut directeur de la Monnaie à Riom, puis à Limoges, lui laissa de la fortune. Marivaux, en voulant l'augmenter, la perdit presque jusqu'au dernier sou. Il prit, comme tout le monde, des actions de la banque de Law. Il ne sut pas s'en défaire à temps, et, à la colossale banqueroute du fameux Système, il se vit réduit, pour vivre, à tirer parti de sa plume. C'était en 1720, il avait trente-deux ans.*

Ce n'est pas que jusqu'alors il n'eût pas écrit, et même beaucoup écrit. Dès 1706, à sa dix-huitième année, une petite comédie de lui avait fait les délices de la bonne société limousine. Il faut en retenir le titre : Le Père prudent et équitable, ou Crispin l'heureux fourbe, *qui fait déjà prévoir les titres un peu compliqués, et aussi les sujets habituels, des pièces que l'on verra quinze, vingt ans plus tard. Il avait composé, en 1712, un roman qui ne fut mis au jour qu'en 1737* : Pharsamon, ou les Folies Romanesques, ou le Don Quichotte moderne. *C'était, comme dans Cervantès, l'étude du détraquement amené dans un esprit par la manie de lecture de romans, non plus chevaleresques cette fois, mais à sentiments. Il avait publié, en 1713 et 1714, les diverses parties de* Les Aventures de ***, ou les Effets surprenants de la Sympathie, *et, en 1714, le commencement d'un ouvrage du même ordre,* La Voiture embourbée, *dont la suite ne vint jamais ; enfin, en 1716,* L'Homère travesti, ou l'Iliade en vers burlesques, *douze livres d'octosyllabes, d'un remarquable ennui. Toutefois, il n'avait guère travaillé en somme qu'à ses loisirs. Sa sérieuse occupation était de fréquenter les salons de Madame de Lambert ou de Madame de Tencin. Il y jouissait du plaisir des fines conversations, et il accumulait, dans ce milieu mondain, le trésor d'observations où il*

put puiser ensuite. Il est évident que la catastrophe de 1720 fut pour lui comme un coup de fouet.

*En cette année-là, il porta aux Comédiens Français une tragédie d'*Annibal, *qui tomba à plat. Mais déjà sa véritable voie s'était tracée d'elle-même, dans un tout autre sens. Un peu antérieurement, une pièce en collaboration avec le chevalier de Saint-Jory,* L'Amour et la Vérité, *jouée par les Comédiens Italiens, n'avait pas déplu ; et, le lendemain même de son échec sur le Théâtre Français, il obtenait un franc succès, encore au Théâtre Italien, avec* Arlequin poli par l'Amour. *Cette jolie fantaisie inaugurait un genre nouveau, fort différent de l'ancienne comédie, morte avec Molière et que ses successeurs d'alors s'évertuaient en vain à faire revivre ; un genre de tous points original, et qui remplaçait l'action à peu près absente et la peinture des mœurs et des caractères par de subtiles analyses de sentiments, par un débat de controverse passionnelle, parfois ténue et déliée, mais à qui les nuances les plus délicates ne savaient échapper. Cette bonne fortune lui advint en même temps de rencontrer, comme par une faveur spéciale, l'actrice qui incarnait son type de femme préféré, qui faisait mieux, qui était cette femme elle-même. Elle s'appelait Giovanna-Rosa Benozzi, avait épousé le comédien Baletti, et portait au théâtre le nom de Silvia. Il y a une Silvia, le personnage se confondant naturellement avec l'artiste, dans mainte et mainte des vingt pièces, et plus, que Marivaux donna aux Comédiens Italiens, de 1720 à 1746, et qui sont ses plus charmantes œuvres. Il faut citer, parmi les principales :* La Surprise de l'Amour, *en 1722,* La Double Inconstance, *en 1723,* Le Jeu de l'Amour et du Hasard, *en 1730,* L'École des Mères, *en 1732,* Les Fausses Confidences, *en 1737,* L'Épreuve, *en 1740. Le Théâtre Français n'eut pour sa part qu'une dizaine de pièces, entre autres* Le Petit Maître corrigé *et* Le Legs, *mais ne manqua pas, à la fin du* XVIIIe *siècle et au* XIXe, *de s'approprier le meilleur du répertoire italien.*

Et cependant il est indispensable de noter que, sauf quelques très brillantes exceptions, les comédies de Marivaux ne connurent pas le succès retentissant et fructueux. Elles n'étaient pas très chargées d'intrigue, et, dans ce sens, on

les trouvait un peu nues, un peu vides. Il fallait une certaine application pour suivre à la scène leurs analyses non sans complexité, qui sont un délice à la lecture. L'esprit y était léger et qui se pose à peine. En un mot, elles n'étaient pas pour le gros public.

Puis Marivaux avait contre lui presque tous les auteurs ses confrères. Il était très peu homme de lettres, mais plutôt homme de qualité et de bonne compagnie. On ne le voyait pas dans les cafés littéraires où s'édifiaient les réputations et où s'organisaient les cabales. Il voulait vivre en indépendant et à l'écart. Mal lui en prit plus d'une fois. L'un de ceux qui mirent le plus d'animosité à le méconnaître fut Voltaire : il appelait les comédies de Marivaux des « comédies métaphysiques ».

Tout en composant ses pièces, à trois reprises, Marivaux se fit journaliste, mais ce fut un journalisme assez spécial. Au commencement du siècle, l'écrivain anglais Addison avait publié une sorte de recueil périodique où il n'avait pas de collaborateur et qu'il intitulait : The Spectator. *A son exemple et de la même façon, Marivaux fit paraître* Le Spectateur Français, *qui eut vingt-cinq livraisons en 1722 et 1723, puis* L'Indigent Philosophe, *qui eut sept livraisons en 1728, enfin* Le Cabinet du Philosophe, *qui eut onze livraisons en 1734. C'étaient, sans un grand souci de l'actualité et sans aucun culte de l'information, comme des séries de feuilles volantes où l'auteur inscrivait au jour le jour ses impressions et ses réflexions sur tous les sujets possibles, à propos de tout et à propos de rien. Il y a là bien des pages qui mériteraient d'être recueillies. Mais aucune de ces entreprises ne prospéra.*

De 1731 à 1741, Marivaux publia les douze parties de La Vie de Marianne, ou les Aventures de Madame la Comtesse de ***, *qui est devenu un des classiques du roman français, et en 1735-1736 les cinq parties de* Le Paysan Parvenu, ou les Mémoires de Monsieur de M***, *qui vaut peut-être autant que l'œuvre précédente. En 1736,* Le Télémaque travesti *vint donner une sorte de pendant à cette parodie de l'*Iliade *qui avait été une de ses erreurs de jeunesse. En 1737, il se décida à porter chez le libraire ce* Pharsamon, *qui en était une autre. Il continua à écrire pour le*

théâtre, d'une façon suivie, jusqu'en 1746. Après un notable intervalle, une pièce encore, Les Acteurs de bonne foi, *vit les feux de la rampe en 1755. Sa dernière œuvre dramatique,* Félicie, *ne fut pas représentée : elle date de 1757.*

Marivaux s'était marié vers 1720, mais il était veuf dès 1723. Longtemps après, lorsque l'âge ne lui permettait plus de songer à prendre femme sans s'exposer à quelque ridicule, il se lia d'une sûre et calme amitié avec une personne qui n'était plus jeune, elle non plus, Mademoiselle de Saint-Jean. Il rencontrait en elle la compagne dévouée qui adoucirait ses derniers jours attristés par la défaveur où son œuvre tombait. Les deux vieillards convinrent d'associer leurs vies, leur reste de vie. Un contrat du 16 octobre 1657 établit en leur faveur, moyennant un versement dont Marivaux ne fournit pas la plus grosse part, une rente viagère de 2800 livres, réversibles sur la tête du survivant. Ce fut Marivaux qui s'en alla le premier. Il mourut le 12 février 1763, à l'âge de soixante-quinze ans.

C'est du vivant même de Marivaux que ses détracteurs, pour attaquer son style et sa manière, créèrent l'expression de « marivaudage ». Il faut, pour marivauder *comme il le fit, tant d'esprit et d'imagination, tant de finesse et de clairvoyance, tant de sensibilité et d'honnêteté de cœur, tant de grâce naturelle enfin, que le mot ne put et ne peut être qu'un éloge. Mais le seul fait qu'il se soit imposé à la langue implique la parfaite originalité de l'œuvre et de l'auteur.*

ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR

1720 = COMÉDIE = 1720

EST-CE *une Arlequinade, est-ce une Féerie, que cet acte :* Arlequin poli par l'Amour, *qui fut représenté pour la première fois, sur le théâtre des Comédiens Italiens, le 17 octobre 1720? C'est les deux ; car le héros se prive rarement de conclure une scène par quelques cabrioles et entrechats, et par une distribution de coups de cette batte que l'auteur nomme une épée, en omettant de spécifier qu'elle est de bois ; et, d'autre part, la Fée rappelle de bien près la Titania du* Songe d'une Nuit d'Été *de Shakespeare, éprise d'un Bottom dont la bêtise et la grossièreté restent incurables ; tandis qu'Arlequin en guérit. Marivaux était très versé dans la connaissance de la littérature anglaise.*

PERSONNAGES

LA FÉE.

ARLEQUIN, jeune garçon enlevé par la Fée.

SILVIA, bergère, amante d'Arlequin.

TRIVELIN, domestique de la Fée.

UNE BERGÈRE, cousine de Silvia.

UN MAÎTRE A DANSER.

CHANTEURS ET DANSEURS.

LUTINS ET ESPRITS.

La scène se passe tour à tour dans le palais de la Fée et dans une campagne voisine de ce palais.

SCÈNE I. = LA FÉE, TRIVELIN.

TRIVELIN, *à la fée qui soupire.*

Vous soupirez, madame ; et, malheureusement pour vous, vous risquez de soupirer longtemps, si votre raison n'y met ordre. Me permettrez-vous de vous dire ici mon sentiment?

LA FÉE.

Parle.

TRIVELIN.

Le jeune homme que vous avez enlevé à ses parents est un beau brun, bien fait ; c'est la figure la plus charmante du monde. Il dormait dans un bois quand vous le vîtes, et c'était assurément voir l'Amour endormi. Je ne suis donc point surpris du penchant subit qui vous a prise pour lui.

LA FÉE.

Est-il rien plus naturel que d'aimer ce qui est aimable?

TRIVELIN.

Oh ! sans doute ; cependant, avant cette aventure, vous aimiez assez le grand enchanteur Merlin.

LA FÉE.

Eh bien ! l'un me fait oublier l'autre ; cela est encore fort naturel.

TRIVELIN.

C'est la pure nature ; mais il reste une petite observation à faire ; c'est que vous enlevez le jeune homme endormi, quand peu de jours après vous allez épouser le même Merlin qui en a votre parole. Oh ! cela devient sérieux ; et, entre nous, c'est prendre la nature un peu trop à la lettre. Cependant passe encore ; le pis qu'il en pouvait arriver, c'était d'être infidèle ; cela serait très vilain dans un homme, mais dans une femme, cela est plus supportable. Quand une femme est fidèle, on l'admire ; mais il y a des femmes modestes qui n'ont pas la vanité de vouloir être admirées. Vous êtes de celles-là ; moins de gloire, et plus de plaisir ; à la bonne heure !

LA FÉE.

De la gloire à la place où je suis ! Je serais une grande dupe de me gêner pour si peu de chose.

TRIVELIN.

C'est bien dit ; poursuivons. Vous portez le jeune homme

endormi dans votre palais, et vous voilà à guetter le moment de son réveil ; vous êtes en habit de conquête et dans un attirail digne du mépris généreux que vous avez pour la gloire. Vous vous attendiez de la part du beau garçon à la surprise la plus amoureuse ; il s'éveille, et vous salue du regard le plus imbécile que jamais nigaud ait porté. Vous vous approchez ; il bâille deux ou trois fois de toutes ses forces, s'allonge, se retourne et se rendort. Voilà l'histoire curieuse d'un réveil qui promettait une scène si intéressante. Vous sortez en soupirant de dépit, et peut-être chassée par un ronflement de basse-taille, aussi nourri qu'il en soit. Une heure se passe, il se réveille encore, et, ne voyant personne auprès de lui, il crie : « Hé ! » A ce cri galant, vous rentrez ; l'Amour se frottait les yeux. « Que voulez-vous, beau jeune homme? lui dites-vous. — Je veux goûter, moi, répond-il. — Mais n'êtes-vous point surpris de me voir? ajoutez-vous. — Eh ! mais, oui », repart-il. Depuis quinze jours qu'il est ici, sa conversation a toujours été de la même force. Cependant vous l'aimez ; et, qui pis est, vous laissez penser à Merlin que lui, Merlin, va vous épouser ; et votre dessein, m'avez-vous dit, est, s'il est possible, d'épouser le jeune homme. Franchement, si vous les prenez tous deux, suivant toutes les règles, le second mari doit gâter le premier.

LA FÉE.

Je vais te répondre en deux mots. La figure du jeune homme en question m'enchante ; j'ignorais qu'il eût si peu d'esprit quand je l'ai enlevé. Pour moi, sa bêtise ne me rebute point ; j'aime, avec les grâces qu'il a déjà, celles que lui prêtera l'esprit quand il en aura. Quelle volupté de voir un homme aussi charmant me dire, à mes pieds : « Je vous aime ! » Il est déjà le plus beau brun du monde ; mais sa bouche, ses yeux, tous ses traits seront adorables, quand un peu d'amour les aura retouchés ; mes soins réussiront peut-être à lui en inspirer. Souvent il me regarde, et tous les jours je crois être au moment où il peut me sentir et se sentir lui-même. Si cela lui arrive, sur-le-champ j'en fais mon mari. Cette qualité le mettra alors à l'abri des fureurs de Merlin ; mais, avant cela, je n'ose mécontenter cet enchanteur, aussi puissant que moi, et avec qui je différerai le plus longtemps que je pourrai.

TRIVELIN.

Mais si le jeune homme n'est jamais ni plus amoureux ni plus spirituel, si l'éducation que vous tâchez de lui donner ne réussit pas, vous épouserez donc Merlin?

LA FÉE.

Non ; car, en l'épousant même, je ne pourrais me déterminer à perdre l'autre de vue ; et si jamais il venait à m'aimer, toute mariée que je serais, je veux bien te l'avouer, je ne me ferais pas à moi.

TRIVELIN.

Oh ! je m'en serais bien douté sans que vous me l'eussiez dit. Femme tentée et femme vaincue, c'est tout un. Mais je vois notre bel imbécile qui vient avec son maître à danser.

SCÈNE II. = ARLEQUIN *entre la tête dans l'estomac, ou de toute autre façon niaise ;* SON MAITRE A DANSER, LA FÉE, TRIVELIN.

LA FÉE.

Eh bien ! aimable enfant, vous me paraissez triste ; y a-t-i quelque chose ici qui vous déplaise?

ARLEQUIN.

Moi, je n'en sais rien.

LA FÉE, *à Trivelin qui rit.*

Oh ! je vous prie, ne riez pas ; cela me fait injure. Je l'aime, cela suffit pour que vous deviez le respecter. (*Pendant ce temps Arlequin prend des mouches. La fée continue à parler à Arlequin.*) Voulez-vous bien prendre votre leçon, mon cher enfant?

ARLEQUIN, *comme n'ayant pas entendu.*

Hein?

LA FÉE.

Voulez-vous prendre votre leçon, pour l'amour de moi?

ARLEQUIN.

Non.

LA FÉE.

Quoi ! vous me refusez si peu de chose, à moi qui vous aime?

(*Alors Arlequin lui voit une grosse bague au doigt ; il lui va prendre la main, regarde la bague, et lève la tête en se mettant à rire niaisement.*)

LA FÉE.

Voulez-vous que je vous la donne?

ARLEQUIN.

Oui-da.

LA FÉE *tire la bague de son doigt, et la lui présente. Comme il la prend grossièrement, elle lui dit :*

Mon cher Arlequin, un beau garçon comme vous, quand

une dame lui présente quelque chose, doit lui baiser la main en le recevant.

(*Arlequin alors prend goulûment la main de la fée qu'il baise.*)

LA FÉE, *à Trivelin.*

Il ne m'entend pas ; mais du moins sa méprise m'a fait plaisir. (*Elle ajoute :*) Baisez la vôtre à présent. (*Arlequin baise le dessus de sa main ; la fée soupire, et, lui donnant sa bague, lui dit :*) La voilà ; en revanche recevez votre leçon.

(*Alors le maître à danser apprend à Arlequin à faire la révérence. Arlequin égaye cette scène de tout ce que son génie peut lui fournir de propre au sujet.*)

ARLEQUIN.

Je m'ennuie.

LA FÉE.

En voilà donc assez ; nous allons tâcher de vous divertir.

ARLEQUIN, *sautant de joie.*

Divertir ! Divertir.

SCÈNE III. = LA FÉE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

TROUPE DE CHANTEURS ET DANSEURS.

(*La fée fait asseoir Arlequin auprès d'elle sur un banc de gazon. Pendant qu'on danse, Arlequin siffle.*)

UN CHANTEUR, *à Arlequin.*

Beau brunet, l'Amour vous appelle.

ARLEQUIN, *se levant niaisement.*

Je ne l'entends pas ; où est-il. (*Il appelle.*) Hé ! hé !

LE CHANTEUR *continue.*

Beau brunet, l'Amour vous appelle.

ARLEQUIN, *en se rasseyant.*

Qu'il crie donc plus haut.

LE CHANTEUR, *en lui montrant la fée.*

Voyez-vous cet objet charmant?
Ses yeux, dont l'ardeur étincelle,
Vous répètent à tout moment :
Beau brunet, l'Amour vous appelle.

ARLEQUIN, *regardant les yeux de la fée.*

Dame ! cela est drôle.

UNE CHANTEUSE, BERGÈRE, *à Arlequin.*

Aimez, aimez ; rien n'est si doux.

ARLEQUIN.

Apprenez, apprenez-moi cela.

LA CHANTEUSE *continue en le regardant.*

Ah ! que je plains votre ignorance !
Quel bonheur pour moi, quand j'y pense
(*Elle montre le chanteur.*)
Qu'Atys en sache plus que vous !

LA FÉE.

Cher Arlequin, ces tendres chansons ne vous inspirent-elles rien? Que sentez-vous?

ARLEQUIN.

Je sens un grand appétit.

TRIVELIN.

C'est-à-dire qu'il soupire après sa collation. Mais voici un paysan qui veut vous donner le plaisir d'une danse de village ; après quoi nous irons manger.

(*Un paysan danse.*)

LA FÉE *se rassied et fait asseoir Arlequin, qui s'endort. Quand la danse finit, la fée le tire par le bras, et lui dit en se levant :*

Vous vous endormez? Que faut-il donc faire pour vous amuser?

ARLEQUIN, *en se réveillant, pleure.*

Hi ! hi ! hi ! Mon père ! Eh ! je ne vois point ma mère.

LA FÉE, *à Trivelin.*

Emmenez-le ; il se distraira peut-être, en mangeant, du chagrin qui le prend. Je sors d'ici pour quelques moments. Quand il aura fait collation, laissez-le se promener où il voudra.

SCÈNE IV. = SILVIA, LE BERGER.

(*Silvia entre sur la scène en habit de bergère, une houlette à la main : un berger la suit.*)

LE BERGER.

Vous me fuyez, belle Silvia !

SILVIA.

Que voulez-vous que je fasse? vous m'entretenez d'une chose qui m'ennuie ; vous me parlez toujours d'amour.

LE BERGER.

Je vous parle de ce que je sens.

SILVIA.

Oui ; mais je ne sens rien, moi.

LE BERGER.

Voilà ce qui me désespère.

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute. Je sais bien que toutes nos bergères

ont chacune un berger qui ne les quitte point ; elles me disent qu'elles aiment, qu'elles soupirent ; elles y trouvent leur plaisir. Pour moi, je suis bien malheureuse : depuis que vous dites que vous soupirez pour moi, j'ai fait ce que j'ai pu pour soupirer aussi ; car j'aimerais autant qu'une autre à être bien aise. S'il y avait quelque secret pour cela, tenez, je vous rendrais heureux tout d'un coup ; car je suis naturellement bonne.

LE BERGER.

Hélas ! pour de secret, je n'en sais point d'autre que celui de vous aimer moi-même.

SILVIA.

Apparemment que ce secret-là ne vaut rien ; car je ne vous aime point encore, et j'en suis bien fâchée. Comment avez-vous fait pour m'aimer, vous?

LE BERGER.

Moi ! je vous ai vue ; voilà tout.

SILVIA.

Voyez quelle différence ! et moi, plus je vous vois, et moins je vous aime. N'importe ; allez, allez, cela viendra peut-être ; mais ne me gênez point. Par exemple, à présent, je vous haïrais si vous restiez ici.

LE BERGER.

Je me retirerai donc, puisque c'est vous plaire ; mais, pour me consoler, donnez-moi votre main, que je la baise.

SILVIA.

Oh ! non ; on dit que c'est une faveur, et qu'il n'est pas honnête d'en faire ; et cela est vrai, car je sais bien que les bergères se cachent de cela.

LE BERGER.

Personne ne vous voit.

SILVIA.

Oui ; mais puisque c'est une faute, je ne veux point la faire qu'elle ne me donne du plaisir comme aux autres.

LE BERGER.

Adieu, donc, belle Silvia ; songez quelquefois à moi.

SILVIA.

Oui, oui.

SCÈNE V. = SILVIA, ARLEQUIN.

SILVIA.

Que ce berger me déplaît avec son amour ! Toutes les fois qu'il me parle, je suis toute de méchante humeur. (*Voyant*

Arlequin.) Mais qui est-ce qui vient là? Ah ! mon Dieu ! le beau garçon !

ARLEQUIN *entre en jouant au volant ; il vient de cette façon jusqu'aux pieds de Silvia ; là, en jouant, il laisse tomber le volant ; et, en se baissant pour le ramasser, il voit Silvia. Il demeure étonné et courbé ; petit à petit et par secousses il se redresse le corps. Quand il s'est entièrement redressé, il la regarde ; elle, honteuse, feint de se retirer ; dans son embarras, il l'arrête, et dit :*

Vous êtes bien pressée !

SILVIA.

Je me retire, car je ne vous connais pas.

ARLEQUIN.

Vous ne me connaissez pas ! tant pis ; faisons connaissance, voulez-vous?

SILVIA, *encore honteuse.*

Je le veux bien.

ARLEQUIN, *en riant.*

Que vous êtes jolie !

SILVIA.

Vous êtes bien obligeant.

ARLEQUIN.

Oh ! point ; je dis la vérité.

SILVIA, *en riant un peu à son tour.*

Vous êtes bien joli aussi, vous.

ARLEQUIN.

Tant mieux ! Où demeurez-vous? Je vous irai voir.

SILVIA.

Je demeure tout près ; mais il ne faut pas venir ; il vaut mieux nous voir toujours ici, parce qu'il y a un berger qui m'aime ; il serait jaloux, il nous suivrait.

ARLEQUIN.

Ce berger-là vous aime !

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Voyez donc cet impertinent! je ne le veux pas, moi. Est-ce que vous l'aimez, vous?

SILVIA.

Non, je n'en ai jamais pu venir à bout.

ARLEQUIN.

C'est bien fait ; il faut n'aimer personne que nous deux; voyez si vous le pouvez.

SILVIA.

Oh ! de reste ; je ne trouve rien de si aisé.

ARLEQUIN.

Tout de bon?

SILVIA.

Oh ! je ne mens jamais. Mais où demeurez-vous aussi?

ARLEQUIN.

Dans cette grande maison.

SILVIA.

Quoi ! chez la fée?

ARLEQUIN.

Oui.

SILVIA, *tristement.*

J'ai toujours eu du malheur.

ARLEQUIN, *tristement aussi.*

Qu'est-ce que vous avez, ma chère amie?

SILVIA.

C'est que cette fée est plus belle que moi, et j'ai peur que notre amitié ne tienne pas.

ARLEQUIN, *impatiemment.*

J'aimerais mieux mourir. (*Tendrement.*) Allez, ne vous affligez pas, mon petit cœur.

SILVIA.

Vous m'aimerez donc toujours?

ARLEQUIN.

Tant que je serai en vie.

SILVIA.

Ce serait bien dommage de me tromper ; je suis si simple ! Mais mes moutons s'écartent, on me gronderait s'il s'en perdait quelqu'un ; il faut que je m'en aille. Quand reviendrez-vous?

ARLEQUIN, *avec chagrin.*

Oh ! que ces moutons me fâchent !

SILVIA.

Et moi aussi ; mais que faire? Serez-vous ici sur le soir?

ARLEQUIN.

Sans faute. (*Il lui prend la main.*) Oh ! les jolis petits doigts ! (*Il lui baise la main.*) Je n'ai jamais eu de bonbon si bon que cela.

SILVIA, *en riant.*

Adieu donc. (*A part.*) Voilà que je soupire, et je n'ai point eu de secret pour cela.

(*Elle laisse tomber son mouchoir en s'en allant.*)

ARLEQUIN, *ramassant le mouchoir.*

Mon amie !

SILVIA.

Que voulez-vous, mon ami? Ah ! c'est mon mouchoir ; donnez.

ARLEQUIN *le tend, et puis le retire ; il hésite.*

Non, je veux le garder ; il me tiendra compagnie. Qu'est-ce que vous en faites?

SILVIA.

Je me lave quelquefois le visage, et je m'essuie avec.

ARLEQUIN.

Et par où vous sert-il, afin que je le baise par là?

SILVIA.

Partout ; mais j'ai hâte, je ne vois plus mes moutons. Adieu ; jusqu'à tantôt.

(*Arlequin la salue en faisant des lazzi, et se retire.*)

SCÈNE VI. = LA FÉE, TRIVELIN.

LA FÉE.

Eh bien ! notre jeune homme a-t-il goûté?

TRIVELIN.

Oui, goûté comme quatre ; il excelle en fait d'appétit.

LA FÉE.

Où est-il à présent?

TRIVELIN.

Je crois qu'il joue au volant dans les prairies ; mais j'ai une nouvelle à vous apprendre.

LA FÉE.

Quoi? qu'est-ce que c'est?

TRIVELIN.

Merlin est venu pour vous voir.

LA FÉE.

Je suis ravie de ne m'y être point rencontrée ; car c'est une grande peine que de feindre de l'amour pour qui l'on n'en sent plus.

TRIVELIN.

En vérité, madame, c'est bien dommage que ce petit innocent l'ait chassé de votre cœur. Merlin est au comble de la joie ; il croit vous épouser incessamment. « Imagines-tu quelque chose d'aussi beau qu'elle? me disait-il tantôt, en regardant votre portrait. Ah ! Trivelin, que de plaisirs m'attendent ! » Mais je vois bien que, de ces plaisirs-là, il n'en tâtera qu'en

idée ; et cela est d'une triste ressource, quand on s'en est promis la belle et bonne réalité. Il reviendra ; comment vous tirerez-vous d'affaire avec lui?

LA FÉE.

Jusqu'ici je n'ai d'autre parti à prendre que de le tromper.

TRIVELIN.

Et n'en sentez-vous pas quelque remords de conscience?

LA FÉE.

Oh ! j'ai bien d'autres choses en tête qu'à m'amuser à consulter ma conscience sur une bagatelle.

TRIVELIN, *à part.*

Voilà ce qui s'appelle un cœur de femme complet.

LA FÉE.

Je m'ennuie de ne point voir Arlequin ; je vais le chercher ; mais le voilà qui vient à nous. Qu'en dis-tu, Trivelin? Il me semble qu'il se tient mieux qu'à l'ordinaire.

SCÈNE VII. = LA FÉE, TRIVELIN, ARLEQUIN.

(*Arlequin arrive tenant en main le mouchoir de Silvia qu'il regarde, et dont il se frotte tout doucement le visage.*)

LA FÉE, *continuant de parler à Trivelin.*

Je suis curieuse de voir ce qu'il fera tout seul. Mets-toi à côté de moi ; je vais tourner mon anneau qui nous rendra invisibles.

(*Arlequin arrive au bord du théâtre, et il saute en tenant le mouchoir de Silvia ; il le met sur son sein, il se couche et se roule dessus ; et tout cela gaiement.*)

LA FÉE, *à Trivelin.*

Qu'est-ce que cela veut dire? Cela me paraît singulier. Où a-t-il pris ce mouchoir? Ne serait-ce pas un des miens qu'il aurait trouvé? Ah ! si cela était, Trivelin, toutes ces postures-à seraient de bon augure.

TRIVELIN.

Je gagerais, moi, que c'est un linge qui sent le musc.

LA FÉE.

Oh ! non. Je veux lui parler ; mais éloignons-nous un peu, pour feindre que nous arrivons. (*Elle s'éloigne de quelques pas.*)

ARLEQUIN, *se promène en chantant.*

Ter li ta ta li ta.

LA FÉE.

Bonjour, Arlequin.

ARLEQUIN, *en tirant le pied, et mettant le mouchoir sous son bras.*

Je suis votre très humble serviteur.

LA FÉE, *à part, à Trivelin.*

Comment ! voilà des manières ! Il ne m'en a jamais tant dit depuis qu'il est ici.

ARLEQUIN, *à la fée.*

Madame, voulez-vous avoir la bonté de vouloir bien me dire comment on est quand on aime une personne?

LA FÉE, *charmée, à Trivelin.*

Trivelin, entends-tu? (*A Arlequin.*) Quand on aime, mon cher enfant, on souhaite toujours de voir les gens ; on ne peut se séparer d'eux ; on les perd de vue avec chagrin. Enfin on sent des transports, des impatiences et souvent des désirs.

ARLEQUIN, *en sautant d'aise et à part.*

M'y voilà.

LA FÉE.

Est-ce que vous sentez tout ce que je dis là?

ARLEQUIN, *d'un air indifférent.*

Non, c'est une curiosité que j'ai.

TRIVELIN.

Il jase, vraiment !

LA FÉE.

Il jase, il est vrai ; mais sa réponse ne me plaît pas. Mon cher Arlequin, ce n'est donc pas de quoi que vous parlez?

ARLEQUIN.

Oh ! je ne suis pas un niais ; je ne dis pas ce que je pense.

LA FÉE, *avec feu et d'un ton brusque.*

Qu'est-ce que cela signifie? Où avez-vous pris ce mouchoir?

ARLEQUIN, *la regardant avec crainte.*

Je l'ai pris à terre.

LA FÉE.

A qui est-il?

ARLEQUIN.

Il est à.... (*Puis s'arrêtant.*) Je n'en sais rien.

LA FÉE.

Il y a quelque mystère désolant là-dessous. Donnez-moi ce mouchoir. (*Elle le lui arrache, et après l'avoir regardé avec chagrin, et à part.*) Il n'est pas à moi ; et il le baisait ! N'importe ; cachons-lui mes soupçons, et ne l'intimidons pas ; car il ne me découvrirait rien.

ARLEQUIN, *humblement, et le chapeau bas.*

Ayez la charité de me rendre le mouchoir.

LA FÉE, *en soupirant en secret.*

Tenez, Arlequin ; je ne veux pas vous l'ôter, puisqu'il vous fait plaisir.

(*Arlequin en le recevant lui baise la main, la salue et s'en va.*)

LA FÉE.

Vous me quittez ! Où allez-vous?

ARLEQUIN.

Dormir sous un arbre.

LA FÉE, *doucement.*

Allez, allez.

SCÈNE VIII. = LA FÉE, TRIVELIN.

LA FÉE.

Ah ! Trivelin, je suis perdue.

TRIVELIN.

Je vous avoue, madame, que voici une aventure où je ne comprends rien. Que serait-il donc arrivé à ce petit peste-là?

LA FÉE, *au désespoir et avec feu.*

Il a de l'esprit, Trivelin, il en a, et je n'en suis pas mieux ; je suis plus folle que jamais. Ah ! quel coup pour moi ! Que ce petit ingrat vient de me paraître aimable ! As-tu vu comme il est changé? As-tu remarqué de quel air il me parlait? combien sa physionomie était devenue fine? Et ce n'est pas de moi qu'il tient toutes ces grâces-là ! Il a déjà de la délicatesse de sentiment ; il s'est retenu, il n'ose me dire à qui appartient le mouchoir ; il devine que j'en serais jalouse. Ah ! qu'il faut qu'il se soit pris d'amour pour avoir déjà tant d'esprit ! Que je suis malheureuse ! Une autre lui entendra dire ce *je vous aime* que j'ai tant désiré, et je sens qu'il méritera d'être adoré ; je suis au désespoir. Sortons, Trivelin. Il s'agit ici de découvrir ma rivale ; je vais le suivre et parcourir tous les lieux où ils pourront se voir. Cherche de ton côté ; va vite. Je me meurs.

SCÈNE IX. = SILVIA, UNE DE SES COUSINES.

(*La scène change, et représente une prairie où de loin paissent les moutons.*)

SILVIA.

Arrête-toi un moment, ma cousine ; je t'aurai bientôt conté mon histoire, et tu me donneras quelque avis. Tiens, j'étais ici quand il est venu ; dès qu'il s'est approché, le cœur

m'a dit que je l'aimais ; cela est admirable ! Il s'est approché aussi ; il m'a parlé. Sais-tu ce qu'il m'a dit? Qu'il m'aimait aussi. J'étais plus contente que si on m'avait donné tous les moutons du hameau. Vraiment ! je ne m'étonne pas si toutes nos bergères sont si aises d'aimer ; je voudrais n'avoir fait que cela depuis que je suis au monde, tant je le trouve charmant. Mais ce n'est pas tout, il doit revenir ici bientôt ; il m'a déjà baisé la main, et je vois bien qu'il voudra me la baiser encore. Donne-moi conseil, toi qui as eu tant d'amants ; dois-je le laisser faire?

LA COUSINE.

Garde-t'en bien, ma cousine ; sois bien sévère ; cela entretient la passion d'un amant.

SILVIA.

Quoi ! il n'y a point de moyen plus aisé que cela pour t'entretenir?

LA COUSINE.

Non ; il ne faut point aussi lui dire tant que tu l'aimes.

SILVIA.

Et comment s'en empêcher? Je suis encore trop jeune pour pouvoir me gêner.

LA COUSINE.

Fais comme tu pourras ; mais on m'attend, je ne puis rester longtemps. Adieu, ma cousine.

SCÈNE X. = SILVIA, *seule.*

Que je suis inquiète ! J'aimerais autant ne point aimer que d'être obligée d'être sévère ; cependant elle dit que cela entretient l'amour. Voilà qui est étrange : on devrait bien changer une manière si incommode ; ceux qui l'ont inventée n'aimaient pas autant que moi.

SCÈNE XI. = SILVIA, ARLEQUIN.

SILVIA.

Voici mon amant ; que j'aurai de peine à me retenir !

(*Dès qu'Arlequin l'aperçoit, il vient à elle en sautant de joie ; il lui fait des caresses avec son chapeau, auquel il a attaché le mouchoir ; il tourne autour de Silvia ; tantôt il baise le mouchoir, tantôt il caresse Silvia.*)

ARLEQUIN.

Vous voilà donc, mon petit cœur?

SILVIA, *en riant.*

Oui, mon amant.

ARLEQUIN.

Êtes-vous bien aise de me voir?

SILVIA.

Assez.

ARLEQUIN.

Assez ! ce n'est pas assez.

SILVIA.

Oh ! si fait ; il n'en faut pas davantage.

(*Arlequin lui prend la main. Silvia paraît embarrassée.*)

ARLEQUIN.

Et moi, je ne veux pas que vous disiez comme cela.

(*Il veut lui baiser la main.*)

SILVIA, *retirant sa main.*

Ne me baisez pas la main, au moins.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas encore ! Allez, vous êtes une trompeuse. (*Il pleure.*)

SILVIA, *tendrement, en lui prenant le menton.*

Hélas ! mon petit amant, ne pleurez pas.

ARLEQUIN, *continuant de gémir.*

Vous m'aviez promis votre amitié.

SILVIA.

Eh ! je vous l'ai donnée.

ARLEQUIN.

Non ; quand on aime les gens, on ne les empêche pas de baiser sa main. (*En lui offrant la sienne.*) Tenez, voilà la mienne; voyez si je ferai comme vous.

SILVIA, *se ressouvenant des conseils de sa cousine, et à part.*

Oh ! ma cousine dira ce qu'elle voudra, mais je ne puis y tenir. (*Haut.*) Là, là, consolez-vous, mon ami, et baisez ma main puisque vous en avez envie ; baisez. Mais écoutez, n'allez pas me demander combien je vous aime ; car je vous en dirai toujours la moitié moins qu'il n'y en a. Cela n'empêchera pas que, dans le fond, je ne vous aime de tout mon cœur, mais vous ne devez pas le savoir, parce que cela vous ôterait votre amitié ; on me l'a dit.

ARLEQUIN, *tristement.*

Tous ceux qui vous ont dit cela ont fait un mensonge ; ce sont des causeurs qui n'entendent rien à notre affaire. Le cœur me bat quand je baise votre main et que vous dites que

vous m'aimez, et c'est marque que ces choses-là sont bonnes à mon amitié.

SILVIA.

Cela se peut bien, car la mienne en va de mieux en mieux aussi, mais n'importe ; puisqu'on dit que cela ne vaut rien, faisons un marché, de peur d'accident. Toutes les fois que vous me demanderez si j'ai beaucoup d'amitié pour vous, je vous répondrai que je n'en ai guère, et cela ne sera pourtant pas vrai ; et quand vous voudrez me baiser la main, je ne le voudrai pas, et pourtant j'en aurai envie.

ARLEQUIN, *riant.*

Eh ! eh ! cela sera drôle ! je le veux bien ; mais, avant ce marché-là, laissez-moi baiser votre main à mon aise ; cela ne sera pas du jeu.

SILVIA.

Baisez, cela est juste.

ARLEQUIN *lui baise et rebaise la main ; et après, faisant réflexion au plaisir qu'il vient d'avoir, il dit :*

Oh ! mais, mon amie, peut-être que le marché nous fâchera tous deux.

SILVIA.

Eh ! quand cela nous fâchera tout de bon, ne sommes-nous pas les maîtres?

ARLEQUIN.

Il est vrai, mon amie. Cela est donc arrêté?

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Cela sera tout divertissant : voyons pour voir. (*Arlequin ici badine, et l'interroge pour rire.*) M'aimez-vous beaucoup?

SILVIA.

Pas beaucoup.

ARLEQUIN, *sérieusement.*

Ce n'est que pour rire au moins ; autrement....

SILVIA, *riant.*

Eh ! sans doute.

ARLEQUIN, *poursuivant toujours la badinerie, et riant.*

Ah ! ah ! ah ! Donnez-moi votre main, ma mignonne.

SILVIA.

Je ne le veux pas.

ARLEQUIN, *souriant.*

Je sais pourtant que vous le voudriez bien.

SILVIA.

Plus que vous ; mais je ne veux pas le dire.

ARLEQUIN, *souriant encore ici ; puis changeant de façon, et tristement.*

Je veux la baiser, ou je serai fâché.

SILVIA.

Vous badinez, mon ami?

ARLEQUIN, *toujours tristement.*

Non.

SILVIA.

Quoi ! c'est tout de bon?

ARLEQUIN.

Tout de bon.

SILVIA, *en lui tendant la main.*

Tenez donc.

SCÈNE XII. = LA FÉE, ARLEQUIN, SILVIA.

LA FÉE, *en retournant son anneau, et à part.*

Ah ! je vois mon malheur.

ARLEQUIN, *après avoir baisé la main de Silvia.*

Dame ! je badinais.

SILVIA.

Je vois bien que vous m'avez attrapée ; mais j'en profite aussi.

ARLEQUIN, *qui lui tient toujours la main.*

Voilà un petit mot qui me plaît comme tout.

LA FÉE, *à part.*

Ah ! juste ciel ! quel langage ! Paraissons.

(*Elle retourne son anneau.*)

SILVIA, *effrayée de la voir, fait un cri.*

Ah !

ARLEQUIN.

Ouf !

LA FÉE, *à Arlequin avec humeur.*

Vous en savez déjà beaucoup.

ARLEQUIN, *embarrassé.*

Eh ! eh ! je ne savais pourtant pas que vous étiez là.

LA FÉE, *en le regardant.*

Ingrat ! (*Puis le touchant de sa baguette.*) Suivez-moi.

(*Après ce dernier mot, elle touche aussi Silvia sans lui rien dire.*)

SILVIA, *touchée.*

Miséricorde !

(*La fée part avec Arlequin qui marche devant en silence.*)

SCÈNE XIII. = SILVIA, LUTINS.

SILVIA, *seule, tremblante, et sans bouger.*

Ah ! la méchante femme ! je tremble encore de peur. Hélas ! peut-être qu'elle va tuer mon amant, elle ne lui pardonnera jamais de m'aimer. Mais je sais bien comment je ferai ; je m'en vais assembler tous les bergers du hameau, et les mener chez elle : allons. (*Silvia là-dessus veut marcher, mais elle ne peut avancer un pas.*) Qu'est-ce que j'ai donc? Je ne puis me remuer. (*Elle fait des efforts et ajoute :*) Ah ! cette magicienne m'a jeté un sortilège aux jambes. (*A ces mots, deux ou trois lutins viennent pour l'enlever.*) Aïe ! aïe ! messieurs, ayez pitié de moi ; au secours ! au secours !

UN DES LUTINS.

Suivez-nous, suivez-nous.

SILVIA.

Je ne veux pas, je veux retourner au logis.

UN AUTRE LUTIN.

Marchons. (*Il l'enlève.*)

SCÈNE XIV. = LA FÉE, ARLEQUIN.

(*La scène change et représente le jardin de la fée.*)

LA FÉE, *à Arlequin qui marche devant elle la tête baissée.*

Fourbe que tu es ! je n'ai pu paraître aimable à tes yeux, je n'ai pu t'inspirer le moindre sentiment, malgré tous les soins et toute la tendresse que tu m'as vus ; et ton changement est l'ouvrage d'une misérable bergère. Réponds, ingrat ! que lui trouves-tu de si charmant? Parle.

ARLEQUIN, *feignant d'être retombé dans sa bêtise.*

Qu'est-ce que vous voulez?

LA FÉE.

Je ne te conseille pas d'affecter une stupidité que tu n'as plus. Si tu ne te montres tel que tu es, tu vas me voir poignarder l'indigne objet de ton choix.

ARLEQUIN, *vite et avec crainte.*

Eh ! non, non ; je vous promets que j'aurai de l'esprit autant que vous le voudrez.

LA FÉE.

Tu trembles pour elle !

ARLEQUIN.

C'est que je n'aime pas à voir mourir personne.

LA FÉE.

Tu me verras mourir, moi, si tu ne m'aimes.

ARLEQUIN.

Ne soyez donc pas en colère contre nous.

LA FÉE, *s'attendrissant.*

Ah ! mon cher Arlequin, regarde-moi ; repens-toi de m'avoir désespérée : j'oublierai de quelle part t'est venu ton esprit ; mais puisque tu en as, qu'il te serve à connaître les avantages que je t'offre.

ARLEQUIN.

Tenez, dans le fond, je vois bien que j'ai tort ; vous êtes belle et brave cent fois plus que l'autre. J'enrage.

LA FÉE.

Et de quoi?

ARLEQUIN.

C'est que j'ai laissé prendre mon cœur par cette petite friponne qui est plus laide que vous.

LA FÉE, *soupirant en secret.*

Arlequin, voudrais-tu aimer une personne qui te trompe, qui a voulu badiner avec toi, et qui ne t'aime pas?

ARLEQUIN.

Oh ! pour cela, si fait ; elle m'aime à la folie.

LA FÉE.

Elle t'abusait ; je le sais bien, puisqu'elle doit épouser un berger du village qui est son amant. Si tu veux, je m'en vais l'envoyer chercher, et elle te le dira elle-même.

ARLEQUIN, *en se mettant la main sur la poitrine et sur son cœur.*

Tic, tac, tic, tac, ouf ! voilà des paroles qui me rendent malade. (*Puis vite.*) Allons, allons, je veux savoir cela ; car si elle me trompe, jarni ! je vous caresserai, je vous épouserai devant ses deux yeux pour la punir.

LA FÉE.

Eh bien ! je vais donc l'envoyer chercher.

ARLEQUIN, *encore ému.*

Oui ; mais vous êtes bien fine. Si vous êtes là quand elle me parlera, vous lui ferez la grimace, elle vous craindra, et elle n'osera me dire rondement sa pensée.

LA FÉE.

Je me retirerai.

ARLEQUIN.

La peste ! Vous êtes une sorcière, vous nous jouerez un tour comme tantôt, et elle s'en doutera. Vous êtes au milieu du

monde, et on ne voit rien. Oh ! je ne veux point que vous trichiez ; faites un serment que vous n'y serez pas en cachette.

LA FÉE.

Je te le jure, foi de fée.

ARLEQUIN.

Je ne sais point si ce juron-là est bon ; mais je me souviens à cette heure, quand on me lisait des histoires, d'avoir vu qu'on jurait par le Six, le Tix, oui, le Styx.

LA FÉE.

C'est la même chose.

ARLEQUIN.

N'importe, jurez toujours. Dame ! puisque vous craignez, c'est que c'est le meilleur.

LA FÉE, *après avoir rêvé.*

Eh bien ! je n'y serai point, je t'en jure par le Styx, et je vais donner ordre qu'on l'amène ici.

ARLEQUIN.

Et moi, en attendant, je m'en vais gémir en me promenant.

SCÈNE XV. = LA FÉE, *seule.*

Mon serment me lie ; mais je n'en sais pas moins le moyen d'épouvanter la bergère sans être présente, et il me reste une ressource. Je donnerai mon anneau à Trivelin qui les écoutera invisible, et qui me rapportera ce qu'ils auront dit. Appelons-le. Trivelin ! Trivelin !

SCÈNE XVI. = LA FÉE, TRIVELIN.

TRIVELIN.

Que voulez-vous, madame?

LA FÉE.

Faites venir ici cette bergère, je veux lui parler; et vous, prenez cette bague. Quand j'aurai quitté cette fille, vous avertirez Arlequin de lui venir parler, et vous le suivrez sans qu'il le sache, pour venir écouter leur entretien, avec la précaution de retourner la bague pour n'être point vu d'eux ; après quoi, vous me redirez leurs discours. Entendez-vous? Soyez exact, je vous prie.

TRIVELIN.

Oui, madame. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII. = LA FÉE, SILVIA.

LA FÉE, *un moment seule.*

Est-il d'aventure plus triste que la mienne? Je n'ai lieu d'aimer plus que je n'aimais, que pour en souffrir davantage ; cependant il me reste encore quelque espérance ; mais voici ma rivale. (*A Silvia.*) Approchez, approchez.

SILVIA.

Madame, est-ce que vous voulez toujours me retenir de force ici? Si ce beau garçon m'aime, est-ce ma faute? Il dit que je suis belle ; dame ! je ne puis m'empêcher de l'être.

LA FÉE, *avec fureur, à part.*

Oh ! si je ne craignais de tout perdre, je la déchirerais. (*Haut.*) Écoutez-moi, petite fille ; mille tourments vous sont préparés, si vous ne m'obéissez.

SILVIA.

Hélas ! vous n'avez qu'à dire.

LA FÉE.

Arlequin va paraître ici ; je vous ordonne de lui dire que vous n'avez voulu que vous divertir de lui, que vous ne l'aimez point, et qu'on va vous marier avec un berger du village. Je ne paraîtrai point dans votre conversation, mais je serai à vos côtés sans que vous me voyiez ; et si vous n'observez pas mes ordres avec la dernière rigueur, s'il vous échappe le moindre mot qui lui fasse deviner que je vous aie forcée à lui parler comme je le veux, tout est prêt pour votre supplice.

SILVIA.

Moi, lui dire que j'ai voulu me moquer de lui ! Cela est-il raisonnable? Il se mettra à pleurer, et je me mettrai à pleurer aussi. Vous savez bien que cela est immanquable.

LA FÉE, *en colère.*

Vous osez me résister ! Paraissez, esprits infernaux ; enchaînez-la, et n'oubliez rien pour la tourmenter.

(*Des esprits entrent.*)

SILVIA, *pleurant.*

N'avez-vous pas de conscience de me demander une chose impossible?

LA FÉE, *aux esprits.*

Allez prendre l'ingrat qu'elle aime, et donnez-lui la mort à ses yeux.

SILVIA.

La mort ! Ah ! madame la fée, vous n'avez qu'à le faire

venir ; je m'en vais lui dire que je le hais, et je vous promets de ne point pleurer du tout ; je l'aime trop pour cela.

LA FÉE.

Si vous versez une larme, si vous ne paraissez tranquille, il est perdu, et vous aussi. (*Aux esprits.*) Otez-lui ses fers. (*A Silvia.*) Quand vous lui aurez parlé, je vous ferai reconduire chez vous, si j'ai lieu d'être contente : il va venir ; attendez ici.

SCÈNE XVIII. = SILVIA, ARLEQUIN, TRIVELIN.

SILVIA, *un moment seule.*

Achevons vite de pleurer, afin que mon amant ne croie pas que je l'aime. Le pauvre enfant ! ce serait le tuer moi-même. Ah ! maudite fée ! Mais essuyons mes yeux ; le voilà qui vient. (*Arlequin entre triste et la tête penchée ; il ne dit mot jusqu'auprès de Silvia. Il se présente à elle, la regarde un moment sans parler ; et après, Trivelin, invisible, entre.*)

ARLEQUIN.

Mon amie !

SILVIA, *d'un air libre.*

Eh bien?

ARLEQUIN.

Regarde-moi.

SILVIA, *embarrassée.*

A quoi sert tout cela? On m'a fait venir ici pour vous parler ; j'ai hâte. Qu'est-ce que vous voulez?

ARLEQUIN, *tendrement.*

Est-ce vrai que vous m'avez fourbé?

SILVIA.

Oui ; tout ce que j'ai fait, ce n'était que pour me donner du plaisir.

ARLEQUIN, *s'approchant d'elle tendrement.*

Mon amie, dites franchement ; cette coquine de fée n'est point ici, car elle en a juré. (*En flattant Silvia.*) Là, là, remettez-vous, mon petit cœur ; dites, êtes-vous une perfide? Allez-vous être la femme d'un vilain berger?

SILVIA.

Oui, encore une fois ; tout cela est vrai.

ARLEQUIN, *pleurant de toute sa force.*

Hi ! hi ! hi !

SILVIA, *à part.*

Le courage me manque. (*Arlequin cherche dans ses poches ;*

il en tire un petit couteau qu'il aiguise sur sa manche.) Qu'allez-vous donc faire? (*Arlequin, sans répondre, allonge le bras comme pour prendre sa secousse, et ouvre un peu son estomac.*) Ah ! il se va tuer. Arrêtez-vous, mon amant ; j'ai été obligée de vous dire des menteries. (*En parlant à la fée qu'elle croit à côté d'elle.*) Madame la fée, pardonnez-moi. En quelque endroit que vous soyez ici, vous voyez ce qu'il en est.

ARLEQUIN.

Ah ! quel plaisir ! Soutenez-moi, m'amour ; je m'évanouis d'aise.

(*Silvia le soutient. Trivelin paraît tout d'un coup à leurs yeux.*)

SILVIA, *surprise.*

Ah ! voilà la fée !

TRIVELIN.

Non, mes enfants, ce n'est pas la fée ; mais elle m'a donné son anneau, afin que je vous écoutasse sans être vu. Ce serait bien dommage d'abandonner de si tendres amants à sa fureur ; aussi bien ne mérite-t-elle pas qu'on la serve, puisqu'elle est infidèle au plus généreux magicien du monde, à qui je suis dévoué. Soyez en repos ; je vais vous donner un moyen d'assurer votre bonheur. Il faut qu'Arlequin paraisse mécontent de vous, Silvia ; et que, de votre côté, vous feigniez de le quitter en le raillant. Je vais chercher la fée, qui m'attend, à qui je dirai que vous vous êtes parfaitement acquittée de ce qu'elle vous avait ordonné ; elle sera témoin de votre retraite. Pour vous, Arlequin, quand Silvia sera sortie, vous resterez avec la fée ; et alors, en l'assurant que vous ne songez plus à Silvia infidèle, vous jurerez de vous attacher à la magicienne, et tâcherez par quelque tour d'adresse, et comme en badinant, de lui prendre sa baguette. Je vous avertis que dès qu'elle sera dans vos mains, la fée n'aura plus aucun pouvoir sur vous deux ; et qu'en la touchant elle-même d'un coup de baguette, vous en serez absolument le maître. Pour lors vous pourrez sortir d'ici, et vous faire telle destinée qu'il vous plaira.

SILVIA.

Je prie le ciel qu'il vous récompense.

ARLEQUIN.

Oh ! quel honnête homme ! Quand j'aurai la baguette, je vous donnerai votre plein chapeau de liards.

TRIVELIN.

Préparez-vous : je vais amener ici la fée.

SCÈNE XIX. = ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

Ma chère amie, la joie me court dans le corps ; il faut que je vous baise ; nous avons bien le temps de cela.

SILVIA.

Taisez-vous donc, mon ami ; ne nous caressons pas à cette heure, afin de pouvoir nous caresser toujours. On vient ; dites-moi bien des injures pour avoir la baguette.

SCÈNE XX. = LA FÉE, TRIVELIN, ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN, *comme en colère.*

Allons, petite coquine.

TRIVELIN, *à la fée.*

Je crois, madame, que vous aurez lieu d'être contente.

ARLEQUIN, *continuant à gronder Silvia.*

Sortez d'ici, friponne. Voyez cette petite effrontée ! Sortez d'ici, mort de ma vie !

SILVIA, *en riant.*

Ah ! ah ! qu'il est drôle ! Adieu, adieu ; je m'en vais épouser mon amant ; une autre fois ne croyez pas tout ce qu'on vous dit, petit garçon. (*A la fée.*) Madame, voulez-vous que je m'en aille?

LA FÉE, *à Trivelin.*

Faites-la sortir, Trivelin.

SCÈNE XXI. = LA FÉE, ARLEQUIN.

LA FÉE.

Je vous avais dit la vérité, comme vous voyez.

ARLEQUIN, *avec une indifférence apparente.*

Oh ! je me soucie bien de cela ; c'est une petite laide qui ne vous vaut pas. Allez, allez, à présent je vois bien que vous êtes une bonne personne. Fi ! que j'étais sot. Laissez faire, nous l'attraperons bien, quand nous serons mari et femme.

LA FÉE.

Quoi ! mon cher Arlequin, vous m'aimerez donc?

ARLEQUIN.

Eh ! qui donc? J'avais assurément la vue trouble. Tenez, cela m'avait fâché d'abord ; mais à présent je donnerais toutes les bergères des champs pour une mauvaise épingle. (*Douce-*

ment.) Mais vous n'avez peut-être plus envie de moi, à cause que j'ai été si bête?

LA FÉE.

Mon cher Arlequin, je te fais mon maître, mon mari; oui, je t'épouse ; je te donne mon cœur, mes richesses, ma puissance. Es-tu content?

ARLEQUIN, *la regardant tendrement.*

Ah ! ma mie, que vous me plaisez ! (*Lui prenant la main.*) Moi, je vous donne ma personne, et puis cela encore (*c'est son chapeau*) ; et puis encore cela. (*Il lui met son épée au côté, et dit en lui prenant sa baguette :*) Et je m'en vais mettre ce bâton à mon côté.

LA FÉE, *inquiète, le voyant tenir sa baguette.*

Donnez, donnez-moi cette baguette, mon fils; vous la casserez.

ARLEQUIN.

Tout doucement, tout doucement !

LA FÉE.

Donnez donc vite ; j'en ai besoin.

ARLEQUIN, *la touchant adroitement avec la baguette.*

Tout beau ! asseyez-vous, là, et soyez sage.

LA FÉE, *tombant sur un siège de gazon.*

Ah ! je suis perdue, je suis trahie !

ARLEQUIN, *en riant.*

Et moi, je suis on ne peut pas mieux. Oh ! oh ! vous me grondiez tantôt parce que je n'avais point d'esprit ; j'en ai pourtant plus que vous. (*Arlequin alors fait des sauts de joie ; il rit, il danse, il siffle, et de temps en temps va autour de la fée, et lui montrant la baguette :*) Soyez bien sage, madame la sorcière ; car voyez-vous bien cela? (*Alors il appelle tout le monde.*) Allons, qu'on m'apporte ici mon petit cœur. Trivelin, où sont mes valets et tous les diables aussi? Vite ; j'ordonne, je commande, ou par la sambleu....

(*Tout accourt à sa voix.*)

SCÈNE XXII. = LA FÉE, ARLEQUIN, SILVIA, TRIVELIN, DANSEURS, CHANTEURS ET ESPRITS.

ARLEQUIN, *courant au-devant de Silvia et lui montrant la baguette.*

Ma chère amie, voilà la machine ; je suis sorcier à cette heure ; tenez, prenez ; il faut que vous soyez sorcière aussi. (*Il lui donne sa baguette.*)

SILVIA *prend la baguette en sautant d'aise.*

Oh ! mon amant, nous n'aurons plus d'envieux.

(*A peine Silvia a-t-elle dit ces mots, que quelques esprits s'avancent.*)

UN DES ESPRITS.

Vous êtes notre maîtresse ; que voulez-vous de nous?

SILVIA, *surprise de leur approche, se retire.*

Voilà encore ces vilains hommes qui me font peur.

ARLEQUIN, *fâché.*

Jarni ! je vous apprendrai à vivre. (*A Silvia.*) Donnez-moi ce bâton, afin que je les rosse.

(*Il prend la baguette, et ensuite bat les esprits avec son épée ; il bat après les danseurs, les chanteurs, et jusqu'à Trivelin lui-même.*)

SILVIA, *en l'arrêtant.*

En voilà assez, mon ami. (*Arlequin menace tout le monde, va à la fée, qui est sur le banc, et la menace aussi. Silvia alors s'approche à son tour de la fée, et lui dit en la saluant :*) Bonjour, madame ; comment vous portez-vous? Vous n'êtes donc plus si méchante? (*La fée détourne la tête en jetant des regards de fureur sur eux.*) Oh ! qu'elle est en colère !

ARLEQUIN, *à la fée.*

Tout doux ! je suis le maître. Allons, qu'on nous regarde tout à l'heure agréablement.

SILVIA.

Laissons-la, mon ami ; soyons généreux ; la compassion est une belle chose.

ARLEQUIN.

Je lui pardonne ; mais je veux qu'on chante, qu'on danse, et puis après nous irons nous faire roi quelque part.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD

1730 = COMÉDIE = 1730

VOICI *la plus célèbre des pièces de Marivaux et celle que l'on continue à jouer le plus souvent. C'est encore les Comédiens Italiens qui eurent la primeur de ces trois actes, le 23 janvier 1730. Mais, cette fois, pour qu'Arlequin pût, avec quelque vraisemblance, être pris pour son maître, il fallut bien certainement qu'il quittât son masque et sa batte et son habit losangé, et qu'il se défît de son agilité par trop signalétique.* Le Jeu de l'Amour et du Hasard *n'eut à supporter aucun changement de texte, aucune modification de mise en scène pour passer au Théâtre Français, où il est resté.*

PERSONNAGES

MONSIEUR ORGON, vieux gentilhomme.

MARIO, fils de Monsieur Orgon.

SILVIA, sa fille.

DORANTE, amant de Silvia.

LISETTE, femme de chambre de Silvia.

ARLEQUIN, valet de Dorante.

UN LAQUAIS.

La scène est à Paris, dans la maison de Monsieur Orgon.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD

ACTE PREMIER

SCÈNE I. = SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Mais, encore une fois, de quoi vous mêlez-vous? Pourquoi répondre de mes sentiments?

LISETTE.

C'est que j'ai cru que, dans cette occasion-ci, vos sentiments ressembleraient à ceux de tout le monde. Monsieur votre père me demande si vous êtes bien aise qu'il vous marie, si vous en avez quelque joie : moi, je lui réponds qu'oui ; cela va tout de suite ; et il n'y a peut-être que vous de fille au monde, pour qui ce *oui*-là ne soit pas vrai ; le *non* n'est pas naturel.

SILVIA.

Le *non* n'est pas naturel ! quelle sotte naïveté ! Le mariage aurait donc de grands charmes pour vous?

LISETTE.

Eh bien ! c'est encore *oui*, par exemple.

SILVIA.

Taisez-vous ; allez répondre vos impertinences ailleurs, et sachez que ce n'est pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

LISETTE.

Mon cœur est fait comme celui de tout le monde. De quoi le vôtre s'avise-t-il de n'être fait comme celui de personne?

SILVIA.

Je vous dis que, si elle osait, elle m'appellerait une originale.

LISETTE.

Si j'étais votre égale, nous verrions.

SILVIA.

Vous travaillez à me fâcher, Lisette.

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein. Mais dans le fond, voyons, quel mal ai-je fait de dire à M. Orgon que vous étiez bien aise d'être mariée?

SILVIA.

Premièrement, c'est que tu n'as pas dit vrai ; je ne m'ennuie pas d'être fille.

LISETTE.

Cela est encore tout neuf.

SILVIA.

C'est qu'il n'est pas nécessaire que mon père croie me faire tant de plaisir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne servira peut-être de rien.

LISETTE.

Quoi ! vous n'épouserez pas celui qu'il vous destine?

SILVIA.

Que sais-je? peut-être ne me conviendra-t-il point, et cela m'inquiète.

LISETTE.

On dit que votre futur est un des plus honnêtes hommes du monde ; qu'il est bien fait, aimable, de bonne mine ; qu'on ne peut pas avoir plus d'esprit ; qu'on ne saurait être d'un meilleur caractère ; que voulez-vous de plus? Peut-on se figurer de mariage plus doux, d'union plus délicieuse?

SILVIA.

Délicieuse ! que tu es folle, avec tes expressions !

LISETTE.

Ma foi ! madame, c'est qu'il est heureux qu'un amant de cette espèce-là veuille se marier dans les formes ; il n'y a presque point de fille, s'il lui faisait la cour, qui ne fût en danger de l'épouser sans cérémonie. Aimable, bien fait, voilà de quoi vivre pour l'amour ; sociable et spirituel, voilà pour l'entretien de la société. Pardi ! tout en sera bon, dans cet homme-là ; l'utile et l'agréable, tout s'y trouve.

SILVIA.

Oui, dans le portrait que tu en fais, et on dit qu'il y ressemble ; mais c'est un *on dit*, et je pourrais bien n'être pas de ce sentiment-là, moi. Il est bel homme, dit-on, et c'est presque tant pis.

LISETTE.

Tant pis ! tant pis ! mais voilà une pensée bien hétéroclite !

SILVIA.

C'est une pensée de très bon sens. Volontiers un bel homme est fat ; je l'ai remarqué.

LISETTE.

Oh ! il a tort d'être fat ; mais il a raison d'être beau.

SILVIA.

On ajoute qu'il est bien fait ; passe !

LISETTE.

Oui-da ; cela est pardonnable.

SILVIA.

De beauté et de bonne mine, je l'en dispense ; ce sont là des agréments superflus.

LISETTE.

Vertuchoux ! si je me marie jamais, ce superflu-là sera mon nécessaire.

SILVIA.

Tu ne sais ce que tu dis. Dans le mariage, on a plus souvent affaire à l'homme raisonnable qu'à l'aimable homme ; en un mot je ne lui demande qu'un bon caractère, et cela est plus difficile à trouver qu'on ne pense. On loue beaucoup le sien ; mais qui est-ce qui a vécu avec lui? Les hommes ne se contrefont-ils pas, surtout quand ils ont de l'esprit? N'en ai-je pas vu, moi, qui paraissaient avec leurs amis les meilleures gens du monde? C'est la douceur, la raison, l'enjouement même ; il n'y a pas jusqu'à leur physionomie qui ne soit garante de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. « Monsieur un tel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raisonnable, disait-on tous les jours d'Ergaste. — Aussi l'est-il, répondait-on, je l'ai répondu moi-même ; sa physionomie ne vous ment pas d'un mot. » Oui, fiez-vous-y à cette physionomie si douce, si prévenante, qui disparaît un quart d'heure après, pour faire place à un visage sombre, brutal, farouche, qui devient l'effroi de toute une maison ! Ergaste s'est marié ; sa femme, ses enfants, son domestique, ne lui connaissent encore que ce visage-là, pendant qu'il promène partout ailleurs cette physionomie si aimable que nous lui voyons, et qui n'est qu'un masque qu'il prend au sortir de chez lui.

LISETTE.

Quel fantasque avec ses deux visages !

SILVIA.

N'est-on pas content de Léandre quand on le voit? Eh bien ! chez lui, c'est un homme qui ne dit mot, qui ne rit ni qui ne gronde ; c'est une âme glacée, solitaire, inaccessible. Sa femme ne la connaît point, n'a point de commerce avec elle ; elle n'est mariée qu'avec une figure qui sort d'un cabinet, qui vient à table, et qui fait expirer de langueur, de froid et d'ennui, tout ce qui l'environne. N'est-ce pas là un mari bien amusant?

LISETTE.

Je gèle au récit que vous m'en faites ; mais Tersandre, par exemple?

SILVIA.

Oui, Tersandre ! il venait l'autre jour de s'emporter contre sa femme ; j'arrive ; on m'annonce ; je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air serein, dégagé ; vous auriez dit qu'il sortait de la conversation la plus badine ; sa bouche et ses yeux riaient encore. Le fourbe ! Voilà ce que c'est que les hommes. Qui est-ce qui croit que sa femme est à plaindre avec lui? Je la trouvai tout abattue, le teint plombé, avec des yeux qui venaient de pleurer ; je la trouvai comme je serai peut-être ; voilà mon portrait à venir ; je vais du moins risquer d'en être une copie. Elle me fit pitié, Lisette ; si j'allais te faire pitié aussi ! Cela est terrible ! qu'en dis-tu? Songe à ce que c'est qu'un mari.

LISETTE.

Un mari, c'est un mari ; vous ne deviez pas finir par ce mot-là ; il me raccommode avec tout le reste.

SCÈNE II. = MONSIEUR ORGON, SILVIA, LISETTE.

MONSIEUR ORGON.

Eh ! bonjour, ma fille ; la nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t-elle plaisir? Ton prétendu arrive aujourd'hui ; son père me l'apprend par cette lettre-ci. Tu ne me réponds rien ; tu me parais triste. Lisette de son côté baisse les yeux ; qu'est-ce que cela signifie? Parle donc, toi ; de quoi s'agit-il?

LISETTE.

Monsieur, un visage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une âme gelée qui se tient à l'écart ; et puis le portrait d'une femme qui a le visage abattu, un teint plombé, des yeux bouffis et qui viennent de pleurer ; voilà, monsieur, tout ce que nous considérons avec tant de recueillement.

MONSIEUR ORGON.

Que veut dire ce galimatias? Une âme ! un portrait ! Explique-toi donc ; je n'y entends rien.

SILVIA.

C'est que j'entretenais Lisette du malheur d'une femme maltraitée par son mari ; je lui citais celle de Tersandre, que je trouvai l'autre jour fort abattue, parce que son mari venait de la quereller, et je faisais là-dessus mes réflexions.

LISETTE.

Oui, nous parlions d'une physionomie qui va et qui vient ; nous disions qu'un mari porte un masque avec le monde, et une grimace avec sa femme.

MONSIEUR ORGON.

De tout cela, ma fille, je comprends que le mariage t'alarme, d'autant plus que tu ne connais point Dorante.

LISETTE.

Premièrement, il est beau ; et c'est presque tant pis.

MONSIEUR ORGON.

Tant pis ! rêves-tu, avec ton tant pis?

LISETTE.

Moi, je dis ce qu'on m'apprend ; c'est la doctrine de madame; j'étudie sous elle.

MONSIEUR ORGON.

Allons, allons, il n'est pas question de tout cela. Tiens, ma chère enfant, tu sais combien je t'aime. Dorante vient pour t'épouser. Dans le dernier voyage que je fis en province, j'arrêtai ce mariage-là avec son père, qui est mon intime et ancien ami ; mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, et que vous auriez entière liberté de vous expliquer là-dessus ; je te défends toute complaisance à mon égard. Si Dorante ne te convient point, tu n'as qu'à le dire, il repart ; si tu ne lui convenais pas, il repart de même.

LISETTE.

Un *duo* de tendresse en décidera, comme à l'Opéra : vous me voulez, je vous veux, vite un notaire ! ou bien : m'aimez-vous? non ; ni moi non plus ; vite à cheval !

MONSIEUR ORGON.

Pour moi, je n'ai jamais vu Dorante ; il était absent quand j'étais chez son père ; mais sur tout le bien qu'on m'en a dit, je ne saurais craindre que vous vous remerciiez ni l'un ni l'autre.

SILVIA.

Je suis pénétrée de vos bontés, mon père. Vous me défendez toute complaisance, et je vous obéirai.

MONSIEUR ORGON.

Je te l'ordonne.

SILVIA.

Mais si j'osais, je vous proposerais, sur une idée qui me vient, de m'accorder une grâce qui me tranquilliserait tout à fait.

MONSIEUR ORGON.

Parle ; si la chose est faisable, je te l'accorde.

SILVIA.

Elle est très faisable ; mais je crains que ce ne soit abuser de vos bontés.

MONSIEUR ORGON.

Eh bien ! abuse. Va, dans ce monde, il faut être un peu trop bon pour l'être assez.

LISETTE.

Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puisse dire cela.

MONSIEUR ORGON.

Explique-toi, ma fille.

SILVIA.

Dorante arrive ici aujourd'hui ; si je pouvais le voir, l'examiner un peu sans qu'il me connût ! Lisette a de l'esprit, monsieur ; elle pourrait prendre ma place pour un peu de temps, et je prendrais la sienne.

MONSIEUR ORGON, *à part.*

Son idée est plaisante. (*Haut.*) Laisse-moi rêver un peu à ce que tu me dis là. (*A part.*) Si je la laisse faire, il doit arriver quelque chose de bien singulier. Elle ne s'y attend pas elle-même... (*Haut.*) Soit, ma fille, je te permets le déguisement. Es-tu bien sûre de soutenir le tien, Lisette?

LISETTE.

Moi, monsieur, vous savez qui je suis ; essayez de m'en conter, et manquez de respect, si vous l'osez. A cette contenance-ci, voilà un échantillon des bons airs avec lesquels je vous attends. Qu'en dites-vous? hein? retrouvez-vous Lisette?

MONSIEUR ORGON.

Comment donc ! je m'y trompe actuellement moi-même. Mais il n'y a point de temps à perdre ; va t'ajuster suivant ton rôle. Dorante peut nous surprendre. Hâtez-vous, et qu'on donne le mot à toute la maison.

SILVIA.

Il ne me faut presque qu'un tablier.

LISETTE.

Et moi, je vais à ma toilette ; venez m'y coiffer, Lisette, pour vous accoutumer à vos fonctions ; un peu d'attention à votre service, s'il vous plaît.

SILVIA.

Vous serez contente, marquise ; marchons !

SCÈNE III. = MARIO, MONSIEUR ORGON, SILVIA.

MARIO.

Ma sœur, je te félicite de la nouvelle que j'apprends ; nous allons voir ton amant, dit-on.

SILVIA.

Oui, mon frère ; mais je n'ai pas le temps de m'arrêter ; j'ai des affaires sérieuses, et mon père vous les dira ; je vous quitte.

SCÈNE IV. = MONSIEUR ORGON, MARIO.

MONSIEUR ORGON.

Ne l'amusez pas, Mario ; venez, vous saurez de quoi il s'agit.

MARIO.

Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur?

MONSIEUR ORGON.

Je commence par vous recommander d'être discret sur ce que je vais vous dire, au moins.

MARIO.

Je suivrai vos ordres.

MONSIEUR ORGON.

Nous verrons Dorante aujourd'hui ; mais nous ne le verrons que déguisé.

MARIO.

Déguisé ! Viendra-t-il en partie de masque? lui donnerez-vous le bal?

MONSIEUR ORGON.

Écoutez l'article de la lettre du père : Hum...

« Je ne sais au reste ce que vous penserez d'une imagination qui est venue à mon fils : elle est bizarre, il en convient lui-même ; mais le motif est pardonnable et même délicat ; c'est qu'il m'a prié de lui permettre de n'arriver d'abord chez vous que sous la figure de son valet, qui de son côté fera le personnage de son maître.

MARIO.

Ah ! ah ! cela sera plaisant.

MONSIEUR ORGON.

Écoutez le reste....

« Mon fils sait combien l'engagement qu'il va prendre est sérieux ; il espère, dit-il, sous ce déguisement de peu de durée, saisir quelques traits du caractère de notre future et la mieux

connaître, pour se régler ensuite sur ce qu'il doit faire, suivant la liberté que nous sommes convenus de leur laisser. Pour moi, qui m'en fie bien à ce que vous m'avez dit de votre aimable fille, j'ai consenti à tout, en prenant la précaution de vous avertir, quoiqu'il m'ait demandé le secret de votre côté. Vous en userez là-dessus avec la future comme vous le jugerez à propos.... »

Voilà ce que le père m'écrit. Ce n'est pas le tout, voici ce qui arrive ; c'est que votre sœur, inquiète de son côté sur le chapitre de Dorante, dont elle ignore le secret, m'a demandé de jouer ici la même comédie, et cela précisément pour observer Dorante, comme Dorante veut l'observer. Qu'en dites-vous? Savez-vous rien de plus particulier que cela? Actuellement la maîtresse et la suivante se travestissent. Que me conseillez-vous, Mario? Avertirai-je votre sœur, ou non?

MARIO.

Ma foi ! monsieur, puisque les choses prennent ce train-là, je ne voudrais pas les déranger, et je respecterais l'idée qui leur est venue à l'un et à l'autre ; il faudra bien qu'ils se parlent souvent tous deux sous ce déguisement. Voyons si leur cœur ne les avertirait pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma sœur, toute soubrette qu'elle sera, et cela serait charmant pour elle.

MONSIEUR ORGON.

Nous verrons un peu comment elle se tirera d'intrigue.

MARIO.

C'est une aventure qui ne saurait manquer de nous divertir. Je veux me trouver au début, et les agacer tous deux.

SCÈNE V. = SILVIA, MONSIEUR ORGON, MARIO.

SILVIA.

Me voilà, monsieur ; ai-je mauvaise grâce en femme de chambre? Et vous, mon frère, vous savez de quoi il s'agit, apparemment. Comment me trouvez-vous?

MARIO.

Ma foi, ma sœur, c'est autant de pris que le valet ; mais tu pourrais bien aussi escamoter Dorante à ta maîtresse.

SILVIA.

Franchement, je ne haïrais pas de lui plaire sous le personnage que je joue ; je ne serais pas fâchée de subjuguer sa raison, de l'étourdir un peu sur la distance qu'il y aura de lui à moi. Si mes charmes font ce coup-là, ils me feront plaisir ;

je les estimerai. D'ailleurs, cela m'aiderait à démêler Dorante. A l'égard de son valet, je ne crains pas ses soupirs ; ils n'oseront m'aborder ; il y aura quelque chose dans ma physionomie qui inspirera plus de respect que d'amour à ce coquin-là.

MARIO.

Allons doucement, ma sœur ; ce faquin-là sera votre égal.

MONSIEUR ORGON.

Et ne manquera pas de t'aimer.

SILVIA.

Eh bien ! l'honneur de lui plaire ne me sera pas inutile ; les valets sont naturellement indiscrets ; l'amour est babillard, et j'en ferai l'historien de son maître.

UN VALET.

Monsieur, il vient d'arriver un domestique qui demande à vous parler ; il est suivi d'un crocheteur qui porte une valise.

MONSIEUR ORGON.

Qu'il entre ; c'est sans doute le valet de Dorante ; son maître peut être resté au bureau pour affaires. Où est Lisette?

SILVIA.

Lisette s'habille, et, devant son miroir, nous trouve très imprudents de lui livrer Dorante ; elle aura bientôt fait.

MONSIEUR ORGON.

Doucement ! on vient.

SCÈNE VI. = DORANTE, *en valet* ; MONSIEUR ORGON, SILVIA, MARIO.

DORANTE.

Je cherche M. Orgon ; n'est-ce pas à lui que j'ai l'honneur de faire la révérence?

MONSIEUR ORGON.

Oui, mon ami, c'est à lui-même.

DORANTE.

Monsieur, vous avez sans doute reçu de nos nouvelles ; j'appartiens à M. Dorante qui me suit, et qui m'envoie toujours devant, vous assurer de ses respects, en attendant qu'il vous en assure lui-même.

MONSIEUR ORGON.

Tu fais ta commission de fort bonne grâce. Lisette, que dis-tu de ce garçon-là?

SILVIA.

Moi, monsieur, je dis qu'il est le bienvenu, et qu'il promet.

DORANTE.

Vous avez bien de la bonté ; je fais du mieux qu'il m'est possible.

MARIO.

Il n'est pas mal tourné, au moins ; ton cœur n'a qu'à se bien tenir, Lisette.

SILVIA.

Mon cœur ! c'est bien des affaires.

DORANTE.

Ne vous fâchez pas, mademoiselle ; ce que dit monsieur ne m'en fait point accroire.

SILVIA.

Cette modestie-là me plaît ; continuez de même.

MARIO.

Fort bien ! Mais il me semble que ce nom de mademoiselle qu'il te donne est bien sérieux. Entre gens comme vous, le style des compliments ne doit pas être si grave ; vous seriez toujours sur le qui-vive ; allons, traitez-vous plus commodément. Tu as nom Lisette ; et toi, mon garçon, comment t'appelles-tu ?

DORANTE.

Bourguignon, monsieur, pour vous servir.

SILVIA.

Eh bien ! Bourguignon, soit !

DORANTE.

Va donc pour Lisette ; je ne serai pas moins votre serviteur.

MARIO.

Votre serviteur ! ce n'est point encore là votre jargon ; c'est *ton serviteur* qu'il faut dire.

MONSIEUR ORGON.

Ah ! ah ! ah ! ah !

SILVIA, *bas à Mario.*

Vous me jouez, mon frère.

DORANTE.

A l'égard du tutoiement, j'attends les ordres de Lisette.

SILVIA.

Voilà la glace rompue ! Fais comme tu voudras, Bourguignon, puisque cela divertit ces messieurs.

DORANTE.

Je t'en remercie, Lisette, et je réponds sur-le-champ à l'honneur que tu me fais.

MONSIEUR ORGON.

Courage, mes enfants ; si vous commencez à vous aimer, vous voilà débarrassés des cérémonies.

MARIO.

Oh ! doucement ; s'aimer, c'est une autre affaire ; vous ne savez peut-être pas que j'en veux au cœur de Lisette, moi qui vous parle. Il est vrai qu'il m'est cruel ; mais je ne veux pas que Bourguignon aille sur mes brisées.

SILVIA.

Oui ! le prenez-vous sur ce ton-là? Et moi, je veux que Bourguignon m'aime.

DORANTE.

Tu te fais tort de dire *je veux*, belle Lisette ; tu n'as pas besoin d'ordonner pour être servie.

MARIO.

Monsieur Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie-là quelque part.

DORANTE.

Vous avez raison, monsieur ; c'est dans ses yeux que je l'ai prise.

MARIO.

Tais-toi, c'est encore pis ; je te défends d'avoir tant d'esprit.

SILVIA.

Il ne l'a pas à vos dépens ; et, s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

MONSIEUR ORGON.

Mon fils, vous perdrez votre procès ; retirons-nous. Dorante va venir, allons le dire à ma fille ; et vous, Lisette, montrez à ce garçon l'appartement de son maître. Adieu, Bourguignon !

DORANTE.

Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

SCÈNE VII. = SILVIA, DORANTE.

SILVIA, *à part.*

Ils se donnent la comédie ; n'importe, mettons tout à profit ; ce garçon-là n'est pas sot, et je ne plains pas la soubrette qui l'aura. Il va m'en conter, laissons-le dire, pourvu qu'il m'instruise.

DORANTE, *à part.*

Cette fille m'étonne ! Il n'y a point de femme au monde à qui sa physionomie ne fît honneur : faisons connaissance avec elle... (*Haut.*) Puisque nous sommes dans le style amical et que

nous avons abjuré les façons, dis-moi, Lisette, ta maîtresse te vaut-elle? Elle est bien hardie d'oser avoir une femme de chambre comme toi !

SILVIA.

Bourguignon, cette question-là m'annonce que, suivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs : n'est-il pas vrai?

DORANTE.

Ma foi, je n'étais pas venu dans ce dessein-là, je te l'avoue. Tout valet que je suis, je n'ai jamais eu de grandes liaisons avec les soubrettes ; je n'aime pas l'esprit domestique ; mais, à ton égard, c'est une autre affaire. Comment donc ! tu me soumets ; je suis presque timide ; ma familiarité n'oserait s'apprivoiser avec toi ; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de dessus ma tête, et quand je te tutoie, il me semble que je joue ; enfin, j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te feraient rire. Quelle espèce de suivante es-tu donc, avec ton air de princesse?

SILVIA.

Tiens, tout ce que tu dis avoir senti en me voyant est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vue.

DORANTE.

Ma foi ! je ne serais pas surpris quand ce serait aussi l'histoire de tous les maîtres.

SILVIA.

Le trait est joli assurément ; mais, je te le répète encore, je ne suis point faite aux cajoleries de ceux dont la garde-robe ressemble à la tienne.

DORANTE.

C'est-à-dire que ma parure ne te plaît pas?

SILVIA.

Non, Bourguignon ; laissons là l'amour, et soyons bons amis.

DORANTE.

Rien que cela? Ton petit traité n'est composé que de deux clauses impossibles.

SILVIA, *à part.*

Quel homme pour un valet ! (*Haut.*) Il faut pourtant qu'il s'exécute ; on m'a prédit que je n'épouserais jamais qu'un homme de condition, et j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE.

Parbleu ! cela est plaisant ; ce que tu as juré pour homme,

je l'ai juré pour femme, moi ; j'ai fait serment de n'aimer sérieusement qu'une fille de condition.

SILVIA.

Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE.

Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons, tu as l'air bien distingué, et l'on est quelquefois de condition sans le savoir.

SILVIA.

Ah ! ah ! ah ! je te remercierais de ton éloge, si ma mère n'en faisait pas les frais.

DORANTE.

Eh bien ! venge-t'en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA, *à part.*

Il le mériterait. (*Haut.*) Mais ce n'est pas là de quoi il est question ; trêve de badinage ; c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, et je n'en rabattrai rien.

DORANTE.

Parbleu ! si j'étais tel, la prédiction me menacerait ; j'aurais peur de la vérifier. Je n'ai point de foi à l'astrologie, mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA, *à part.*

Il ne tarit point.... (*Haut.*) Finiras-tu? que t'importe la prédiction, puisqu'elle t'exclut?

DORANTE.

Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerais point.

SILVIA.

Non, mais elle a dit que tu n'y gagnerais rien, et moi, je te le confirme.

DORANTE.

Tu fais fort bien, Lisette, cette fierté-là te va à merveille, et, quoiqu'elle me fasse mon procès, je suis pourtant bien aise de te la voir ; je te l'ai souhaitée, d'abord que je t'ai vue ; il te fallait encore cette grâce-là, et je me console d'y perdre, parce que tu y gagnes.

SILVIA, *à part.*

Mais en vérité, voilà un garçon qui me surprend, malgré que j'en aie.... (*Haut.*) Dis-moi, qui es-tu, toi qui me parles ainsi?

DORANTE.

Le fils d'honnêtes gens qui n'étaient pas riches.

SILVIA.

Va, je te souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne, et je voudrais y contribuer ; la fortune a tort avec toi.

DORANTE.

Ma foi ! l'amour a plus tort qu'elle ; j'aimerais mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur, que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA, *à part.*

Nous voilà, grâce au ciel, en conversation réglée. (*Haut.*) Bourguignon, je ne saurais me fâcher des discours que tu me tiens ; mais je t'en prie, changeons d'entretien. Venons à ton maître. Tu peux te passer de me parler d'amour, je pense.

DORANTE.

Tu pourrais bien te passer de m'en faire sentir toi.

SILVIA.

Ah ! je me fâcherai ; tu m'impatientes. Encore une fois, laisse là ton amour.

DORANTE.

Quitte donc ta figure.

SILVIA, *à part.*

A la fin, je crois qu'il m'amuse.... (*Haut.*) Eh bien ! Bourguignon, tu ne veux donc pas finir? Faudra-t-il que je te quitte? (*A part.*) Je devrais déjà l'avoir fait.

DORANTE.

Attends, Lisette, je voulais moi-même te parler d'autre chose; mais je ne sais plus ce que c'est.

SILVIA.

J'avais de mon côté quelque chose à te dire ; mais tu m'as fait perdre mes idées aussi, à moi.

DORANTE.

Je me rappelle de t'avoir demandé si ta maîtresse te plaît.

SILVIA.

Tu reviens à ton chemin par un détour ; adieu.

DORANTE.

Eh! non, te dis-je, Lisette; il ne s'agit ici que de mon maître.

SILVIA.

Eh bien ! soit, je voulais te parler de lui aussi, et j'espère que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il est. Ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion ; il faut qu'il ait du mérite, puisque tu le sers.

DORANTE.

Tu me permettras peut-être de te remercier de ce que tu me dis là, par exemple?

SILVIA.

Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eue de le dire?

DORANTE.

Voilà encore de ces réponses qui m'emportent. Fais comme tu voudras, je n'y résiste point ; et je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA.

Et moi je voudrais bien savoir comment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter ; car assurément, cela est singulier.

DORANTE.

Tu as raison, notre aventure est unique.

SILVIA, *à part.*

Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, et je réponds ! En vérité, cela passe la raillerie. (*Haut.*) Adieu.

DORANTE.

Achevons donc ce que nous voulions dire.

SILVIA.

Adieu, te dis-je ; plus de quartier. Quand ton maître sera venu, je tâcherai, en faveur de ma maîtresse, de le connaître par moi-même, s'il en vaut la peine. En attendant, tu vois cet appartement ; c'est le vôtre.

DORANTE.

Tiens, voici mon maître.

SCÈNE VIII. = DORANTE, SILVIA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ah ! te voilà, Bourguignon ! Mon portemanteau et toi, avez-vous été bien reçus?

DORANTE.

Il n'était pas possible qu'on nous reçût mal, monsieur.

ARLEQUIN.

Un domestique là-bas m'a dit d'entrer ici, et qu'on allait avertir mon beau-père qui était avec ma femme.

SILVIA.

Vous voulez dire M. Orgon et sa fille, sans doute, monsieur !

ARLEQUIN.

Eh ! oui, mon beau-père et ma femme, autant vaut. Je viens pour épouser, et ils m'attendent pour être mariés ; cela est convenu ; il ne manque plus que la cérémonie, qui est une bagatelle.

SILVIA.

C'est une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y pense.

ARLEQUIN.

Oui ; mais quand on y a pensé, on n'y pense plus.

SILVIA, *bas à Dorante.*

Bourguignon, on est homme de mérite à bon marché chez vous, ce me semble.

ARLEQUIN.

Que dites-vous là à mon valet, la belle?

SILVIA.

Rien ; je lui dis seulement que je vais faire descendre Monsieur Orgon.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne pas dire mon beau-père, comme moi?

SILVIA.

C'est qu'il ne l'est pas encore.

DORANTE.

Elle a raison, monsieur ; le mariage n'est pas fait.

ARLEQUIN.

Eh bien ! me voilà pour le faire.

DORANTE.

Attendez donc qu'il soit fait.

ARLEQUIN.

Pardi ! voilà bien des façons, pour un beau-père de la veille ou du lendemain.

SILVIA.

En effet, quelle si grande différence y a-t-il entre être marié ou ne l'être pas? Oui, monsieur, nous avons tort, et je cours informer votre beau-père de votre arrivée.

ARLEQUIN.

Et ma femme aussi, je vous prie. Mais avant que de partir, dites-moi une chose ; vous qui êtes si jolie, n'êtes-vous pas la soubrette de l'hôtel?

SILVIA.

Vous l'avez dit.

ARLEQUIN.

C'est fort bien fait ; je m'en réjouis. Croyez-vous que je plaise ici? Comment me trouvez-vous?

SILVIA.

Je vous trouve.... plaisant.

ARLEQUIN.

Bon, tant mieux ! entretenez-vous dans ce sentiment-là ; il pourra trouver sa place.

SILVIA.

Vous êtes bien modeste de vous en contenter. Mais je vous quitte ; il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-père ; car assurément il serait venu, et je vais le chercher.

ARLEQUIN.

Dites-lui que je l'attends avec affection.

SILVIA, *à part.*

Que le sort est bizarre ! aucun de ces deux hommes n'est à sa place.

SCÈNE IX. = DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Eh bien ! monsieur, mon commencement va bien ; je plais déjà à la soubrette.

DORANTE.

Butor que tu es !

ARLEQUIN.

Pourquoi donc? mon entrée a été si gentille !

DORANTE.

Tu m'avais tant promis de laisser là tes façons de parler sottes et triviales ! je t'avais donné de si bonnes instructions ! Je ne t'avais recommandé que d'être sérieux. Va, je vois bien que je suis un étourdi de m'en être fié à toi.

ARLEQUIN.

Je ferai encore mieux dans la suite ; et, puisque le sérieux n'est pas suffisant, je donnerai du mélancolique ; je pleurerai, s'il le faut.

DORANTE.

Je ne sais plus où j'en suis ; cette aventure-ci m'étourdit. Que faut-il que je fasse?

ARLEQUIN.

Est-ce que la fille n'est pas plaisante?

DORANTE.

Tais-toi ; voici Monsieur Orgon qui vient.

SCÈNE X. = MONSIEUR ORGON, DORANTE, ARLEQUIN.

MONSIEUR ORGON.

Mon cher monsieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre ; mais ce n'est que de cet instant que j'apprends que vous êtes ici.

ARLEQUIN.

Monsieur, mille pardons ! c'est beaucoup trop ; il n'en faut qu'un, quand on n'a fait qu'une faute. Au surplus, tous mes pardons sont à votre service.

MONSIEUR ORGON.

Je tâcherai de n'en avoir pas besoin.

ARLEQUIN.

Vous êtes le maître, et moi, votre serviteur.

MONSIEUR ORGON.

Je suis, je vous assure, charmé de vous voir, et je vous attendais avec impatience.

ARLEQUIN.

Je serais d'abord venu ici avec Bourguignon ; mais quand on arrive de voyage, vous savez qu'on est si mal bâti ! et j'étais bien aise de me présenter dans un état plus ragoûtant.

MONSIEUR ORGON.

Vous y avez fort bien réussi. Ma fille s'habille ; elle a été un peu indisposée ; en attendant qu'elle descende, voulez-vous vous rafraîchir?

ARLEQUIN.

Oh ! je n'ai jamais refusé de trinquer avec personne.

MONSIEUR ORGON.

Bourguignon, ayez soin de vous, mon garçon.

ARLEQUIN.

Le gaillard est gourmet ; il boira du meilleur.

MONSIEUR ORGON.

Qu'il ne l'épargne pas.

ACTE II

SCÈNE I. = LISETTE, MONSIEUR ORGON.

MONSIEUR ORGON.

Eh bien ! que me veux-tu, Lisette?

LISETTE.

J'ai à vous entretenir un moment.

MONSIEUR ORGON.

De quoi s'agit-il?

LISETTE.

De vous dire l'état où sont les choses, parce qu'il est important que vous en soyez éclairci, afin que vous n'ayez point à vous plaindre de moi.

MONSIEUR ORGON.

Ceci est donc bien sérieux?

LISETTE.

Oui, très sérieux. Vous avez consenti au déguisement de Mlle Silvia ; moi-même je l'ai trouvé d'abord sans conséquence; mais je me suis trompée.

MONSIEUR ORGON.

Et de quelle conséquence est-il donc?

LISETTE.

Monsieur, on a de la peine à se louer soi-même ; mais, malgré toutes les règles de la modestie, il faut pourtant que je vous dise que, si vous ne mettez ordre à ce qui arrive, votre prétendu n'aura plus de cœur à donner à mademoiselle votre fille. Il est temps qu'elle se déclare, cela presse ; car un jour plus tard, je n'en réponds plus.

MONSIEUR ORGON.

Eh ! d'où vient qu'il ne voudra plus de ma fille? Quand il la connaîtra, te défies-tu de ses charmes?

LISETTE.

Non ; mais vous ne vous défiez pas assez des miens. Je vous avertis qu'ils vont leur train, et je ne vous conseille pas de les laisser faire.

MONSIEUR ORGON.

Je vous en fais mes compliments, Lisette. (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah !

LISETTE.

Nous y voilà ; vous plaisantez, monsieur ; vous vous moquez de moi ; j'en suis fâchée, car vous y serez pris.

MONSIEUR ORGON.

Ne t'en embarrasse pas, Lisette ; va ton chemin.

LISETTE.

Je vous le répète encore, le cœur de Dorante va bien vite. Tenez, actuellement je lui plais beaucoup ; ce soir il m'aimera ; il m'adorera demain ; je ne le mérite pas, il est de mauvais

goût, vous en direz ce qu'il vous plaira, mais cela ne laissera pas que d'être. Voyez-vous ! demain je me garantis adorée.

MONSIEUR ORGON.

Eh bien ! que vous importe? S'il vous aime tant, qu'il vous épouse.

LISETTE.

Quoi ! vous ne l'en empêcheriez pas?

MONSIEUR ORGON.

Non, foi d'homme d'honneur, si tu le mènes jusque-là.

LISETTE.

Monsieur, prenez-y garde. Jusqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laissés faire tout seuls, j'ai ménagé sa tête ; si je m'en mêle, je la renverse ; il n'y aura plus de remède.

MONSIEUR ORGON.

Renverse, ravage, brûle, enfin épouse ; je te le permets, si tu le peux.

LISETTE.

Sur ce pied-là, je compte ma fortune faite.

MONSIEUR ORGON.

Mais, dis-moi ; ma fille t'a-t-elle parlé? Que pense-t-elle de son prétendu?

LISETTE.

Nous n'avons encore guère trouvé le moment de nous parler, car ce prétendu m'obsède ; mais, à vue de pays, je ne la crois pas contente ; je la trouve triste, rêveuse, et je m'attends bien qu'elle me priera de le rebuter.

MONSIEUR ORGON.

Et moi, je te le défends. J'évite de m'expliquer avec elle ; j'ai mes raisons pour faire durer ce déguisement ; je veux qu'elle examine son futur plus à loisir. Mais le valet, comment se gouverne-t-il? ne se mêle-t-il pas d'aimer ma fille?

LISETTE.

C'est un original ; j'ai remarqué qu'il fait l'homme de conséquence avec elle, parce qu'il est bien tourné ; il la regarde et soupire.

MONSIEUR ORGON.

Et cela la fâche?

LISETTE.

Mais.... elle rougit.

MONSIEUR ORGON.

Bon! tu te trompes ; les regards d'un valet ne l'embarrassent pas jusque-là.

LISETTE.

Monsieur, elle rougit.

MONSIEUR ORGON.

C'est donc d'indignation.

LISETTE.

A la bonne heure !

MONSIEUR ORGON.

Eh bien ! quand tu lui parleras, dis-lui que tu soupçonnes ce valet de la prévenir contre son maître, et si elle se fâche, ne t'en inquiète point ; ce sont mes affaires. Mais voici Dorante, qui te cherche, apparemment.

SCÈNE II. = LISETTE, ARLEQUIN, MONSIEUR ORGON.

ARLEQUIN.

Ah ! je vous trouve, merveilleuse dame ; je vous demandais à tout le monde. Serviteur, cher beau-père, ou peu s'en faut.

MONSIEUR ORGON.

Serviteur. Adieu, mes enfants ; je vous laisse ensemble ; il est bon que vous vous aimiez un peu avant de vous marier.

ARLEQUIN.

Je ferais bien ces deux besognes-là à la fois, moi.

MONSIEUR ORGON.

Point d'impatience, adieu.

SCÈNE III. = LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Madame, il dit que je ne m'impatiente pas ; il en parle bien à son aise, le bonhomme !

LISETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coûte tant d'attendre, monsieur ; c'est par galanterie que vous faites l'impatient ; à peine êtes-vous arrivé ! Votre amour ne saurait être bien fort ; ce n'est tout au plus qu'un amour naissant.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, prodige de nos jours ; un amour de votre façon ne reste pas longtemps au berceau ; votre premier coup d'œil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces, et le troisième l'a rendu grand garçon ; tâchons de l'établir au plus vite ; ayez soin de lui, puisque vous êtes sa mère.

LISETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraite? Est-il si abandonné?

ARLEQUIN.

En attendant qu'il soit pourvu, donnez-lui seulement votre belle main blanche, pour l'amuser un peu.

LISETTE.

Tenez donc, petit importun, puisqu'on ne saurait avoir la paix qu'en vous amusant.

ARLEQUIN, *en lui baisant la main.*

Cher joujou de mon âme ! cela me réjouit comme du vin délicieux. Quel dommage de n'en avoir que roquille !

LISETTE.

Allons, arrêtez-vous ; vous êtes trop avide.

ARLEQUIN.

Je ne demande qu'à me soutenir, en attendant que je vive.

LISETTE.

Ne faut-il pas avoir de la raison?

ARLEQUIN.

De la raison ! hélas ! je l'ai perdue ; vos beaux yeux sont les filous qui me l'ont volée.

LISETTE.

Mais est-il possible que vous m'aimiez tant? je ne saurais me le persuader.

ARLEQUIN.

Je ne me soucie pas de ce qui est possible, moi ; mais je vous aime comme un perdu, et vous verrez bien dans votre miroir que cela est juste.

LISETTE.

Mon miroir me servirait qu'à me rendre plus incrédule.

ARLEQUIN.

Ah ! mignonne adorable ! votre humilité ne serait donc qu'une hypocrite !

LISETTE.

Quelqu'un vient à nous ; c'est votre valet.

SCÈNE IV. = DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE.

DORANTE.

Monsieur, pourrais-je vous entretenir un moment?

ARLEQUIN.

Non ; maudite soit la valetaille qui ne saurait nous laisser en repos !

LISETTE.

Voyez ce qu'il vous veut, monsieur.

DORANTE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

ARLEQUIN.

Madame, s'il en dit deux, son congé sera le troisième. Voyons.

DORANTE, *bas à Arlequin.*

Viens donc, impertinent.

(*L'acteur qui joue Dorante donne un coup de pied dans le derrière à son valet, pendant que Lisette ne les voit pas.*)

ARLEQUIN, *bas à Dorante.*

Ce sont des injures, et non pas des mots, cela.... (*A Lisette.*) Ma reine, excusez.

LISETTE.

Faites, faites.

DORANTE, *bas.*

Débarrasse-moi de tout ceci ; ne te livre point ; parais sérieux et rêveur, et même mécontent ; entends-tu?

ARLEQUIN.

Oui, mon ami ; ne vous inquiétez pas, et retirez-vous.

SCÈNE V. = ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.

Ah ! madame, sans lui j'allais vous dire de belles choses, et je n'en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour qui est extraordinaire. Mais, à propos de mon amour, quand est-ce que le vôtre lui tiendra compagnie?

LISETTE.

Il faut espérer que cela viendra.

ARLEQUIN.

Et croyez-vous que cela vienne bientôt?

LISETTE.

La question est vive ; savez-vous bien que vous m'embarrassez?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous? Je brûle, et je crie au feu.

LISETTE.

S'il m'était permis de m'expliquer si vite....

ARLEQUIN.

Je suis du sentiment que vous le pouvez en conscience.

LISETTE.

La retenue de mon sexe ne le veut pas.

ARLEQUIN.

Ce n'est donc pas la retenue d'à présent ; elle donne bien d'autres permissions.

LISETTE.

Mais, que me demandez-vous?

ARLEQUIN.

Dites-moi un petit brin que vous m'aimez. Tenez, je vous aime, moi ; faites l'écho ; répétez, princesse.

LISETTE.

Quel insatiable ! Eh bien ! monsieur, je vous aime.

ARLEQUIN.

Eh bien ! madame, je me meurs ; mon bonheur me confond, j'ai peur d'en courir les champs. Vous m'aimez ! cela est admirable !

LISETTE.

J'aurais lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hommage. Peut-être m'aimerez-vous moins, quand nous nous connaîtrons mieux.

ARLEQUIN.

Ah ! madame ! quand nous en serons là, j'y perdrai beaucoup ; il y aura bien à décompter.

LISETTE.

Vous me croyez plus de qualités que je n'en ai.

ARLEQUIN.

Et vous, madame, vous ne savez pas les miennes, et je ne devrais vous parler qu'à genoux.

LISETTE.

Souvenez-vous qu'on n'est pas le maître de son sort.

ARLEQUIN.

Les pères et mères font tout à leur tête.

LISETTE.

Pour moi, mon cœur vous aurait choisi, dans quelque état que vous eussiez été.

ARLEQUIN.

Il a beau jeu pour me choisir encore.

LISETTE.

Puis-je me flatter que vous soyez de même à mon égard?

ARLEQUIN.

Hélas ! quand vous ne seriez que Perrette ou Margot; quand je vous aurais vue, le martinet à la main, descendre à la cave, vous auriez toujours été ma princesse.

LISETTE.

Puissent de si beaux sentiments être durables !

ARLEQUIN.

Pour les fortifier de part et d'autre, jurons-nous de nous aimer toujours, en dépit de toutes les fautes d'orthographe que vous aurez faites sur mon compte.

LISETTE.

J'ai plus d'intérêt à ce serment-là que vous, et je le fais de tout mon cœur.

ARLEQUIN *se met à genoux.*

Votre bonté m'éblouit et je me prosterne devant elle.

LISETTE.

Arrêtez-vous ; je ne saurais vous souffrir dans cette posture-là, je serais ridicule de vous y laisser ; levez-vous. Voilà encore quelqu'un.

SCÈNE VI. = LISETTE, ARLEQUIN, SILVIA.

LISETTE.

Que voulez-vous, Lisette?

SILVIA.

J'aurais à vous parler, madame.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas ! Eh ! m'amie, revenez dans un quart d'heure ; allez. Les femmes de chambre de mon pays n'entrent point qu'on ne les appelle.

SILVIA.

Monsieur, il faut que je parle à madame.

ARLEQUIN.

Mais voyez l'opiniâtre soubrette ! Reine de ma vie, renvoyez-la. Retournez-vous-en, ma fille. Nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous marie ; n'interrompez point nos fonctions.

LISETTE.

Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Lisette?

SILVIA.

Mais, madame....

ARLEQUIN.

Mais ! ce *mais*-là n'est bon qu'à me donner la fièvre.

SILVIA, *à part.*

Ah ! le vilain homme ! (*Haut.*) Madame, je vous assure que cela est pressé.

LISETTE.

Permettez donc que je m'en défasse, monsieur.

ARLEQUIN.

Puisque le diable le veut, et elle aussi.... patience.... je me promènerai en attendant qu'elle ait fait. Ah ! les sottes gens que nos gens !

SCÈNE VII. = SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Je vous trouve admirable, de ne pas le renvoyer tout d'un coup et de me faire essuyer les brutalités de cet animal-là.

LISETTE.

Pardi ! madame, je ne puis pas jouer deux rôles à la fois ; il faut que je paraisse ou la maîtresse, ou la suivante ; que j'obéisse ou que j'ordonne.

SILVIA.

Fort bien ; mais puisqu'il n'y est plus, écoutez-moi comme votre maîtresse. Vous voyez bien que cet homme-là ne me convient point.

LISETTE.

Vous n'avez pas eu le temps de l'examiner beaucoup.

SILVIA.

Êtes-vous folle avec votre examen? Est-il nécessaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance? En un mot, je n'en veux point. Apparemment mon père n'approuve pas la répugnance qu'il me voit ; car il me fuit et ne me dit mot. Dans cette conjoncture, c'est à vous à me tirer tout doucement d'affaire en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouser.

LISETTE.

Je ne saurais, madame.

SILVIA.

Vous ne sauriez? Et qu'est-ce qui vous en empêche?

LISETTE.

Monsieur Orgon me l'a défendu.

SILVIA.

Il vous l'a défendu ! Mais je ne reconnais point mon père à ce procédé-là !

LISETTE.

Positivement défendu.

SILVIA.

Eh bien ! je vous charge de lui dire mes dégoûts et de l'assurer qu'ils sont invincibles ; je ne saurais me persuader qu'après cela il veuille pousser les choses plus loin.

LISETTE.

Mais, Madame, le futur, qu'a-t-il donc de si désagréable, de si rebutant?

SILVIA.

Il me déplaît, vous dis-je, et votre peu de zèle aussi.

LISETTE.

Donnez-vous le temps de voir ce qu'il est ; voilà tout ce qu'on vous demande.

SILVIA.

Je le hais assez, sans prendre du temps pour le haïr davantage.

LISETTE.

Son valet, qui fait l'important, ne vous aurait-il point gâté l'esprit sur son compte?

SILVIA.

Hum ! la sotte ! son valet a bien affaire ici !

LISETTE.

C'est que je me méfie de lui, car il est raisonneur.

SILVIA.

Finissez vos portraits ; on n'en a que faire. J'ai soin que ce valet me parle peu, et dans le peu qu'il m'a dit, il ne m'a jamais rien dit que de très sage.

LISETTE.

Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des histoires maladroites pour faire briller son bel esprit.

SILVIA.

Mon déguisement ne m'expose-t-il pas à m'entendre dire de jolies choses? A qui en avez-vous? D'où vient la manie d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part? Car enfin, vous m'obligez à le justifier ; il n'est pas question de le brouiller avec son maître ni d'en faire un fourbe, pour me faire une imbécile, moi, qui écoute ses histoires.

LISETTE.

Oh ! madame, dès que vous le défendrez sur ce ton-là, et que cela va jusqu'à vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

SILVIA.

Dès que je le défends sur ce ton-là ! Qu'est-ce que c'est que le ton dont vous dites cela vous-même ? Qu'entendez-vous par ce discours? Que se passe-t-il dans votre esprit ?

LISETTE.

Je dis, madame, que je ne vous ai jamais vue comme vous êtes et que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien ! si ce valet n'a rien dit, à la bonne heure; il ne faut pas vous em-

porter pour le justifier, je vous crois, voilà qui est fini ; je ne m'oppose pas à la bonne opinion que vous en avez, moi.

SILVIA.

Voyez-vous le mauvais esprit ! comme elle tourne les choses ! Je me sens dans une indignation... qui... va jusqu'aux larmes.

LISETTE.

En quoi donc, madame? Quelle finesse entendez-vous à ce que je dis?

SILVIA.

Moi, j'y entends finesse ! moi, je vous querelle pour lui ! j'ai bonne opinion de lui ! Vous me manquez de respect jusque-là ! Bonne opinion, juste ciel ! bonne opinion ! Que faut-il que je réponde à cela? Qu'est-ce que cela veut dire? A qui parlez-vous? Qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive? Où en sommes-nous?

LISETTE.

Je n'en sais rien ; mais je ne reviendrai de longtemps de la surprise où vous me jetez.

SILVIA.

Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi. Retirez-vous ; vous m'êtes insupportable, laissez-moi ; je prendrai d'autres mesures.

SCÈNE VIII. = SILVIA, *seule.*

Je frissonne encore de ce que je lui ai entendu dire. Avec quelle impudence les domestiques ne nous traitent-ils pas dans leur esprit ! Comme ces gens-là vous dégradent ! Je ne saurais m'en remettre ; je n'oserais songer aux termes dont elle s'est servie, ils me font toujours peur. Il s'agit d'un valet ! Ah ! l'étrange chose ! Écartons l'idée dont cette insolente est venue me noircir l'imagination. Voici Bourguignon ; voilà cet objet en question pour lequel je m'emporte ; mais ce n'est pas sa faute, le pauvre garçon ! et je ne dois pas m'en prendre à lui.

SCÈNE IX. = DORANTE, SILVIA.

DORANTE.

Lisette, quelque éloignement que tu aies pour moi, je suis forcé de te parler ; je crois que j'ai à me plaindre de toi.

SILVIA.

Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

DORANTE.

Comme tu voudras.

SILVIA.

Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE.

Ni toi non plus ; tu me dis, *je t'en prie.*

SILVIA.

C'est que cela m'est échappé.

DORANTE.

Eh bien ! crois-moi, parlons comme nous pourrons ; ce n'est pas la peine de nous gêner pour le peu de temps que nous avons à nous voir.

SILVIA.

Est-ce que ton maître s'en va? Il n'y aurait pas grande perte

DORANTE.

Ni à moi non plus, n'est-il pas vrai? J'achève ta pensée.

SILVIA.

Je l'achèverais bien moi-même, si j'en avais envie ; mais je ne songe pas à toi.

DORANTE.

Et moi, je ne te perds point de vue.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t'en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, et me l'est en effet ; je ne te veux ni bien ni mal ; je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'esprit ne me tourne. Voilà mes dispositions ; ma raison ne m'en permet point d'autres, et je devrais me dispenser de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur est inconcevable. Tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA.

Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit ! Il me fait de la peine. Reviens à toi. Tu me parles, je te réponds ; c'est beaucoup, c'est trop même ; tu peux m'en croire, et, si tu étais instruit, en vérité tu serais content de moi ; tu me trouverais d'une bonté sans exemple, d'une bonté que je blâmerais dans une autre. Je ne me la reproche pourtant pas ; le fond de mon cœur me rassure, ce que je fais est louable. C'est par générosité que je te parle ; mais il ne faut pas que cela dure ; ces générosités-là ne sont bonnes qu'en passant, et je ne suis pas faite pour me rassurer toujours sur l'innocence de mes intentions ; à la fin, cela ne ressemblerait plus à rien.

Ainsi finissons, Bourguignon ; finissons, je t'en prie. Qu'est-ce que cela signifie? c'est se moquer ; allons, qu'il n'en soit plus parlé.

DORANTE.

Ah ! ma chère Lisette, que je souffre !

SILVIA.

Venons à ce que tu voulais me dire. Tu te plaignais de moi, quand tu es entré ; de quoi était-il question?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle ; j'avais envie de te voir, et je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

SILVIA, *à part.*

Que dire à cela? Quand je m'en fâcherais, il n'en serait ni plus ni moins.

DORANTE.

Ta maîtresse, en partant, a paru m'accuser de t'avoir parlé au désavantage de mon maître.

SILVIA.

Elle se l'imagine; et si elle t'en parle encore, tu peux le nier hardiment ; je me charge du reste.

DORANTE.

Et ! ce n'est pas cela qui m'occupe.

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire ensemble.

DORANTE.

Laisse-moi du moins le plaisir de te voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit là ! J'amuserai la passion de Bourguignon ! Le souvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles, tu as raison ; je ne sais ce que je dis, ni ce que je te demande. Adieu.

SILVIA.

Adieu ; tu prends le bon parti.... Mais à propos de tes adieux, il me reste encore une chose à savoir. Vous partez, m'as-tu dit ; cela est-il sérieux?

DORANTE.

Pour moi, il faut que je parte ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtais pas pour cette réponse-là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute ; c'est de n'être pas parti dès que je t'ai vue.

SILVIA, *à part.*

J'ai besoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu savais, Lisette, l'état où je me trouve...

SILVIA.

Oh ! il n'est pas si curieux à savoir que le mien, je t'en assure.

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher? Je ne me propose pas de te rendre sensible.

SILVIA, *à part.*

Il ne faudrait pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrais-je espérer en tâchant de me faire aimer? Hélas ! quand même je posséderais ton cœur...

SILVIA.

Que le ciel m'en préserve ! quand tu le posséderais, tu ne le saurais pas ; et je ferais si bien que je ne le saurais pas moi-même. Tenez, quelle idée il lui vient là !

DORANTE.

Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras?

SILVIA.

Sans difficulté.

DORANTE.

Sans difficulté ! Qu'ai-je donc de si affreux?

SILVIA.

Rien ; ce n'est pas là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien ! chère Lisette, dis-le-moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

SILVIA.

Oh ! je te l'ai assez dit ; tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je le croie ! Désespère une passion dangereuse, sauve-moi des effets que j'en crains ; tu ne me hais, ni ne m'aime, ni ne m'aimeras ; accable mon cœur de cette certitude-là. J'agis de bonne foi, donne-moi du secours contre moi-même il m'est nécessaire ; je te le demande à genoux. (*Il se jette à genoux. Dans ce moment, Monsieur Orgon et Mario entrent, et ne disent mot.*)

SCÈNE X. = MONSIEUR ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE.

SILVIA.

Ah ! nous y voilà ! il ne manquait plus que cette façon-là à mon aventure. Que je suis malheureuse ! c'est ma facilité qui le place là. Lève-toi donc, Bourguignon, je t'en conjure ; il peut venir quelqu'un. Je dirai ce qu'il te plaira ; que me veux-tu? je ne te hais point. Lève-toi ; je t'aimerais, si je pouvais ; tu ne me déplais point ; cela doit te suffire.

DORANTE.

Quoi ! Lisette, si je n'étais pas ce que je suis, si j'étais riche, d'une condition honnête, et que je t'aimasse autant que je t'aime, ton cœur n'aurait point de répugnance pour moi?

SILVIA.

Assurément.

DORANTE.

Tu ne me haïrais pas? tu me souffrirais?

SILVIA.

Volontiers. Mais lève-toi.

DORANTE.

Tu parais le dire sérieusement, et, si cela est, ma raison est perdue.

SILVIA.

Je dis ce que tu veux, et tu ne te lèves point.

MONSIEUR ORGON, *s'approchant.*

C'est bien dommage de vous interrompre ; cela va à merveille, mes enfants ; courage !

SILVIA.

Je ne saurais empêcher ce garçon de se mettre à genoux, monsieur. Je ne suis pas en état de lui en imposer, je pense.

MONSIEUR ORGON.

Vous vous convenez parfaitement bien tous deux ; mais j'ai à te dire un mot, Lisette, et vous reprendrez votre conversation quand nous serons partis. Vous le voulez bien, Bourguignon?

DORANTE.

Je me retire, monsieur.

MONSIEUR ORGON.

Allez, et tâchez de parler de votre maître avec un peu plus de ménagements que vous ne faites.

DORANTE.

Moi, monsieur?

MARIO.

Vous-même, monsieur Bourguignon ; vous ne brillez pas trop dans le respect que vous avez pour votre maître, dit-on.

DORANTE.

Je ne sais ce qu'on veut dire.

MONSIEUR ORGON.

Adieu, adieu ; vous vous justifierez une autre fois.

SCÈNE XI. = SILVIA, MONSIEUR ORGON, MARIO.

MONSIEUR ORGON.

Eh bien! Silvia, vous ne nous regardez pas ; vous avez l'air tout embarrassé.

SILVIA.

Moi, mon père ! et où serait le motif de mon embarras. Je suis, grâce au ciel, comme à mon ordinaire ; je suis fâchée de vous dire que c'est une idée.

MARIO.

Il y a quelque chose, ma sœur, il y a quelque chose.

SILVIA.

Quelque chose dans votre tête, à la bonne heure, mon frère ; mais, dans la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

MONSIEUR ORGON.

C'est donc ce garçon qui vient de sortir qui t'inspire cette extrême antipathie que tu as pour son maître?

SILVIA.

Qui? le domestique de Dorante?

MONSIEUR ORGON.

Le galant Bourguignon.

SILVIA.

Le galant Bourguignon, dont je ne savais pas l'épithète, ne me parle pas de lui.

MONSIEUR ORGON.

Cependant on prétend que c'est lui qui le détruit auprès de toi, et c'est sur quoi j'étais bien aise de te parler.

SILVIA.

Ce n'est pas la peine, mon père ; personne au monde que son maître ne m'a donné l'aversion naturelle que j'ai pour lui.

MARIO.

Ma foi, tu as beau dire, ma sœur ; elle est trop forte pour être naturelle, et quelqu'un y a aidé.

SILVIA, *avec vivacité.*

Avec quel air mystérieux vous me dites cela, mon frère ! Et qui est donc ce quelqu'un qui y a aidé? Voyons.

MARIO.

Dans quelle humeur es-tu, ma sœur? Comme tu t'emportes !

SILVIA.

C'est que je suis bien lasse de mon personnage, et je me serais déjà démasquée, si je n'avais pas craint de fâcher mon père.

MONSIEUR ORGON.

Gardez-vous-en bien, ma fille ; je viens ici pour vous le recommander. Puisque j'ai eu la complaisance de vous permettre votre déguisement, il faut, s'il vous plaît, que vous ayez celle de suspendre votre jugement sur Dorante, et de voir si l'aversion qu'on vous a donnée pour lui est légitime.

SILVIA.

Vous ne m'écoutez donc point, mon père? Je vous dis qu'on ne me l'a point donnée.

MARIO.

Quoi ! ce babillard qui vient de sortir ne t'a pas un peu dégoûtée de lui?

SILVIA, *avec feu.*

Que vos discours sont désobligeants ! m'a dégoûtée de lui ! dégoûtée ! J'essuie des expressions bien étranges ; je n'entends plus que des choses inouïes, qu'un langage inconcevable ; j'ai l'air embarrassé, il y a quelque chose ; et puis c'est le galant Bourguiguon qui m'a dégoûtée. C'est tout ce qui vous plaira, mais je n'y entends rien.

MARIO.

Pour le coup, c'est toi qui es étrange. A qui en as-tu donc? D'où vient que tu es si fort sur le qui-vive? Dans quelle idée nous soupçonnes-tu?

SILVIA.

Courage, mon frère ! Par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque? Quel soupçon voulez-vous qui me vienne? Avez-vous des visions?

MONSIEUR ORGON.

Il est vrai que tu es si agitée que je ne te reconnais point non plus. Ce sont apparemment ces mouvements-là qui sont cause que Lisette nous a parlé comme elle a fait. Elle accusait ce valet de ne t'avoir pas entretenue à l'avantage de son maître et, « madame, nous a-t-elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colère que j'en suis encore toute surprise ». C'est sur ce

mot de *surprise* que nous l'avons querellée, mais ces gens-là ne savent pas la conséquence d'un mot.

SILVIA.

L'impertinente ! y a-t-il rien de plus haïssable que cette fille-là? J'avoue que je me suis fâchée par un esprit de justice pour ce garçon.

MARIO.

Je ne vois point de mal à cela.

SILVIA.

Y a-t-il rien de plus simple? Quoi ! parce que je suis équitable, que je veux qu'on ne nuise à personne, que je veux sauver un domestique du tort qu'on peut lui faire auprès de son maître, on dit que j'ai des emportements, des fureurs dont on est surprise ! Un moment après un mauvais esprit raisonne ; il faut se fâcher, il faut la faire taire, et prendre mon parti contre elle, à cause de la conséquence de ce qu'elle dit! Mon parti ! J'ai donc bien besoin qu'on me défende, qu'on me justifie ! On peut donc mal interpréter ce que je fais ! Mais que fais-je? de quoi m'accuse-t-on? Instruisez-moi, je vous en conjure ; cela est sérieux. Me joue-t-on? se moque-t-on de moi? Je ne suis pas tranquille.

MONSIEUR ORGON.

Doucement donc.

SILVIA.

Non, monsieur, il n'y a point de douceur qui tienne. Comment donc ! des surprises, des conséquences ! Eh ! qu'on s'explique ! que veut-on dire? On accuse ce valet, et on a tort ; vous vous trompez tous, Lisette est une folle, il est innocent, et voilà qui est fini. Pourquoi donc m'en reparler encore? Je suis outrée !

MONSIEUR ORGON.

Tu te retiens, ma fille ; tu aurais grande envie de me quereller aussi. Mais faisons mieux ; il n'y a que ce valet qui soit suspect ici, Dorante n'a qu'à le chasser.

SILVIA.

Quel malheureux déguisement ! Surtout que Lisette ne m'approche pas ; je la hais plus que Dorante.

MONSIEUR ORGON.

Tu la verras, si tu veux ; mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille ; car il t'aime, et cela t'importune assurément.

SILVIA.

Je n'ai point à m'en plaindre ; il me prend pour une sui-

vante, et il me parle sur ce ton-là ; mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

MARIO.

Tu n'en es pas tant la maîtresse que tu le dis bien.

MONSIEUR ORGON.

Ne l'avons-nous pas vu se mettre à genoux malgré toi? N'as-tu pas été obligée, pour le faire lever, de lui dire qu'il ne te déplaisait pas?

SILVIA, *à part.*

J'étouffe !

MARIO.

Encore a-t-il fallu, quand il t'a demandé si tu l'aimerais, que tu aies tendrement ajouté : « volontiers » ; sans quoi il y serait encore.

SILVIA.

L'heureuse apostille, mon frère ! Mais comme l'action m'a déplu, la répétition n'en est pas aimable. Ah çà, parlons sérieusement, quand finira la comédie que vous vous donnez sur mon compte?

MONSIEUR ORGON.

La seule chose que j'exige de toi, ma fille, c'est de ne te déterminer à le refuser qu'avec connaissance de cause. Attends encore ; tu me remercieras du délai que je demande, je t'en réponds.

MARIO.

Tu épouseras Dorante, et même avec inclination, je te le prédis... Mais, mon père, je vous demande grâce pour le valet.

SILVIA.

Pourquoi, grâce? et moi, je veux qu'il sorte.

MONSIEUR ORGON.

Son maître en décidera ; allons-nous-en.

MARIO.

Adieu, adieu, ma sœur ; sans rancune !

SCÈNE XII. = SILVIA, *seule ;* DORANTE, *qui vient peu après.*

SILVIA.

Ah ! que j'ai le cœur serré ! Je ne sais ce qui se mêle à l'embarras où je me trouve ; toute cette aventure m'afflige : je me défie de tous les visages ; je ne suis contente de personne, je ne le suis pas de moi-même.

DORANTE.

Ah ! je te cherchais, Lisette.

SILVIA.

Ce n'était pas la peine de me trouver, car je te fuis, moi.

DORANTE, *l'empêchant de sortir.*

Arrête donc, Lisette ; j'ai à te parler pour la dernière fois ; il s'agit d'une chose de conséquence qui regarde tes maîtres.

SILVIA.

Va la dire à eux-mêmes ; je ne te vois jamais, que tu ne me chagrines ; laisse-moi.

DORANTE.

Je t'en offre autant ; mais écoute-moi, te dis-je, tu vas voir les choses bien changer de face, par ce que je te vais dire.

SILVIA.

Eh bien ! parle donc ; je t'écoute, puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le secret?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi personne.

DORANTE.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire, qu'à l'estime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois, mais tâche de m'estimer sans me le dire ; car cela sent le prétexte.

DORANTE.

Tu te trompes, Lisette ; tu m'as promis le secret ; achevons. Tu m'as vu dans de grands mouvements ; je n'ai pu me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà ; je me défendrai bien de t'entendre, moi; adieu.

DORANTE.

Reste; ce n'est plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA.

Eh! qui es-tu donc ?

DORANTE.

Ah! Lisette! c'est ici que tu vas juger des peines qu'a dû ressentir mon cœur.

SILVIA.

Ce n'est pas à ton cœur que je parle, c'est à toi.

DORANTE.

Personne ne vient-il?

SILVIA.

Non.

DORANTE.

L'état où sont toutes les choses me force à te le dire; je suis trop honnête homme pour n'en pas arrêter le cours.

SILVIA.

Soit.

DORANTE.

Sache que celui qui est avec ta maîtresse n'est pas ce qu'on pense.

SILVIA, *vivement.*

Qui est-il donc?

DORANTE.

Un valet.

SILVIA.

Après?

DORANTE.

C'est moi qui suis Dorante.

SILVIA, *à part.*

Ah ! je vois clair dans mon cœur.

DORANTE.

Je voulais sous cet habit pénétrer un peu ce que c'était que ta maîtresse, avant de l'épouser. Mon père, en partant, me permit ce que j'ai fait, et l'événement m'en paraît un songe. Je hais la maîtresse dont je devais être l'époux et j'aime la suivante qui ne devait trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je fasse à présent? Je rougis pour elle de le dire ; mais ta maîtresse a si peu de goût, qu'elle est éprise de mon valet au point qu'elle l'épousera si on la laisse faire. Quel parti prendre?

SILVIA, *à part.*

Cachons-lui qui je suis... (*Haut.*) Votre situation est neuve assurément ! Mais, monsieur, je vous fais d'abord mes excuses de tout ce que mes discours ont pu avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

DORANTE, *vivement.*

Tais-toi, Lisette ; tes excuses me chagrinent, elles me rappellent la distance qui nous sépare, et ne me la rendent que plus douloureuse.

SILVIA.

Votre penchant pour moi est-il sérieux? m'aimez-vous jusque-là?

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement puisqu'il ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien ; et, dans cet état, la seule douceur que je pouvais goûter, c'était de croire que tu ne me haïssais pas.

SILVIA.

Un cœur qui m'a choisie dans la condition où je suis est assurément bien digne qu'on l'accepte, et je le payerais volontiers du mien si je ne craignais pas de le jeter dans un engagement qui lui ferait tort.

DORANTE.

N'as-tu pas assez de charmes, Lisette? y ajoutes-tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles?

SILVIA.

J'entends quelqu'un. Patientez encore sur l'article de votre valet ; les choses n'iront pas si vite ; nous nous reverrons, et nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

DORANTE.

Je suivrai tes conseils. (*Il sort.*)

SILVIA.

Allons, j'avais grand besoin que ce fût là Dorante.

SCÈNE XIII. = SILVIA, MARIO.

MARIO.

Je viens te retrouver, ma sœur. Nous t'avons laissée dans des inquiétudes qui me touchent ; je veux t'en tirer ; écoute-moi.

SILVIA, *vivement.*

Ah ! vraiment, mon frère, il y a bien d'autres nouvelles !

MARIO.

Qu'est-ce que c'est?

SILVIA.

Ce n'est point Bourguignon, mon frère ; c'est Dorante.

MARIO.

Duquel parlez-vous donc?

SILVIA.

De lui, vous dis-je ; je viens de l'apprendre tout à l'heure. Il sort ; il me l'a dit lui-même.

MARIO.

Qui donc?

SILVIA.

Vous ne m'entendez donc pas?

MARIO.

Si j'y comprends rien, je veux mourir.

SILVIA.

Venez, sortons d'ici : allons trouver mon père, il faut qu'il le sache. J'aurai besoin de vous aussi, mon frère. Il me vient de nouvelles idées ; il faudra feindre de m'aimer. Vous en avez déjà dit quelque chose en badinant ; mais surtout gardez bien le secret, je vous prie.

MARIO.

Oh ! je le garderai bien, car je ne sais ce que c'est.

SILVIA.

Allons, mon frère, venez ; ne perdons point de temps. Il n'est jamais rien arrivé d'égal à cela.

MARIO.

Je prie le ciel qu'elle n'extravague pas.

ACTE III

SCÈNE I. = DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Hélas ! monsieur, mon très honoré maître, je vous en conjure....

DORANTE.

Encore !

ARLEQUIN.

Ayez compassion de ma bonne aventure ; ne portez point guignon à mon bonheur qui va son train si rondement ; ne lui fermez point le passage.

DORANTE.

Allons donc, misérable ; je crois que tu te moques de moi ; tu mériterais cent coups de bâton.

ARLEQUIN.

Je ne les refuse point, si je les mérite ; mais quand je les aurai reçus, permettez-moi d'en mériter d'autres. Voulez-vous que j'aille chercher le bâton ?

DORANTE.

Maraud !

ARLEQUIN.

Maraud, soit ; mais cela n'est point contraire à faire fortune.

DORANTE.

Ce coquin ! quelle idée lui prend !

ARLEQUIN.

Coquin est encore bon ; il me convient aussi ; un maraud n'est point déshonoré d'être appelé coquin ; mais un coquin peut faire un bon mariage.

DORANTE.

Comment, insolent ! tu veux que je laisse un honnête homme dans l'erreur, et que je souffre que tu épouses sa fille sous mon nom? Écoute ; si tu me parles encore de cette impertinence-là, dès que j'aurai averti M. Orgon de ce que tu es, je te chasse ; entends-tu?

ARLEQUIN.

Accommodons-nous ; cette demoiselle m'adore, elle m'idolâtre. Si je lui dis mon état de valet, et que, nonobstant, son tendre cœur soit toujours friand de la noce avec moi, ne laisserez-vous pas jouer les violons?

DORANTE.

Dès qu'on te reconnaîtra, je ne m'en embarrasse plus.

ARLEQUIN.

Bon ; je vais de ce pas prévenir cette généreuse personne sur mon habit de caractère. J'espère que ce ne sera pas un galon de couleur qui nous brouillera ensemble, et que son amour me fera passer à la table en dépit du sort qui ne m'a mis qu'au buffet.

SCÈNE II. = DORANTE, *seul, et ensuite* MARIO.

DORANTE.

Tout ce qui se passe ici, tout ce qui m'y est arrivé à moi-même, est incroyable.... Je voudrais pourtant bien voir Lisette, et savoir le succès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de sa maîtresse pour me tirer d'embarras. Allons voir si je pourrai la trouver seule.

MARIO.

Arrêtez, Bourguignon ; j'ai un mot à vous dire.

DORANTE.

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

MARIO.

Vous en contez à Lisette?

DORANTE.

Elle est si aimable, qu'on aurait de la peine à ne lui pas parler d'amour.

MARIO.

Comment reçoit-elle ce que vous lui dites?

DORANTE.

Monsieur, elle en badine.

MARIO.

Tu as de l'esprit ; ne fais-tu pas l'hypocrite?

DORANTE.

Non ; mais qu'est-ce que cela vous fait? Supposé que Lisette eût du goût pour moi....

MARIO.

Du goût pour lui ! où prenez-vous vos termes? Vous avez le langage bien précieux pour un garçon de votre espèce.

DORANTE.

Monsieur, je ne saurais parler autrement.

MARIO.

C'est apparemment avec ces petites délicatesses-là que vous attaquez Lisette? Cela imite l'homme de condition.

DORANTE.

Je vous assure, monsieur, que je n'imite personne ; mais, sans doute, vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule et vous aviez autre chose à me dire? Nous parlions de Lisette, de mon inclination pour elle et de l'intérêt que vous y prenez.

MARIO.

Comment, morbleu ! il y a déjà un ton de jalousie dans ce que tu me réponds ! Modère-toi un peu. Eh bien ! tu me disais qu'en supposant que Lisette eût du goût pour toi.... après?

DORANTE.

Pourquoi faudrait-il que vous le sussiez, monsieur?

MARIO.

Ah ! le voici ; c'est que, malgré le ton badin que j'ai pris tantôt, je serais très fâché qu'elle t'aimât ; c'est que, sans autre raisonnement, je te défends de t'adresser davantage à elle ; non pas dans le fond que je craigne qu'elle t'aime, elle me paraît avoir le cœur trop haut pour cela ; mais c'est qu'il me déplaît, à moi, d'avoir Bourguignon pour rival.

DORANTE.

Ma foi, je vous crois ; car Bourguignon, tout Bourguignon qu'il est, n'est pas même content que vous soyez le sien.

MARIO.

Il prendra patience.

DORANTE.

Il faudra bien ; mais, monsieur, vous l'aimez donc beaucoup?

MARIO.

Assez pour m'attacher sérieusement à elle, dès que j'aurai pris de certaines mesures. Comprends-tu ce que cela signifie?

DORANTE.

Oui, je crois que je suis au fait ; sur ce pied-là vous êtes aimé sans doute?

MARIO.

Qu'en penses-tu? Est-ce que je ne vaux pas la peine de l'être?

DORANTE.

Vous ne vous attendez pas à être loué par vos propres rivaux, peut-être?

MARIO.

La réponse est de bon sens, je te la pardonne ; mais je suis bien mortifié de ne pouvoir pas dire qu'on m'aime, et je ne le dis pas pour t'en rendre compte, comme tu le crois bien ; mais c'est qu'il faut dire la vérité.

DORANTE.

Vous m'étonnez, monsieur ; Lisette ne sait donc pas vos desseins?

MARIO.

Lisette sait tout le bien que je lui veux et n'y paraît pas sensible ; mais j'espère que la raison me gagnera son cœur. Adieu, retire-toi sans bruit. Son indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre, doit te consoler du sacrifice que tu me feras.... Ta livrée n'est pas propre à faire pencher la balance en ta faveur, et tu n'es pas fait pour lutter contre moi.

SCÈNE III. = SILVIA, DORANTE, MARIO.

MARIO.

Ah ! te voilà, Lisette?

SILVIA.

Qu'avez-vous, monsieur? vous me paraissez ému.

MARIO.

Ce n'est rien ; je disais un mot à Bourguignon.

SILVIA.

Il est triste ; est-ce que vous le querelliez?

DORANTE.

Monsieur m'apprend qu'il vous aime, Lisette.

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute.

DORANTE.

Et me défend de vous aimer.

SILVIA.

Il me défend donc de vous paraître aimable?

MARIO.

Je ne saurais empêcher qu'il ne t'aime, belle Lisette ; mais je ne veux pas qu'il te le dise.

SILVIA.

Il ne me le dit plus ; il ne fait que me le répéter.

MARIO.

Du moins ne te le répétera-t-il pas quand je serai présent. Retirez-vous, Bourguignon.

DORANTE.

J'attends qu'elle me l'ordonne.

MARIO.

Encore !

SILVIA.

Il dit qu'il attend ; ayez donc patience.

DORANTE.

Avez-vous de l'inclination pour monsieur?

SILVIA.

Quoi ! de l'amour? oh ! je crois qu'il ne sera pas nécessaire qu'on me le défende.

DORANTE.

Ne me trompez-vous pas?

MARIO.

En vérité, je joue ici un joli personnage ! Qu'il sorte donc. A qui est-ce que je parle?

DORANTE.

A Bourguignon, voilà tout.

MARIO.

Eh bien ! qu'il s'en aille.

DORANTE, *à part.*

Je souffre.

SILVIA.

Cédez puisqu'il se fâche.

DORANTE, *bas à Silvia.*

Vous ne demandez peut-être pas mieux?

MARIO.

Allons, finissons.

DORANTE.

Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là, Lisette.

SCÈNE IV. = MONSIEUR ORGON, MARIO, SILVIA.

SILVIA.

Si je n'aimais pas cet homme-là, avouons que je serais bien ingrate.

MARIO, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

MONSIEUR ORGON.

De quoi riez-vous, Mario ?

MARIO.

De la colère de Dorante qui sort, et que j'ai obligé de quitter Lisette.

SILVIA.

Mais que vous a-t-il dit dans le petit entretien que vous avez eu tête à tête avec lui ?

MARIO.

Je n'ai jamais vu d'homme ni plus intrigué, ni de plus mauvaise humeur.

MONSIEUR ORGON.

Je ne suis pas fâché qu'il soit la dupe de son propre stratagème ; d'ailleurs, à le bien prendre, il n'y a rien de plus flatteur ni de plus obligeant pour lui que tout ce que tu as fait jusqu'ici, ma fille ; mais en voilà assez.

MARIO.

Mais où en est-il précisément, ma sœur ?

SILVIA.

Hélas ! mon frère, je vous avoue que j'ai lieu d'être contente.

MARIO.

Hélas ! mon frère, dit-elle ! Sentez-vous cette paix douce qui se mêle à ce qu'elle dit ?

MONSIEUR ORGON.

Quoi ! ma fille, tu espères qu'il ira jusqu'à t'offrir sa main dans le déguisement où te voilà ?

SILVIA.

Oui, mon cher père, je l'espère.

MARIO.

Friponne que tu es ! avec ton cher père, tu ne nous grondes plus à présent, tu nous dis des douceurs.

SILVIA.

Vous ne me passez rien.

MARIO.

Ah ! ah ! je prends ma revanche ; tu m'as tantôt chicané sur mes expressions ; il faut bien à mon tour que je badine un peu sur les tiennes ; ta joie est bien aussi divertissante que l'était ton inquiétude.

MONSIEUR ORGON.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille ; j'acquiesce à tout ce qui vous plaît.

SILVIA.

Ah ! monsieur, si vous saviez combien je vous aurai d'obligation ! Dorante et moi, nous sommes destinés l'un à l'autre. Il doit m'épouser ; si vous saviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le souvenir de l'excès de tendresse qu'il me montre ! si vous saviez combien tout ceci va rendre notre union aimable ! Il ne pourra jamais se rappeler notre histoire, sans m'aimer ; je n'y songerai jamais, que je ne l'aime. Vous avez fondé notre bonheur pour la vie, en me laissant faire ; c'est un mariage unique ; c'est une aventure dont le seul récit est attendrissant ; c'est le coup de hasard le plus singulier, le plus heureux, le plus....

MARIO.

Ah ! ah ! ah ! que ton cœur a de caquet, ma sœur ! quelle éloquence !

MONSIEUR ORGON.

Il faut convenir que le régal que tu te donnes est charmant, surtout si tu achèves.

SILVIA.

Cela vaut fait, Dorante est vaincu, j'attends mon captif.

MARIO.

Ses fers seront plus dorés qu'il ne pense ; mais je lui crois l'âme en peine, et j'ai pitié de ce qu'il souffre.

SILVIA.

Ce qui lui en coûte à se déterminer ne me le rend que plus estimable. Il pense qu'il chagrinera son père en m'épousant ; il croit trahir sa fortune et sa naissance ; voilà de grands sujets de réflexions ; je serai charmée de triompher. Mais il faut que j'arrache ma victoire, et non pas qu'il me la donne ; je veux un combat entre l'amour et la raison.

MARIO.

Et que la raison y périsse.

MONSIEUR ORGON.

C'est-à-dire que tu veux qu'il sente toute l'étendue de

l'impertinence qu'il croira faire. Quelle insatiable vanité d'amour-propre !

MARIO.

Cela, c'est l'amour-propre d'une femme ; et il est tout des plus unis.

SCÈNE V. = MONSIEUR ORGON, SILVIA, MARIO, LISETTE.

MONSIEUR ORGON.

Paix, voici Lisette ; voyons ce qu'elle nous veut.

LISETTE.

Monsieur, vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez Dorante, que vous livriez sa tête à ma discrétion ; je vous ai pris au mot ; j'ai travaillé comme pour moi, et vous verrez de l'ouvrage bien fait ; allez, c'est une tête bien conditionnée. Que voulez-vous que j'en fasse à présent? Madame me le cède-t-elle?

MONSIEUR ORGON.

Ma fille, encore une fois, n'y prétendez-vous rien?

SILVIA.

Non, je te le donne, Lisette ; je te remets tous mes droits ; et, pour dire comme toi, je ne prendrai jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

LISETTE.

Quoi ! vous voulez bien que je l'épouse? Monsieur le veut bien aussi?

MONSIEUR ORGON.

Oui ; qu'il s'accommode ! pourquoi t'aime-t-il ?

MARIO.

J'y consens aussi, moi.

LISETTE.

Moi aussi, et je vous en remercie tous.

MONSIEUR ORGON.

Attends, j'y mets pourtant une petite restriction ; c'est qu'il faudrait, pour nous disculper de ce qui arrivera, que tu lui dises un peu qui tu es.

LISETTE.

Mais si je le lui dis un peu, il le saura tout à fait.

MONSIEUR ORGON.

Eh bien ! cette tête en si bon état ne soutiendra-t-elle pas cette secousse-là? Je ne le crois pas de caractère à s'effaroucher là-dessus.

LISETTE.

Le voici qui me cherche ; ayez donc la bonté de me laisser le champ libre ; il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

MONSIEUR ORGON.

Cela est juste ; retirons-nous.

SILVIA.

De tout mon cœur.

MARIO.

Allons.

SCÈNE VI. = LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Enfin, ma reine, je vous vois et je ne vous quitte plus ; car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre présence, et j'ai cru que vous esquiviez la mienne.

LISETTE.

Il faut vous avouer, monsieur, qu'il en était quelque chose

ARLEQUIN.

Comment donc, ma chère âme, élixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie?

LISETTE.

Non, mon cher ; la durée m'en est trop précieuse.

ARLEQUIN.

Ah ! que ces paroles me fortifient !

LISETTE.

Et vous ne devez point douter de ma tendresse.

ARLEQUIN.

Je voudrais bien pouvoir baiser ces petits mots-là, et les cueillir sur votre bouche avec la mienne.

LISETTE.

Mais vous me pressiez sur notre mariage, et mon père ne m'avait pas encore permis de vous répondre ; je viens de lui parler, et j'ai son aveu pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main quand vous voudrez.

ARLEQUIN.

Avant que je la demande à lui, souffrez que je la demande à vous ; je veux lui rendre mes grâces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne, qui en est véritablement indigne.

LISETTE.

Je ne refuse pas de vous la prêter un moment, à condition que vous la prendrez pour toujours.

ARLEQUIN.

Chère petite main rondelette et potelée, je vous prends sans marchander. Je ne suis pas en peine de l'honneur que vous me ferez ; il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiète.

LISETTE.

Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en faut.

ARLEQUIN.

Ah ! que nenni ; vous ne savez pas cette arithmétique-là aussi bien que moi.

LISETTE.

Je regarde pourtant votre amour comme un présent du ciel.

ARLEQUIN.

Le présent qu'il vous a fait ne le ruinera pas ; il est bien mesquin.

LISETTE.

Je ne le trouve que trop magnifique.

ARLEQUIN.

C'est que vous ne le voyez pas au grand jour.

LISETTE.

Vous ne sauriez croire combien votre modestie m'embarrasse.

ARLEQUIN.

Ne faites point dépense d'embarras ; je serais bien effronté, si je n'étais pas modeste.

LISETTE.

Enfin, monsieur, faut-il vous dire que c'est moi que votre tendresse honore?

ARLEQUIN.

Aïe ! aïe ! je ne sais plus où me mettre.

LISETTE.

Encore une fois, monsieur, je me connais.

ARLEQUIN.

Eh ! je me connais bien aussi, et je n'ai pas là une fameuse connaissance ; ni vous non plus, quand vous l'aurez faite ; mais, c'est là le diable que de me connaître ; vous ne vous attendez pas au fond du sac.

LISETTE, *à part.*

Tant d'abaissement n'est pas naturel. (*Haut.*) D'où vient me dites-vous cela?

ARLEQUIN.

Eh ! voilà où gît le lièvre.

LISETTE.

Mais encore? Vous m'inquiétez. Est-ce que vous n'êtes pas....

ARLEQUIN.

Aïe ! aïe ! vous m'ôtez ma couverture.

LISETTE.

Sachons de quoi il s'agit.

ARLEQUIN, *à part.*

Préparons un peu cette affaire-là.... (*Haut.*) Madame, votre amour est-il d'une constitution robuste? Soutiendra-t-il bien la fatigue que je vais lui donner? Un mauvais gîte lui fait-il peur? Je vais le loger petitement.

LISETTE.

Ah ! tirez-moi d'inquiétude. En un mot, qui êtes-vous?

ARLEQUIN.

Je suis.... N'avez-vous jamais vu de fausse monnaie? Savez-vous ce que c'est qu'un louis d'or faux? Eh bien ! je ressemble assez à cela.

LISETTE.

Achevez donc. Quel est votre nom?

ARLEQUIN.

Mon nom? (*A part.*) Lui dirai-je que je m'appelle Arlequin? Non ; cela rime trop avec coquin.

LISETTE.

Eh bien?

ARLEQUIN.

Ah dame ! il y a un peu à tirer ici. Haïssez-vous la qualité de soldat?

LISETTE.

Qu'appelez-vous un soldat?

ARLEQUIN.

Oui, par exemple, un soldat d'antichambre.

LISETTE.

Un soldat d'antichambre ! Ce n'est donc point Dorante à qui je parle enfin?

ARLEQUIN.

C'est lui qui est mon capitaine.

LISETTE.

Faquin !

ARLEQUIN, *à part.*

Je n'ai pu éviter la rime.

LISETTE.

Mais, voyez ce magot ; tenez !

ARLEQUIN.

La jolie culbute que je fais là !

LISETTE.

Il y a une heure que je lui demande grâce, et que je m'épuise en humilités pour cet animal-là.

ARLEQUIN.

Hélas ! madame, si vous préfériez l'amour à la gloire, je vous ferais bien autant de profit qu'un monsieur.

LISETTE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! je ne saurais pourtant m'empêcher d'en rire, avec sa gloire ! il n'y a plus que ce parti-là à prendre.... Va, va, ma gloire te pardonne ; elle est de bonne composition.

ARLEQUIN.

Tout de bon, charitable dame? Ah ! que mon amour vous promet de reconnaissance !

LISETTE.

Touche là, Arlequin ; je suis prise pour dupe. Le soldat d'antichambre de monsieur vaut bien la coiffeuse de madame.

ARLEQUIN.

La coiffeuse de madame !

LISETTE.

C'est mon capitaine, ou l'équivalent.

ARLEQUIN.

Masque !

LISETTE.

Prends ta revanche.

ARLEQUIN.

Mais voyez cette magotte, avec qui, depuis une heure, j'entre en confusion de ma misère !

LISETTE.

Venons au fait. M'aimes-tu ?

ARLEQUIN.

Pardi ! oui. En changeant de nom tu n'as pas changé de visage, et tu sais bien que nous nous sommes promis fidélité en dépit de toutes les fautes d'orthographe.

LISETTE.

Va, le mal n'est pas grand, consolons-nous ; ne faisons semblant de rien, et n'apprêtons point à rire. Il y a apparence que ton maître est encore dans l'erreur à l'égard de ma maîtresse ; ne l'avertis de rien ; laissons les choses comme elles sont. Je crois que le voici qui entre. Monsieur, je suis votre servante.

ARLEQUIN.

Et moi votre valet, madame. (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !

SCÈNE VII. = DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

Eh bien ! tu quittes la fille d'Orgon ; lui as-tu dit qui tu étais?

ARLEQUIN.

Pardi ! oui. La pauvre enfant ! j'ai trouvé son cœur plus doux qu'un agneau ; il n'a pas soufflé. Quand je lui ai dit que je m'appelais Arlequin, et que j'avais un habit d'ordonnance : « Eh bien ! mon ami, m'a-t-elle dit, chacun a son nom dans la vie, chacun a son habit. Le vôtre ne vous coûte rien ; cela ne laisse pas d'être gracieux. »

DORANTE.

Quelle sorte d'histoire me contes-tu là?

ARLEQUIN.

Tant il y a que je vais la demander en mariage.

DORANTE.

Comment ! elle consent à t'épouser?

ARLEQUIN.

La voilà bien malade !

DORANTE.

Tu m'en imposes ; elle ne sait pas qui tu es.

ARLEQUIN.

Par la ventrebleu ! voulez-vous gager que je l'épouse avec la casaque sur le corps ; avec une souquenille, si vous me fâchez? Je veux bien que vous sachiez qu'un amour de ma façon n'est point sujet à la casse, que je n'ai pas besoin de votre friperie pour pousser ma pointe, et que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.

DORANTE.

Tu es un fourbe ; cela n'est pas concevable, et je vois bien qu'il faudra que j'avertisse M. Orgon.

ARLEQUIN.

Qui? notre père? Ah ! le bon homme ! nous l'avons dans notre manche. C'est le meilleur humain, la meilleure pâte d'homme !... Vous m'en direz des nouvelles.

DORANTE.

Quel extravagant ! As-tu vu Lisette?

ARLEQUIN.

Lisette? non. Peut-être a-t-elle passé devant mes yeux ;

mais un honnête homme ne prend pas garde à une chambrière. Je vous cède ma part de cette attention-là.

DORANTE.

Va-t'en ; la tête te tourne.

ARLEQUIN.

Vos petites manières sont un peu aisées ; mais c'est la grande habitude qui fait cela. Adieu. Quand j'aurai épousé, nous vivrons but à but. Votre soubrette arrive. Bonjour, Lisette : je vous recommande Bourguignon ; c'est un garçon qui a quelque mérite.

SCÈNE VIII. = DORANTE, SILVIA.

DORANTE, *à part.*

Qu'elle est digne d'être aimée ! Pourquoi faut-il que Mario m'ait prévenu ?

SILVIA.

Où étiez-vous donc, monsieur ? Depuis que j'ai quitté Mario, je n'ai pu vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à Monsieur Orgon.

DORANTE.

Je ne me suis pourtant pas éloigné. Mais de quoi s'agit-il ?

SILVIA, *à part.*

Quelle froideur ! (*Haut.*) J'ai eu beau décrier votre valet et prendre sa conscience à témoin de son peu de mérite ; j'ai eu beau lui représenter qu'on pouvait du moins reculer le mariage ; il ne m'a pas seulement écoutée. Je vous avertis même qu'on parle d'envoyer chez le notaire, et qu'il est temps de vous déclarer.

DORANTE.

C'est mon intention. Je vais partir *incognito*, et je laisserai un billet qui instruira Monsieur Orgon de tout.

SILVIA, *à part.*

Partir ! ce n'est pas là mon compte.

DORANTE.

N'approuvez-vous pas mon idée ?

SILVIA.

Mais.... pas trop.

DORANTE.

Je ne vois pourtant rien de mieux dans la situation où je suis, à moins que de parler moi-même, et je ne saurais m'y résoudre. J'ai d'ailleurs d'autres raisons qui veulent que je me retire ; je n'ai plus que faire ici.

SILVIA.

Comme je ne sais pas vos raisons, je ne puis ni les approuver ni les combattre, et ce n'est pas à moi de vous les demander.

DORANTE.

Il vous est aisé de les soupçonner, Lisette.

SILVIA.

Mais je pense, par exemple, que vous avez du goût pour la fille de Monsieur Orgon.

DORANTE.

Ne voyez-vous que cela?

SILVIA.

Il y a bien encore certaines choses que je pourrais supposer ; mais je ne suis pas folle, et je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

DORANTE.

Ni le courage d'en parler ; car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire. Adieu, Lisette.

SILVIA.

Prenez garde ; je crois que vous ne m'entendez pas, je suis obligée de vous le déclarer.

DORANTE.

A merveille ! et l'explication ne me serait pas favorable. Gardez-moi le secret jusqu'à mon départ.

SILVIA.

Quoi ! sérieusement, vous partez?

DORANTE.

Vous avez bien peur que je ne change d'avis.

SILVIA.

Que vous êtes aimable d'être si bien au fait !

DORANTE.

Cela est bien naïf. Adieu.

SILVIA, *à part.*

S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouserai jamais.... (*Elle le regarde aller.*) Il s'arrête pourtant ; il rêve ; il regarde si je tourne la tête, et je ne saurais le rappeler, moi... Il serait pourtant singulier qu'il partît, après tout ce que j'ai fait !... Ah ! voilà qui est fini, il s'en va ; je n'ai pas tant de pouvoir sur lui que je le croyais. Mon frère est un maladroit ; il s'y est mal pris. Les gens indifférents gâtent tout. Ne suis-je pas bien avancée? Quel dénoûment !... Dorante reparaît pourtant ; il me semble qu'il revient. Je me dédis donc ; je l'aime encore... Feignons de sortir, afin qu'il m'arrête ; il faut bien que notre réconciliation lui coûte quelque chose.

DORANTE, *l'arrêtant.*

Restez, je vous prie ; j'ai encore quelque chose à vous dire.

SILVIA.

A moi, monsieur?

DORANTE.

J'ai de la peine à partir sans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

SILVIA.

Eh ! monsieur, de quelle conséquence est-il de vous justifier auprès de moi? Ce n'est pas la peine ; je ne suis qu'une suivante, et vous me le faites bien sentir.

DORANTE.

Moi, Lisette ! est-ce à vous de vous plaindre, vous qui me voyez prendre mon parti sans me rien dire?

SILVIA.

Hum ! si je voulais, je vous répondrais bien là-dessus.

DORANTE.

Répondez donc, je ne demande pas mieux, que de me tromper. Mais que dis-je? Mario vous aime.

SILVIA.

Cela est vrai.

DORANTE.

Vous êtes sensible à son amour ; je l'ai vu par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allasse ; ainsi vous ne sauriez m'aimer.

SILVIA.

Je suis sensible à son amour ! qui est-ce qui vous l'a dit? Je ne saurais vous aimer ! qu'en savez-vous? Vous décidez bien vite.

DORANTE.

Eh bien ! Lisette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, instruisez-moi de ce qui en est, je vous en conjure.

SILVIA.

Instruire un homme qui part !

DORANTE.

Je ne partirai point.

SILVIA.

Laissez-moi. Tenez, si vous m'aimez, ne m'interrogez point. Vous ne craignez que mon indifférence et vous êtes trop heureux que je me taise. Que vous importent mes sentiments?

DORANTE.

Ce qu'ils m'importent, Lisette ! peux-tu douter encore que je ne t'adore?

SILVIA.

Non, et vous me le répétez si souvent que je vous crois ; mais pourquoi m'en persuadez-vous? que voulez-vous que je fasse de cette pensée-là, monsieur? Je vais vous parler à cœur ouvert. Vous m'aimez ; mais votre amour n'est pas une chose bien sérieuse pour vous. Que de ressources n'avez-vous pas pour vous en défaire ! La distance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver sur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre sensible, les amusements d'un homme de votre condition, tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement. Vous en rirez peut-être au sortir d'ici, et vous aurez raison. Mais moi, monsieur, si je m'en ressouviens, comme j'en ai peur, s'il m'a frappée, quel secours aurai-je contre l'impression qu'il m'aura faite? Qui est-ce qui me dédommagera de votre perte? Qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place? Savez-vous bien que, si je vous aimais, tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucherait plus? Jugez donc de l'état où je resterais. Ayez la générosité de me cacher votre amour. Moi qui vous parle, je me ferais un scrupule de vous dire que je vous aime, dans les dispositions où vous êtes. L'aveu de mes sentiments pourrait exposer votre raison, et vous voyez bien aussi que je vous les cache.

DORANTE.

Ah ! ma chère Lisette, que viens-je d'entendre? tes paroles ont un feu qui me pénètre. Je t'adore, je te respecte. Il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune, qui ne disparaisse devant une âme comme la tienne. J'aurais honte que mon orgueil tînt encore contre toi, et mon cœur et ma main t'appartiennent.

SILVIA.

En vérité, ne mériteriez-vous pas que je les prisse? ne faut-il pas être bien généreuse pour vous dissimuler le plaisir qu'ils me font? et croyez-vous que cela puisse durer?

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

SILVIA.

Non, non ; mais si vous me le demandez encore, tant pis pour vous.

DORANTE.

Vos menaces ne me font point de peur.

SILVIA.

Et Mario, vous n'y songez donc plus?

DORANTE.

Non, Lisette. Mario ne m'alarme plus ; vous ne l'aimez point ; vous ne pouvez plus me tromper ; vous avez le cœur vrai ; vous êtes sensible à ma tendresse. Je ne saurais en douter au transport qui m'a pris, j'en suis sûr ; et vous ne sauriez plus m'ôter cette certitude-là.

SILVIA.

Oh ! je n'y tâcherai point, gardez-la ; nous verrons ce que vous en ferez.

DORANTE.

Ne consentez-vous pas d'être à moi?

SILVIA.

Quoi ! vous m'épouserez malgré ce que vous êtes, malgré la colère d'un père, malgré votre fortune?

DORANTE.

Mon père me pardonnera dès qu'il vous aura vue ; ma fortune nous suffit à tous deux, et le mérite vaut bien la naissance. Ne disputons point ; car je ne changerai jamais.

SILVIA.

Il ne changera jamais ! Savez-vous bien que vous me charmez, Dorante?

DORANTE.

Ne gênez donc plus votre tendresse, et laissez-la répondre....

SILVIA.

Enfin, j'en suis venue à bout. Vous... vous ne changerez jamais?

DORANTE.

Non, ma chère Lisette.

SILVIA.

Que d'amour !

SCÈNE IX. = MONSIEUR ORGON, SILVIA, DORANTE, LISETTE, ARLEQUIN, MARIO.

SILVIA.

Ah ! mon père, vous avez voulu que je fusse à Dorante. Venez voir votre fille vous obéir avec plus de joie qu'on n'en eut jamais.

DORANTE.

Qu'entends-je? vous, son père, monsieur?

SILVIA.

Oui, Dorante ; la même idée de nous connaître nous est venue à tous deux. Après cela, je n'ai plus rien à vous dire ;

vous m'aimez, je n'en saurais douter, mais, à votre tour, jugez de mes sentiments pour vous, jugez du cas que j'ai fait de votre cœur par la délicatesse avec laquelle j'ai taché de l'acquérir.

MONSIEUR ORGON.

Connaissez-vous cette lettre? Voilà par où j'ai appris votre déguisement, qu'elle n'a pourtant su que par vous.

DORANTE.

Je ne saurais vous exprimer mon bonheur, madame ; mais ce qui m'enchante le plus, ce sont les preuves que je vous ai données de ma tendresse.

MARIO.

Dorante me pardonne-t-il la colère où j'ai mis Bourguignon.

DORANTE.

Il ne vous la pardonne pas, il vous en remercie.

ARLEQUIN, *à Lisette.*

De la joie, madame ! Vous avez perdu votre rang ; mais vous n'êtes point à plaindre, puisque Arlequin vous reste.

LISETTE.

Belle consolation ! il n'y a que toi qui gagnes à cela.

ARLEQUIN.

Je n'y perds pas. Avant notre connaissance, votre dot valait mieux que vous ; à présent, vous valez mieux que votre dot. Allons, saute, marquis !

L'ÉCOLE DES MÈRES

1732 = COMÉDIE = 1732

Un *nombre considérable de pièces, depuis* L'École des Maris *et* L'École des Femmes *de Molière, ont envoyé « à l'école » les pères et les fils, les gendres et les belles-mères, et même des gens de toute sorte, espèce, ou condition. Ici, le personnage qui profite de la leçon, c'est moins Madame Argante, car elle ne cède guère qu'à la force des choses, que Monsieur Damis. Il y apprend, lui, à se conduire en honnête homme et en homme prudent, lorsqu'il renonce à épouser une fille qui ne veut pas de lui et qu'il se rend compte du péril de la différence d'âge.* L'École des Mères, *comédie en un acte, fut jouée aux Italiens le 26 juillet 1732.*

PERSONNAGES

MADAME ARGANTE.

ANGÉLIQUE, fille de Madame Argante.

LISETTE, suivante d'Angélique.

ÉRASTE, amant d'Angélique, sous le nom de La Ramée.

MONSIEUR DAMIS, père d'Éraste, autre amant d'Angélique.

FRONTIN, valet de Madame Argante.

CHAMPAGNE, valet de Monsieur Damis.

La scène est dans la maison de Madame Argante.

L'ÉCOLE DES MÈRES

SCÈNE I. = ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE.

Oui, vous voilà fort bien déguisé, et avec cet habit-là, vous disant mon cousin, je crois que vous pouvez paraître ici en toute sûreté. Il n'y a que votre air qui n'est pas trop d'accord avec la livrée.

ÉRASTE.

Il n'y a rien à craindre. Je n'ai pas même, en entrant, fait mention de notre parenté. J'ai dit que je voulais te parler, et l'on m'a répondu que je te trouverais ici, sans m'en demander davantage.

LISETTE.

Je crois que vous devez être content du zèle avec lequel je vous sers. Je m'expose à tout, et ce que je fais pour vous n'est pas trop dans l'ordre ; mais vous êtes un honnête homme, vous aimez ma jeune maîtresse, elle vous aime. Je crois qu'elle sera plus heureuse avec vous qu'avec celui que sa mère lui destine, et cela calme un peu mes scrupules.

ÉRASTE.

Elle m'aime, dis-tu, Lisette? Puis-je me flatter d'un si grand bonheur? Moi qui ne l'ai vue qu'en passant dans nos promenades, qui ne lui ai prouvé mon amour que par mes regards, et qui n'ai pu lui parler que deux fois pendant que sa mère s'écartait avec d'autres dames ; elle m'aime?

LISETTE.

Très tendrement. Mais voici un domestique de la maison qui vient ; c'est Frontin, qui ne me hait pas ; faites bonne contenance.

SCÈNE II. = FRONTIN, LISETTE, ÉRASTE.

FRONTIN.

Ah ! te voilà, Lisette ! Avec qui es-tu donc là?

LISETTE.

Avec un de mes parents qui s'appelle La Ramée, et dont le maître, qui est ordinairement en province, est venu ici pour affaire ; il profite du séjour qu'il y fait pour me voir.

FRONTIN.

Un de tes parents, dis-tu?

LISETTE.

Oui.

FRONTIN.

C'est-à-dire un cousin?

LISETTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Hum ! il a l'air d'un cousin de bien loin ; il n'a point la tournure d'un parent, ce garçon-là.

LISETTE.

Qu'est-ce que tu veux dire avec ta tournure?

FRONTIN.

Je veux dire que ce n'est, par ma foi, que de la fausse monnaie que tu me donnes, et que si le diable emportait ton cousin il ne t'en resterait pas un parent de moins.

ÉRASTE.

Et pourquoi pensez-vous qu'elle vous trompe?

FRONTIN.

Hum ! quelle physionomie de fripon ! Mons de La Ramée, je vous avertis que j'aime Lisette et que je veux l'épouser tout seul.

LISETTE.

Il est pourtant nécessaire que je lui parle pour une affaire de famille qui ne te regarde pas.

FRONTIN.

Oh ! parbleu, que les secrets de ta famille s'accommodent ; moi, je reste.

LISETTE.

Il faut prendre son parti. Frontin !

FRONTIN.

Après?

LISETTE.

Serais-tu capable de rendre service à un honnête homme, qui t'en récompenserait bien?

FRONTIN.

Honnête homme ou non, son honneur est de trop, dès qu'il récompense.

LISETTE.

Tu sais à qui madame marie Angélique, ma maîtresse?

FRONTIN.

Oui ; je pense que ce sont à peu près soixante ans qui en épousent dix-sept.

LISETTE.

Tu vois bien que ce mariage-là ne convient point.

FRONTIN.

Oui ; il menace de stérilité ; les héritiers en seront nuls ou auxiliaires.

LISETTE.

Ce n'est qu'à regret qu'Angélique obéit ; d'autant plus que le hasard lui a fait connaître un aimable homme qui a touché son cœur.

FRONTIN.

Le cousin La Ramée pourrait bien nous venir de là.

LISETTE.

Tu l'as dit, c'est cela même.

ÉRASTE.

Oui, mon enfant, c'est moi.

FRONTIN.

Eh ! que ne disiez-vous? En ce cas, je vous pardonne votre figure, et je suis tout à vous. Voyons, que faut-il faire?

ÉRASTE.

Rien, si ce n'est favoriser une entrevue que Lisette va me procurer ce soir ; tu seras content de moi.

FRONTIN.

Je le crois ; mais qu'espérez-vous de cette entrevue? On signe le contrat ce soir.

LISETTE.

Eh bien ! pendant que la compagnie, avant le souper, sera dans l'appartement de madame, monsieur nous attendra dans cette salle, sans lumière pour n'être point vu, et nous y viendrons, Angélique et moi, pour examiner le parti qu'il y aura à prendre.

FRONTIN.

Ce n'est pas de l'entretien que je doute; mais à quoi aboutira-t-il? Angélique est une Agnès élevée dans la plus sévère contrainte, et qui, malgré son penchant pour vous, n'aura que des regrets, des larmes et de la frayeur à vous donner. Est-ce que vous avez dessein de l'enlever?

ÉRASTE.

Ce serait un parti bien extrême.

FRONTIN.

Et dont l'extrémité ne vous ferait pas grand'peur, n'est-il pas vrai?

LISETTE.

Pour nous, Frontin, nous ne nous chargeons que de faciliter

l'entretien, auquel je serai présente ; mais de ce qu'on y résoudra, nous n'y trempons point ; cela ne nous regarde pas.

FRONTIN.

Oh ! si fait, cela nous regarderait un peu, si cette petite conversation nocturne que nous leur ménageons dans la salle était découverte ; d'autant plus qu'une des portes de la salle aboutit au jardin ; que du jardin on va à une petite porte qui rend dans la rue, et qu'à cause de la salle où nous les mettrons, nous répondrons de toutes ces petites portes-là qui sont de notre connaissance. Mais, tout coup vaille, pour se mettre à son aise, il faut quelquefois risquer son honneur. Il s'agit d'ailleurs d'une jeune victime qu'on veut sacrifier, et je crois qu'il est généreux d'avoir part à sa délivrance, sans s'embarrasser de quelle façon elle s'opérera. Monsieur payera bien, cela grossira ta dot, et nous ferons une action qui joindra l'utile au louable.

ÉRASTE.

Ne vous inquiétez de rien ; je n'ai point envie d'enlever Angélique, et je ne veux que l'exciter à refuser l'époux qu'on lui destine. Mais la nuit s'approche ; où me retirerai-je en attendant le moment qui me permettra de voir Angélique?

LISETTE.

Comme on ne sait encore qui vous êtes, en cas qu'on vous fît quelques questions, au lieu d'être mon cousin, soyez celui de Frontin, et retirez-vous dans sa chambre, qui est à côté de cette salle, et d'où Frontin pourra vous amener quand il faudra.

FRONTIN.

Oui-da, monsieur ; disposez de mon appartement.

LISETTE.

Allez tout à l'heure ; car il faut que je prévienne Angélique, qui assurément sera charmée de vous voir, mais qui ne sait pas que vous êtes ici, et à qui je dirai d'abord qu'il y a un domestique dans la chambre de Frontin qui demande à lui parler de votre part. Mais sortez, j'entends quelqu'un qui vient.

FRONTIN.

Allons, cousin, sauvons-nous.

LISETTE.

Non, restez ; c'est la mère d'Angélique ; elle vous verrait fuir ; il vaut mieux que vous demeuriez.

SCÈNE III. = LISETTE, FRONTIN, ÉRASTE, MADAME ARGANTE.

MADAME ARGANTE.

Où est donc ma fille, Lisette?

LISETTE.

Apparemment dans sa chambre, madame.

MADAME ARGANTE.

Qui est ce garçon-là?

FRONTIN.

Madame, c'est un garçon de condition, comme vous voyez, qui m'est venu voir, et à qui je m'intéresse parce que nous sommes fils des deux frères. Il n'est pas content de son maître ; ils se sont brouillés ensemble, et il vient me demander si je ne sais pas quelque maison dont il pût s'accommoder.

MADAME ARGANTE.

Sa physionomie est assez bonne. Chez qui avez-vous servi, mon enfant?

ÉRASTE.

Chez un officier du régiment du roi, madame.

MADAME ARGANTE.

Eh bien ! je parlerai de vous à Monsieur Damis, qui pourra vous donner à ma fille. Demeurez ici jusqu'à ce soir, et laissez-nous. Restez, Lisette.

SCÈNE IV. = MADAME ARGANTE, LISETTE.

MADAME ARGANTE.

Ma fille vous dit assez volontiers ses sentiments, Lisette ;i dans quelle disposition d'esprit est-elle pour le mariage que nous allons conclure? Elle ne m'a marqué du moins aucune répugnance.

LISETTE.

Ah ! madame, elle n'oserait vous en marquer, quand elle en aurait ; c'est une jeune et timide personne, à qui jusqu'ic son éducation n'a rien appris qu'à obéir.

MADAME ARGANTE.

C'est, je pense, ce qu'elle pouvait apprendre de mieux à son âge.

LISETTE.

Je ne dis pas le contraire.

MADAME ARGANTE.

Mais enfin, vous paraît-elle contente?

LISETTE.

Y peut-on rien connaître? Vous savez qu'à peine ose-t-elle lever les yeux, tant elle a peur de sortir de cette modestie sévère que vous lui prescrivez ; tout ce que j'en sais, c'est qu'elle est triste.

MADAME ARGANTE.

Oh ! je le crois ; c'est une marque qu'elle a le cœur bon ! elle va se marier, elle me quitte, elle m'aime, et notre séparation est douloureuse.

LISETTE.

Eh ! eh ! ordinairement, pourtant, une fille qui va se marier est assez gaie.

MADAME ARGANTE.

Oui, une fille dissipée, élevée dans un monde coquet, qui a plus entendu parler d'amour que de vertu et que mille jeunes étourdis ont eu l'impertinente liberté d'entretenir de cajoleries. Mais une fille retirée, qui vit sous les yeux de sa mère et dont rien n'a gâté ni le cœur ni l'esprit, ne laisse pas que d'être alarmée quand elle change d'état. Je connais Angélique et la simplicité de ses mœurs ; elle n'aime pas le monde, et je suis sûre qu'elle ne me quitterait jamais si je l'en laissais la maîtresse.

LISETTE.

Cela est singulier.

MADAME ARGANTE.

Oh ! j'en suis sûre. A l'égard du mari que je lui donne, je ne doute pas qu'elle n'approuve mon choix ; c'est un homme très riche, très raisonnable.

LISETTE.

Pour raisonnable, il a eu le temps de le devenir.

MADAME ARGANTE.

Oui ; un peu vieux, à la vérité ; mais doux, mais complaisant, attentif, aimable.

LISETTE.

Aimable ! Prenez donc garde, madame ; il a soixante ans, cet homme.

MADAME ARGANTE.

Il est bien question de l'âge d'un mari avec une fille élevée comme la mienne !

LISETTE.

Oh ! s'il n'en est pas question avec mademoiselle votre fille, il n'y aura guère eu de prodige de cette force-là.

MADAME ARGANTE.

Qu'entendez-vous avec votre prodige?

LISETTE.

J'entends qu'il faut, le plus qu'on peut, mettre la vertu des gens à son aise, et que celle d'Angélique ne sera pas sans fatigue.

MADAME ARGANTE.

Vous avez de sottes idées, Lisette ; les inspirez-vous à ma fille?

LISETTE.

Oh ! que non, madame ; elle les trouvera bien sans que je m'en mêle.

MADAME ARGANTE.

Eh ! pourquoi, de l'humeur dont elle est, ne serait-elle pas heureuse?

LISETTE.

C'est qu'elle ne sera point de l'humeur que vous dites; cette humeur-là n'existe nulle part.

MADAME ARGANTE.

Il faudrait qu'elle l'eût bien difficile, si elle ne s'accommodait pas d'un homme qui l'adorera.

LISETTE.

On adore mal à son âge.

MADAME ARGANTE.

Qui ira au-devant de tous ses désirs.

LISETTE.

Ils seront donc bien modestes.

MADAME ARGANTE.

Taisez-vous ; je ne sais de quoi je m'avise de vous écouter.

LISETTE.

Vous m'interrogez, et je vous réponds sincèrement.

MADAME ARGANTE.

Allez dire à ma fille qu'elle vienne.

LISETTE.

Il n'est pas besoin de l'aller chercher, madame ; la voilà qui entre, et je vous laisse.

SCÈNE V. = ANGÉLIQUE, MADAME ARGANTE.

MADAME ARGANTE.

Venez, Angélique ; j'ai à vous parler.

ANGÉLIQUE.

Que souhaitez-vous, ma mère?

MADAME ARGANTE.

Vous voyez, ma fille, ce que je fais aujourd'hui pour vous. Ne tenez-vous pas compte à ma tendresse du mariage avantageux que je vous procure?

ANGÉLIQUE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira, ma mère.

MADAME ARGANTE.

Je vous demande si vous me savez gré du parti que je vous donne? Ne trouvez-vous pas qu'il est heureux pour vous d'épouser un homme comme Monsieur Damis, dont la fortune, dont le caractère sûr et plein de raison, vous assurent une vie douce et paisible, telle qu'il convient à vos mœurs et aux sentiments que je vous ai toujours inspirés? Allons, répondez, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Vous me l'ordonnez donc?

MADAME ARGANTE.

Oui, sans doute. Voyez, n'êtes-vous pas satisfaite de votre sort?

ANGÉLIQUE.

Mais....

MADAME ARGANTE.

Quoi ! mais ! je veux qu'on me réponde raisonnablement ; je m'attends à votre reconnaissance, et non pas à des *mais*....

ANGÉLIQUE.

Je n'en dirai plus, ma mère.

MADAME ARGANTE.

Je vous dispense des révérences ; dites-moi ce que vous pensez.

ANGÉLIQUE.

Ce que je pense?

MADAME ARGANTE.

Oui ; comment regardez-vous le mariage en question?

ANGÉLIQUE.

Mais....

MADAME ARGANTE.

Toujours des *mais* !

ANGÉLIQUE.

Je vous demande pardon ; je n'y songeais pas, ma mère.

MADAME ARGANTE.

Eh bien ! songez-y donc, et souvenez-nous qu'ils me déplaisent. Je vous demande quelles sont les dispositions de votre cœur dans cette conjoncture? Ce n'est pas que je doute que vous soyez contente ; mais je voudrais vous l'entendre dire vous-même.

ANGÉLIQUE.

Les dispositions de mon cœur? Je tremble de ne pas répondre à votre fantaisie.

MADAME ARGANTE.

Eh ! pourquoi ne répondriez-vous pas à ma fantaisie?

ANGÉLIQUE.

C'est que ce que je dirais vous fâcherait peut-être.

MADAME ARGANTE.

Parlez bien, et je ne me fâcherai point. Est-ce que vous n'êtes point de mon sentiment? Êtes-vous plus sage que moi?

ANGÉLIQUE.

C'est que je n'ai point de dispositions dans le cœur.

MADAME ARGANTE.

Et qu'y avez-vous donc, mademoiselle?

ANGÉLIQUE.

Rien du tout.

MADAME ARGANTE.

Rien ! qu'est-ce que rien? Ce mariage ne vous plaît donc pas?

ANGÉLIQUE.

Non.

MADAME ARGANTE.

Comment ! il vous déplaît?

ANGÉLIQUE.

Non, ma mère.

MADAME ARGANTE.

Eh ! parlez donc ; car je commence à vous entendre ; c'est-à-dire, ma fille, que vous n'avez point de volonté.

ANGÉLIQUE.

J'en aurai pourtant une, si vous le voulez.

MADAME ARGANTE.

Il n'est pas nécessaire ; vous faites encore mieux d'être comme vous êtes, de vous laisser conduire, et de vous en fier entièrement à moi. Oui, vous avez raison, ma fille ; et ces dispositions d'indifférence sont les meilleures. Aussi voyez-vous que vous en êtes récompensée. Je ne vous donne pas un jeune extravagant qui vous négligerait peut-être au bout de quinze jours, qui dissiperait son bien et le vôtre pour courir après mille passions libertines. Je vous marie à un homme sage, à un homme dont le cœur est sûr, et qui saura tout le prix de la vertueuse innocence du vôtre.

ANGÉLIQUE.

Pour innocente, je le suis.

MADAME ARGANTE.

Oui, grâces à mes soins, je vous vois telle que j'ai toujours souhaité que vous fussiez. Comme il vous est familier de remplir vos devoirs, les vertus dont vous allez avoir besoin ne vous coûteront rien, et voici les plus essentielles ; c'est, d'abord, de n'aimer que votre mari.

ANGÉLIQUE.

Et si j'ai des amis, qu'en ferai-je?

MADAME ARGANTE.

Vous n'en devez point avoir d'autres que ceux de Monsieur Damis, aux volontés de qui vous vous conformerez toujours, ma fille. Nous sommes sur ce pied-là dans le mariage.

ANGÉLIQUE.

Ses volontés? Eh ! que deviendront les miennes?

MADAME ARGANTE.

Je sais que cet article a quelque chose d'un peu mortifiant, mais il faut s'y rendre, ma fille. C'est une espèce de loi qu'on nous a imposée, et qui dans le fond nous fait honneur ; car, entre deux personnes qui vivent ensemble, c'est toujours la plus raisonnable qu'on charge d'être la plus docile ; et cette docilité-là vous sera facile ; car vous n'avez jamais eu de volonté avec moi, vous ne connaissez que l'obéissance.

ANGÉLIQUE.

Oui, mais mon mari ne sera pas ma mère.

MADAME ARGANTE.

Vous lui devez encore plus qu'à moi, Angélique ; et je suis sûre qu'on n'aura rien à vous reprocher là-dessus. Je vous laisse ; songez à tout ce que je vous ai dit ; et surtout gardez ce goût de retraite, de solitude, de modestie, de pudeur qui me charme en vous. Ne plaisez qu'à votre mari, et restez dans cette simplicité qui ne vous laisse ignorer que le mal. Adieu, ma fille.

SCÈNE VI. = ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Qui ne me laisse ignorer que le mal ! Et qu'en sait-elle? Elle l'a donc appris? Eh bien ! je veux l'apprendre aussi.

LISETTE, *survenant.*

Eh bien ! mademoiselle, à quoi en êtes-vous?

ANGÉLIQUE.

J'en suis à m'affliger, comme tu vois.

LISETTE.

Qu'avez-vous dit à votre mère?

ANGÉLIQUE.

Eh ! tout ce qu'elle a voulu.

LISETTE.

Vous épouserez donc Monsieur Damis?

ANGÉLIQUE.

Moi, l'épouser ! Je t'assure que non ; c'est bien assez qu'il m'épouse.

LISETTE.

Oui ; mais vous n'en serez pas moins sa femme.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! ma mère n'a qu'à l'aimer pour nous deux ; car pour moi, je n'aimerai jamais qu'Éraste.

LISETTE.

Il le mérite bien.

ANGÉLIQUE.

Oh ! pour cela, oui. C'est lui qui est aimable, qui est complaisant, et non pas ce Monsieur Damis que ma mère a été prendre je ne sais où, qui ferait bien mieux d'être mon grand-père que mon mari, qui me glace quand il me parle et qui m'appelle toujours ma belle personne, comme si on s'embarrassait beaucoup d'être belle ou laide avec lui ; au lieu que tout ce que me dit Éraste est si touchant ! On voit que c'est du fond du cœur qu'il parle, et j'aimerais mieux être sa femme seulement huit jours, que de l'être toute ma vie de l'autre.

LISETTE.

On dit qu'il est au désespoir, Éraste.

ANGÉLIQUE.

Eh ! comment veut-il que je fasse? Hélas ! je sais bien qu'il sera inconsolable! N'est-on pas bien à plaindre, quand on s'aime tant, de n'être pas ensemble? Ma mère dit qu'on est obligé d'aimer son mari, eh bien ! qu'on me donne Éraste, je l'aimerai tant qu'on voudra. Puisque je l'aime avant que d'y être obligée ; je n'aurai garde d'y manquer quand il le faudra ; cela me sera bien commode.

LISETTE.

Mais, avec ces sentiments-là, que ne refusez-vous courageusement Damis? Il est encore temps. Vous êtes d'une vivacité étonnante avec moi, et vous tremblez devant votre mère. Il faudrait lui dire ce soir : « Cet homme-là est trop vieux pour moi ; je ne l'aime point, je le hais, je le haïrai, et je ne saurais l'épouser. »

ANGÉLIQUE.

Tu as raison ; mais quand ma mère me parle, je n'ai plus d'esprit. Cependant je sens que j'en ai assurément, et j'en aurais bien davantage si elle avait voulu ; mais n'être jamais qu'avec elle, n'entendre que des préceptes qui me lassent, ne faire que des lectures qui m'ennuient, est-ce là le moyen d'avoir de l'esprit? Qu'est-ce que cela apprend? Il y a des petites filles de sept ans qui sont plus avancées que moi. Cela n'est-il pas ridicule? Je n'ose pas seulement ouvrir ma fenêtre. Voyez, je vous prie, de quel air on m'habille ! suis-je vêtue comme une autre ? regardez comme me voilà faite ! Ma mère appelle cela un habit modeste ; il n'y a donc de la modestie nulle part qu'ici, car je ne vois que moi d'enveloppée comme cela ; aussi suis-je d'une enfance, d'une curiosité ! Je ne porte point de rubans ; mais qu'est-ce que ma mère y gagne? que je suis émue quand j'en aperçois. Elle ne m'a laissé voir personne, et avant que je connusse Éraste, le cœur me battait quand j'étais regardée par un jeune homme. Voilà pourtant ce qui m'est arrivé.

LISETTE.

Votre naïveté me fait rire.

ANGÉLIQUE.

Mais est-ce que je n'ai pas raison? Serait-ce de même si j'avais joui d'une liberté honnête? En vérité, si je n'avais pas le cœur bon, tiens, je crois que je haïrais ma mère d'être cause que j'ai des émotions pour des choses dont je suis sûre que je ne me soucierais pas si je les avais. Aussi, quand je serai ma maîtresse.... laisse-moi faire, va.... je veux savoir tout ce que les autres savent.

LISETTE.

Je m'en fie bien à vous.

ANGÉLIQUE.

Moi qui suis naturellement vertueuse, sais-tu bien que je m'endors quand j'entends parler de sagesse? Sais-tu bien que ce serait un grand bonheur pour moi si je n'étais pas coquette? Je ne le serai pourtant pas ; mais ma mère mériterait bien que je le devinsse.

LISETTE.

Ah ! si elle pouvait vous entendre et jouir du fruit de sa sévérité ! Mais parlons d'autre chose. Vous aimez Éraste?

ANGÉLIQUE.

Vraiment oui, je l'aime, pourvu qu'il n'y ait point de mal à

avouer cela ; car je suis si ignorante ! je ne sais point ce qui est permis ou non, au moins.

LISETTE.

C'est un aveu sans conséquence avec moi.

ANGÉLIQUE.

Oh ! sur ce pied-là je l'aime beaucoup, et je ne puis me résoudre à le perdre.

LISETTE.

Prenez donc une bonne résolution de n'être pas à un autre. Il y a ici un domestique à lui qui a une lettre à vous rendre de sa part.

ANGÉLIQUE.

Une lettre de sa part, et tu ne m'en disais rien ! Où est-elle? oh ! que j'aurai de plaisir à la lire ! donne-moi-la donc. Où est ce domestique?

LISETTE.

Doucement ! modérez cet empressement ; cachez-en du mois une partie à Éraste. Si par hasard vous lui parliez, il y aurait du trop.

ANGÉLIQUE.

Oh dame ! c'est encore ma mère qui en est cause. Mais est-ce que je pourrai le voir? Tu me parles de lui et de sa lettre, et je ne vois ni l'un ni l'autre.

SCÈNE VII. = ANGÉLIQUE, LISETTE, FRONTIN, ÉRASTE.

LISETTE, *à Angélique.*

Tenez ! voici ce domestique, que Frontin nous amène.

ANGÉLIQUE.

Frontin ne dira-t-il rien à ma mère?

LISETTE.

Ne craignez rien, il est dans vos intérêts, et ce domestique passe pour son parent.

FRONTIN.

Le valet de M. Éraste vous apporte une lettre que voici, madame.

ANGÉLIQUE.

Donnez. (*A Lisette.*) Suis-je assez sérieuse?

LISETTE.

Fort bien.

ANGÉLIQUE.

« Que viens-je d'apprendre? on dit que vous vous mariez

ce soir. Si vous concluez sans me permettre de vous voir, je ne me soucie plus de la vie. »

Il ne se soucie plus de la vie !

« Adieu ; j'attends votre réponse, et je me meurs. »

Cette lettre-là me pénètre ; il n'y a point de modération qui tienne, Lisette ; il faut que je lui parle, et je ne veux pas qu'il meure. Allez lui dire qu'il vienne ; on le fera entrer comme on pourra.

ÉRASTE.

Vous ne voulez point que je meure, et vous vous mariez, Angélique !

ANGÉLIQUE.

Ah ! c'est vous, Éraste?

ÉRASTE.

A quoi vous déterminez-vous donc?

ANGÉLIQUE.

Je ne sais ; je suis trop émue pour vous répondre. Levez-vous.

ÉRASTE.

Mon désespoir vous touchera-t-il?

ANGÉLIQUE.

Est-ce que vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit?

ÉRASTE.

Il m'a paru que vous m'aimiez un peu.

ANGÉLIQUE.

Non, non, il vous a paru mieux que cela, car j'ai dit bien franchement que je vous aime ; mais il faut m'excuser, Éraste, car je ne savais pas que vous étiez là.

ÉRASTE.

Est-ce que vous seriez fâchée de ce qui vous est échappé?

ANGÉLIQUE.

Moi, fâchée ! au contraire, je suis bien aise que vous l'ayez appris sans qu'il y ait de ma faute ; je n'aurai plus la peine de vous le cacher.

FRONTIN.

Prenez garde qu'on ne vous surprenne.

LISETTE.

Il a raison ; je crois que quelqu'un vient ; retirez-vous, madame.

ANGÉLIQUE.

Mais je crois que vous n'avez pas eu le temps de me dire tout.

ÉRASTE.

Hélas ! madame, je n'ai encore fait que vous voir, et j'ai

besoin d'un entretien pour vous résoudre à me sauver la vie.

ANGÉLIQUE.

Ne lui donneras-tu pas le temps de me résoudre, Lisette?

LISETTE.

Oui, Frontin et moi nous aurons soin de tout ; vous allez nous revoir bientôt, mais retirez-vous.

SCÈNE VIII. = LISETTE, FRONTIN, ÉRASTE, CHAMPAGNE.

LISETTE.

Qui entre là? c'est le valet de Monsieur Damis.

ÉRASTE.

Eh ! d'où le connaissez-vous? C'est le valet de mon père, et non pas de Monsieur Damis, qui m'est inconnu.

LISETTE.

Vous vous trompez ; ne vous déconcertez pas.

CHAMPAGNE.

Bonsoir, la jolie fille; bonsoir, messieurs; je viens attendre ici mon maître qui m'envoie dire qu'il va venir ; et je suis charmé d'une rencontre.... (*En regardant Éraste.*) Mais comment appelez-vous monsieur?

ÉRASTE.

Vous importe-t-il de savoir que je m'appelle La Ramée?

CHAMPAGNE.

La Ramée? eh pourquoi portez-vous ce visage-là?

ÉRASTE.

Pourquoi? la belle question ! parce que je n'en ai pas reçu d'autre. Adieu, Lisette ; le début de ce butor-là m'ennuie.

SCÈNE IX. = CHAMPAGNE, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Je voudrais bien savoir à qui tu en as? Est-ce qu'il n'est pas permis à mon cousin La Ramée d'avoir son visage?

CHAMPAGNE.

Je veux bien que M. La Ramée en ait un ; mais il ne lui est pas permis de se servir de celui d'un autre.

LISETTE.

Comment, celui d'un autre ! Qu'est-ce que cette folie-là?

CHAMPAGNE.

Oui, celui d'un autre ; en un mot cette mine-là ne lui appar-

tient point ; elle n'est point à sa place ordinaire, ou bien j'ai vu la pareille à quelqu'un que je connais.

FRONTIN.

C'est peut-être une physionomie à la mode, et La Ramée en aura pris une.

LISETTE.

Voilà bien, en effet, des discours d'un butor comme toi, Champagne. Est-ce qu'il n'y a pas mille gens qui se ressemblent?

CHAMPAGNE.

Cela est vrai ; mais que son visage appartienne à ce qu'il voudra, je ne m'en soucie guère ; chacun a le sien. Il n'y a que vous, mademoiselle Lisette, qui n'avez celui de personne, car vous êtes plus jolie que tout le monde ; il n'y a rien de si aimable que vous.

FRONTIN.

Halte-là ! laisse ce minois-là en repos. Ton éloge le déshonore.

CHAMPAGNE.

Ah ! monsieur Frontin, ce que j'en dis, c'est en cas que vous n'aimiez pas Lisette, comme cela peut arriver ; tout le monde n'est pas du même goût.

FRONTIN.

Paix ! vous dis-je ; car je l'aime.

CHAMPAGNE.

Et vous, mademoiselle Lisette?

LISETTE.

Tu joues de malheur, car je l'aime.

CHAMPAGNE.

Je l'aime, partout je l'aime ! Il n'y aura donc rien pour moi?

LISETTE.

Une révérence de ma part.

FRONTIN.

Des injures de la mienne, et quelques coups de poing, si tu veux.

CHAMPAGNE, *seul.*

Ah ! n'ai-je pas fait là une belle fortune !

SCÈNE X. = MONSIEUR DAMIS, CHAMPAGNE.

MONSIEUR DAMIS.

Ah ! te voilà?

CHAMPAGNE.

Oui, monsieur ; on vient de m'apprendre qu'il n'y a rien pour

moi, et ma part ne me donne pas une bonne opinion de la vôtre.

MONSIEUR DAMIS.

Qu'entends-tu par là?

CHAMPAGNE.

C'est que Lisette ne veut point de moi, et outre cela j'ai vu la physionomie de monsieur votre fils sur le visage d'un valet.

MONSIEUR DAMIS.

Je n'y comprends rien. Laisse-nous; voici madame Argante et Angélique.

SCÈNE XI. = MADAME ARGANTE, ANGÉLIQUE, MONSIEUR DAMIS.

MADAME ARGANTE.

Vous venez sans doute d'arriver, monsieur?

MONSIEUR DAMIS.

Oui, madame, en ce moment.

MADAME ARGANTE.

Il y a déjà bonne compagnie assemblée chez moi, c'est-à-dire, une partie de ma famille, avec quelques-uns de nos amis; car pour les vôtres, vous n'avez pas voulu leur confier votre mariage.

MONSIEUR DAMIS.

Non, madame, j'ai craint qu'on n'enviât mon bonheur, et j'ai voulu me l'assurer en secret. Mon fils même ne sait rien de mon dessein, et c'est à cause de cela que je vous ai priée de vouloir bien me donner le nom de Damis, au lieu de celui d'Orgon, qu'on mettra dans le contrat.

MADAME ARGANTE.

Vous êtes le maître, monsieur. Au reste, il n'appartient point à une mère de vanter sa fille ; mais je crois vous faire un présent digne d'un honnête homme comme vous. Il est vrai que les avantages que vous lui faites....

MONSIEUR DAMIS.

Oh ! madame, n'en parlons point, je vous prie ; c'est à moi à vous remercier toutes deux, et je n'ai pas dû espérer que cette belle personne fît grâce au peu que je vaux.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Belle personne !

MONSIEUR DAMIS.

Tous les trésors du monde ne sont rien au prix de la beauté et de la vertu qu'elle m'apporte en mariage.

MADAME ARGANTE.

Pour de la vertu, vous lui rendez justice. Mais, monsieur, on vous attend. Vous savez que j'ai permis que mes amis se déguisassent et fissent une espèce de petit bal tantôt ; le voulez-vous bien? C'est le premier que ma fille aura vu.

MONSIEUR DAMIS.

Comme il vous plaira, madame.

MADAME ARGANTE.

Allons donc rejoindre la compagnie.

MONSIEUR DAMIS.

Oserais-je auparavant vous prier d'une chose, madame? Daignez, à la faveur de notre union prochaine, m'accorder un petit moment d'entretien avec Angélique ; c'est une satisfaction que je n'ai pas eue jusqu'ici.

MADAME ARGANTE.

J'y consens, monsieur ; on ne peut vous le refuser dans la conjoncture présente, et ce n'est pas apparemment pour éprouver le cœur de ma fille. Il n'est pas encore temps qu'il se déclare tout à fait ; il doit vous suffire qu'elle obéisse sans répugnance, et c'est ce que vous pouvez dire à monsieur, Angélique ; je vous le permets, entendez-vous?

ANGÉLIQUE.

J'entends, ma mère.

SCÈNE XII. = ANGÉLIQUE, MONSIEUR DAMIS.

MONSIEUR DAMIS.

Enfin, charmante Angélique, je puis donc sans témoins vous jurer une tendresse éternelle. Il est vrai que mon âge ne répond pas au vôtre.

ANGÉLIQUE.

Oui, il y a bien de la différence.

MONSIEUR DAMIS.

Cependant, on me flatte que vous acceptez ma main sans répugnance.

ANGÉLIQUE.

Ma mère le dit.

MONSIEUR DAMIS.

Et elle vous a permis de me le confirmer vous-même.

ANGÉLIQUE.

Oui, mais on n'est pas obligé d'user des permissions qu'on a.

MONSIEUR DAMIS.

Est-ce par modestie, est-ce par dégoût que vous me refusez l'aveu que je demande?

ANGÉLIQUE.

Non, ce n'est point par modestie.

MONSIEUR DAMIS.

Que me dites-vous là ! C'est donc par dégoût?... Vous ne me répondez rien?

ANGÉLIQUE.

C'est que je suis polie.

MONSIEUR DAMIS.

Vous n'auriez donc rien de favorable à me répondre?

ANGÉLIQUE.

Il faut que je me taise encore.

MONSIEUR DAMIS.

Toujours par politesse?

ANGÉLIQUE.

Oh ! toujours.

MONSIEUR DAMIS.

Parlez-moi franchement ; est-ce que vous me haïssez?

ANGÉLIQUE.

Vous embarrassez encore mon savoir-vivre. Seriez-vous bien aise, si je vous disais oui?

MONSIEUR DAMIS.

Vous pourriez dire non.

ANGÉLIQUE.

Encore moins, car je mentirais.

MONSIEUR DAMIS.

Quoi ! vos sentiments vont jusqu'à la haine, Angélique ! J'aurais cru que vous vous contentiez de ne me pas aimer.

ANGÉLIQUE.

Si vous vous en contentez, je m'en contente aussi ; et s'il n'est pas malhonnête d'avouer aux gens qu'on ne les aime point, je ne serai plus embarrassée.

MONSIEUR DAMIS.

Et vous me l'avoueriez !

ANGÉLIQUE.

Tant qu'il vous plaira.

MONSIEUR DAMIS.

C'est une répétition dont je ne suis point curieux, et ce n'était pas là ce que votre mère m'avait fait entendre.

ANGÉLIQUE.

Oh ! vous pouvez vous en fier à moi. Je sais mieux cela que

ma mère ; elle a pu se tromper ; mais pour moi, je vous dis la vérité.

MONSIEUR DAMIS.

Qui est que vous ne m'aimez point?

ANGÉLIQUE.

Oh ! point du tout. Je ne saurais, et ce n'est nullement par malice, c'est naturellement. Et vous, qui êtes, à ce qu'on dit, un très honnête homme, si, en faveur de ma sincérité, vous vouliez ne me plus aimer et me laisser là ! car aussi bien je ne suis pas si belle que vous le croyez. Tenez, vous en trouverez cent qui vaudront mieux que moi.

MONSIEUR DAMIS, *à part.*

Voyons si elle aime ailleurs. (*Haut.*) Mon intention, assurément, n'est pas qu'on vous contraigne.

ANGÉLIQUE.

Ce que vous dites là est bien raisonnable, et je ferai grand cas de vous si vous continuez.

MONSIEUR DAMIS.

Je suis même fâché de ne l'avoir pas su plus tôt.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! si vous me l'aviez demandé, je vous l'aurais dit.

MONSIEUR DAMIS.

Et il faut y mettre ordre.

ANGÉLIQUE.

Que vous êtes bon et obligeant ! N'allez pourtant pas dire à ma mère que je vous ai confié que je ne vous aime point, parce qu'elle se mettrait en colère contre moi ; mais faites mieux ; dites-lui seulement que vous ne me trouvez pas assez d'esprit pour vous, que je n'ai pas autant de mérite que vous l'aviez cru, comme c'est la vérité ; enfin, que vous avez encore besoin de vous consulter. Ma mère, qui est fort fière, ne manquera pas de se choquer. Elle rompra tout, notre mariage ne se fera point, et je vous aurai, je vous jure, une obligation infinie.

MONSIEUR DAMIS.

Non, Angélique, non ; vous êtes trop aimable ; elle se douterait que c'est vous qui ne me voulez pas, et tous ces prétextes-là ne valent rien. Il n'y en a qu'un bon ; aimez-vous ailleurs?

ANGÉLIQUE.

Moi ! non ; n'allez pas le croire.

MONSIEUR DAMIS.

Sur ce pied-là, je n'ai point d'excuse ; j'ai promis de vous épouser, et il faut que je tienne parole; au lieu que, si vous

aimiez quelqu'un, je ne lui dirais pas que vous me l'avez avoué, mais seulement que je m'en doute.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! doutez-vous-en donc.

MONSIEUR DAMIS.

Mais il n'est pas possible que je m'en doute si cela n'est pas vrai ; autrement ce serait être de mauvaise foi, et, malgré toute l'envie que j'ai de vous obliger, je ne saurais dire une imposture.

ANGÉLIQUE.

Allez, allez, n'ayez point de scrupule ; vous parlerez en homme d'honneur.

MONSIEUR DAMIS.

Vous aimez donc ?

ANGÉLIQUE.

Mais ne me trahissez-vous point, monsieur Damis ?

MONSIEUR DAMIS.

Je n'ai que vos véritables intérêts en vue.

ANGÉLIQUE.

Quel bon caractère ! Oh ! que je vous aimerais, si vous n'aviez que vingt ans !

MONSIEUR DAMIS.

Eh bien ?

ANGÉLIQUE.

Vraiment oui, il y a quelqu'un qui me plaît....

FRONTIN, *survenant.*

Monsieur, je viens de la part de madame vous dire qu'on vous attend avec mademoiselle.

MONSIEUR DAMIS.

Nous y allons. (*A Angélique.*) Où avez-vous connu celui qui vous plaît ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! ne m'en demandez pas davantage. Puisque vous ne voulez que vous douter que j'aime, en voilà plus qu'il n'en faut pour votre probité, et je vais vous annoncer là-haut.

SCÈNE XIII. = MONSIEUR DAMIS, FRONTIN.

MONSIEUR DAMIS, *à part.*

Ceci me chagrine ; mais je l'aime trop pour la céder à personne. (*Haut.*) Frontin ! Frontin ! approche ; je voudrais te dire un mot.

FRONTIN.

Volontiers, monsieur, mais on est impatient de vous voir.

MONSIEUR DAMIS.

Je ne tarderai qu'un moment ; viens. J'ai remarqué que tu es un garçon d'esprit.

FRONTIN.

Eh ! j'ai des jours où je n'en manque pas.

MONSIEUR DAMIS.

Veux-tu me rendre un service dont je te promets que personne ne sera jamais instruit?

FRONTIN.

Vous marchandez ma fidélité ; mais je suis dans mon jour d'esprit ; il n'y a rien à faire ; je sens combien il faut être discret.

MONSIEUR DAMIS.

Je te payerai bien

FRONTIN.

Arrêtez donc, monsieur ; ces débuts-là m'attendrissent toujours.

MONSIEUR DAMIS.

Voilà ma bourse.

FRONTIN.

Quel embonpoint séduisant ! Qu'il a l'air vainqueur !

MONSIEUR DAMIS.

Elle est à toi, si tu veux me confier ce que tu sais sur le chapitre d'Angélique. Je viens adroitement de lui faire avouer qu'elle a un amant ; et, observée comme elle est par sa mère, elle ne peut ni l'avoir vu ni avoir de ses nouvelles que par le moyen des domestiques. Tu t'en es peut-être mêlé toi-même, ou tu sais qui s'en mêle, et je voudrais écarter cet homme-là. Quel est-il? Où se sont-ils vus? Je te garderai le secret.

FRONTIN, *prenant la bourse.*

Je résisterais à ce que vous me dites, mais ce que vous tenez m'entraîne ; je me rends.

MONSIEUR DAMIS.

Parle.

FRONTIN.

Vous me demandez un détail que j'ignore ; il n'y a que Lisette qui soit parfaitement instruite de cette intrigue-là.

MONSIEUR DAMIS.

La fourbe !

FRONTIN.

Prenez garde, vous ne sauriez la condamner sans me faire mon procès. Je viens de céder à un trait d'éloquence qu'on aura peut-être employé contre elle. Au reste, je ne connais le

jeune homme en question que depuis une heure; il est actuellement dans ma chambre. Lisette en a fait mon parent, et, dans quelques moments, elle doit l'introduire ici même où je suis chargé d'éteindre les bougies, et où elle doit arriver avec Angélique pour y traiter ensemble des moyens de rompre votre mariage.

MONSIEUR DAMIS.

Il ne tiendra donc qu'à toi que je sois pleinement instruit de tout.

FRONTIN.

Comment?

MONSIEUR DAMIS.

Tu n'as qu'à souffrir que je me cache ici ; on ne m'y verra pas puisque tu vas en ôter les lumières, et j'écouterai tout ce qu'ils diront.

FRONTIN.

Vous avez raison. Attendez ; quelques amis de la maison qui sont là-haut et qui veulent se déguiser après souper pour se divertir, ont fait apporter des dominos qu'on a mis dans le petit cabinet à côté de la salle ; voulez-vous que je vous en donne un?

MONSIEUR DAMIS.

Tu me feras plaisir.

FRONTIN.

Je cours vous le chercher, car l'heure approche.

MONSIEUR DAMIS.

Va.

SCÈNE XIV. = MONSIEUR DAMIS, *seul.*

Je ne saurais mieux m'y prendre pour savoir de quoi il est question. Si je vois que l'amour d'Angélique aille à un certain point, il ne s'agit plus de mariage ; cependant, je tremble. Qu'on est malheureux d'aimer à mon âge !

SCÈNE XV. = DAMIS, FRONTIN.

FRONTIN.

Tenez, monsieur, voilà tout votre attirail jusqu'à un masque. C'est un visage qui ne vous donnera que dix-huit ans ; vous ne perdrez rien au change. Ajustez-vous vite ; bon ! mettez-vous là et ne remuez pas ; voilà les lumières éteintes. Bonsoir.

MONSIEUR DAMIS.

Écoute ; le jeune homme va venir, et je rêve à une chose.

Quand Lisette et Angélique seront entrées, dis à la mère, de ma part, que je la prie de se rendre ici sans bruit; cela ne te compromet point et tu y gagneras.

FRONTIN.

Mais vous prenez donc cette commission-là à crédit?

MONSIEUR DAMIS.

Va, ne t'embarrasse point.

FRONTIN.

Soit. Je sors... J'ai de la peine à trouver mon chemin ; mais j'entends quelqu'un...

SCÈNE XVI. = LISETTE, ÉRASTE, FRONTIN, MONSIEUR DAMIS.

FRONTIN.

Est-ce toi, Lisette?

LISETTE.

Oui. A qui parles-tu donc là?

FRONTIN.

A la nuit, qui m'empêchait de retrouver la porte. Avec qui es-tu, toi?

LISETTE.

Parle bas ; avec Éraste que je fais entrer dans la salle.

MONSIEUR DAMIS, *à part.*

Éraste !

FRONTIN.

Bon ! où est-il (*Il appelle.*) La Ramée !

ÉRASTE.

Me voilà !

FRONTIN, *le prenant par le bras.*

Tenez, monsieur ; marchez et promenez-vous du mieux que vous pourrez en attendant.

LISETTE.

Adieu ; dans un moment, je reviens avec ma maîtresse.

SCÈNE XVII. = ÉRASTE, MONSIEUR DAMIS, *caché.*

ÉRASTE.

Je ne saurais douter qu'Angélique ne m'aime ; mais sa timidité m'inquiète, et je crains de ne pouvoir l'enhardir à dédire sa mère.

MONSIEUR DAMIS, *à part.*

Est-ce que je me trompe? C'est la voix de mon fils ; écoutons.

ÉRASTE.

Tâchons de ne point faire de bruit. (*Il marche en tâtonnant.*)

MONSIEUR DAMIS, *à part.*

Je crois qu'il vient à moi ; changeons de place.

ÉRASTE.

J'entends remuer du taffetas. Est-ce vous, Angélique? est-ce vous? (*Il attrape Monsieur Damis par le domino.*)

MONSIEUR DAMIS.

Doucement !...

ÉRASTE.

Ah ! c'est vous-même.

MONSIEUR DAMIS, *à part.*

C'est mon fils.

ÉRASTE.

Eh bien ! Angélique, me condamnerez-vous à mourir de douleur? Vous m'avez dit tantôt que vous m'aimiez ; vos beaux yeux me l'ont confirmé par les regards les plus aimables et les plus tendres ; mais de quoi me servira d'être aimé, si je vous perds? Au nom de notre amour, Angélique, puisque vous m'avez permis de me flatter du vôtre, gardez-vous à ma tendresse. Je vous en conjure par ces charmes que le ciel semble n'avoir destinés que pour moi, par cette main adorable sur laquelle je vous jure un amour éternel. (*Monsieur Damis veut retirer sa main.*) Ne la retirez pas, Angélique, et dédommagez Éraste du plaisir qu'il n'a point de voir vos beaux yeux, par l'assurance de n'être jamais qu'à lui. Parlez, Angélique.

MONSIEUR DAMIS, *à part.*

J'entends du bruit. (*Haut.*) Taisez-vous, petit sot. (*Il se dégage des mains d'Éraste.*)

ÉRASTE.

Juste ciel ! qu'entends-je? Vous me fuyez ! Ah ! Lisette, n'es-tu pas là?

SCÈNE XVIII. = ANGÉLIQUE, LISETTE, MONSIEUR DAMIS, ÉRASTE.

LISETTE.

Nous voici, monsieur.

ÉRASTE.

Je suis au désespoir, ta maîtresse me fuit.

ANGÉLIQUE.

Moi, Éraste? Je ne vous fuis point, me voilà.

ÉRASTE.

Eh quoi ! ne venez-vous pas de me dire tout ce qu'il y a de plus cruel?

ANGÉLIQUE.

Eh ! je n'ai encore dit qu'un mot.

ÉRASTE.

Il est vrai ; mais il m'a marqué le dernier mépris.

ANGÉLIQUE.

Il faut que vous ayez mal entendu, Éraste. Est-ce qu'on méprise les gens qu'on aime?

LISETTE.

En effet, rêvez-vous, monsieur?

ÉRASTE.

Je n'y comprends donc rien ; mais vous me rassurez, puisque vous me dites que vous m'aimez ; daignez me le répéter encore.

SCÈNE XIX. = MADAME ARGANTE, FRONTIN, LISETTE, ÉRASTE, ANGÉLIQUE, MONSIEUR DAMIS.

ANGÉLIQUE.

Vraiment, ce n'est pas là l'embarras, et je vous le répéterais avec plaisir ; mais vous le savez bien assez.

MADAME ARGANTE, *à part.*

Qu'entends-je?

ANGÉLIQUE.

Et d'ailleurs on m'a dit qu'il fallait être plus retenue dans les discours qu'on tient à son amant.

ÉRASTE.

Quelle aimable franchise !

ANGÉLIQUE.

Mais je vais comme le cœur me mène, sans y entendre plus de finesse ; j'ai du plaisir à vous voir, et je vous vois ; et si c'est une faute de vous avouer aussi souvent que je vous aime, je la mets sur votre compte, et je ne veux point y avoir part.

ÉRASTE.

Que vous me charmez !

ANGÉLIQUE.

Si ma mère m'avait donné plus d'expérience, si j'avais été un peu dans le monde, je vous aimerais peut-être sans vous le dire; je vous ferais languir pour le savoir. Je retiendrais mon cœur ; cela n'irait pas si vite, et vous m'auriez déjà dit que je suis une ingrate ; mais je ne saurais me contrefaire. Mettez-

vous à ma place ; j'ai tant souffert de contrainte ! ma mère m'a rendu la vie si triste ! J'ai eu si peu de satisfaction ! elle a tant mortifié mes sentiments ! Je suis si lasse de les cacher, que, lorsque je suis contente et que je le puis dire, je l'ai déjà dit avant de savoir que j'ai parlé. Imaginez-vous à présent ce que c'est qu'une fille qui a toujours été gênée, qui est avec vous, que vous aimez, qui ne vous hait pas, qui vous aime, qui est franche, qui n'a jamais eu le plaisir de dire ce qu'elle pense, qui ne pensera jamais rien d'aussi touchant ; et voyez si je puis résister à tout cela.

ÉRASTE.

Oui, ma joie, d'après ce que j'entends, va jusqu'au transport ! Mais il s'agit de nos affaires. J'ai le bonheur d'avoir un père raisonnable, à qui je suis aussi cher qu'il me l'est à moi-même, et qui, j'espère, entrera volontiers dans nos vues.

ANGÉLIQUE.

Pour moi, je n'ai pas le bonheur d'avoir une mère qui lui ressemble ; je ne l'en aime pourtant pas moins...

MADAME ARGANTE.

Ah ! c'en est trop, fille indigne de ma tendresse !

ANGÉLIQUE.

Ah ! je suis perdue ! (*Ils s'écartent tous trois.*)

MADAME ARGANTE.

Vite, Frontin ; qu'on éclaire ! qu'on vienne ! (*Elle avance, rencontre Monsieur Damis, qu'elle saisit par le domino, et continue.*) Ingrate ! est-ce là le fruit des soins que je me suis donnés pour vous former à la vertu? Ménager des intrigues à mon insu ! Vous plaindre d'une éducation qui m'occupait tout entière ! Eh bien ! jeune extravagante, un couvent, plus austère que moi, me répondra des égarements de votre cœur.

SCÈNE XX. = LES PRÉCÉDENTS, FRONTIN, *et* AUTRES DOMESTIQUES, *avec des bougies.*

MONSIEUR DAMIS, *démasqué, à Madame Argante, et en riant.*

Vous voyez bien qu'on ne me recevrait pas au couvent.

MADAME ARGANTE.

Quoi ! c'est vous, monsieur? (*A Éraste.*) Et ce fripon-là, que fait-il ici?

MONSIEUR DAMIS.

Ce fripon-là, c'est mon fils, à qui, tout bien examiné, je vous conseille de donner votre fille.

MADAME ARGANTE.

Votre fils !

MONSIEUR DAMIS.

Lui-même. Approchez, Éraste ; tout ce que j'ai entendu vient de m'ouvrir les yeux sur l'imprudence de mes desseins. Conjurez madame de vous être favorable ; il ne tiendra pas à moi qu'Angélique ne soit votre épouse.

ÉRASTE, *se jetant aux genoux de son père.*

Que je vous ai d'obligation, mon père ! Nous pardonnerez-vous, madame, tout ce qui vient de se passer?

ANGÉLIQUE, *embrassant les genoux de Madame Argante.*

Puis-je espérer d'obtenir grâce?

MONSIEUR DAMIS.

Votre fille a tort ; mais elle est vertueuse, et à votre place je croirais devoir oublier tout et me rendre.

MADAME ARGANTE.

Allons, monsieur, je suivrai vos conseils, et me conduirai comme il vous plaira.

MONSIEUR DAMIS.

Sur ce pied-là, le divertissement dont je prétendais vous amuser servira pour mon fils.

DIVERTISSEMENT

Vous qui sans cesse à vos fillettes
Tenez de sévères discours (*bis*),
Mamans, de l'erreur où vous êtes
Le dieu d'amour se rit, et se rira toujours (*bis*).

Vos avis sont prudents, vos maximes sont sages ;
Mais malgré tant de soins, malgré tant de rigueur,
Vous ne pouvez d'un jeune cœur
Si bien fermer tous les passages,
Qu'il n'en reste toujours quelqu'un pour le vainqueur.

Vous qui sans cesse à vos fillettes
Tenez de sévères discours (*bis*),
Mamans, de l'erreur où vous êtes
Le dieu d'amour se rit, et se rira toujours (*bis*).

VAUDEVILLE.

Mère qui tient un jeune objet
Dans une ignorance profonde,
Loin du monde,
Souvent se trompe en son projet.
Elle croit que l'Amour s'envole
Dès qu'il aperçoit un Argus.
Quel abus !
Il faut l'envoyer à l'école.

La beauté qui charme Damon
Se rit des tourments qu'il endure
Il murmure ;
Moi, je trouve qu'elle a raison.
C'est un conteur de fariboles,
Qui n'ouvre point son coffre-fort.
Le butor !
Il faut l'envoyer à l'école.

« Si mes soins pouvaient t'engager,
Me dit un jour le beau Sylvandre,
D'un air tendre....
— Que ferais-tu? dis-je au berger.
Il demeura comme une idole,
Et ne répondit pas un mot.
Le grand sot !
Il faut l'envoyer à l'école.

Claudine un jour dit à Lucas :
« J'irai ce soir à la prairie ;
Je vous prie
De ne point y suivre mes pas. »
Il le promit, et tint parole.
Ah ! qu'il entend peu ce que c'est !
Le benêt !
Il faut l'envoyer à l'école.

L'autre jour à Nicole il prit
Une vapeur auprès de Blaise ;
Sur sa chaise ;
La pauvre enfant s'évanouit.

Blaise, pour secourir Nicole,
Fut chercher du monde aussitôt,
Le nigaud !
Il faut l'envoyer à l'école.

L'amant de la jeune Philis
Étant près de s'éloigner d'elle,
Chez la belle
Il envoie un de ses amis.
« Vas-y, dit-il, et la console. »
Il se fie à son confident :
L'imprudent !
Il faut l'envoyer à l'école.

Aminte, aux yeux de son barbon,
A son grand neveu cherche noise ;
La matoise
Veut le chasser de la maison.
L'époux la flatte et la cajole
Pour faire rester son parent.
L'ignorant !
Il faut l'envoyer à l'école.

LE LEGS

1736 = COMÉDIE = 1736

Ce n'est point la première pièce que Marivaux ait confiée à la Comédie-Française : on l'y jouait depuis 1727. Mais on sent que cet acte fut écrit pour elle. Assez visiblement, l'auteur s'est voulu mettre au ton de la maison. La donnée sur laquelle son œuvre repose est exclusive de toute la fantaisie accoutumée ; elle est d'un caractère pleinement positif, qui, si l'on s'y attardait, rendrait assez peu intéressants les deux et même les quatre amoureux dont elle détermine la conduite. Cependant jamais Marivaux n'a tracé un type d'un comique plus accusé, dans sa discrétion, ni de meilleur aloi, que celui du Marquis. Cela rachèterait tout. Le Legs *fut joué le 11 janvier 1736.*

PERSONNAGES

LA COMTESSE.
LE MARQUIS.
HORTENSE.
LE CHEVALIER.
LISETTE, suivante de la Comtesse.
LÉPINE, valet de chambre du Marquis.

La scène est à la campagne, dans le château de la Comtesse.

LE LEGS

SCÈNE I. = LE CHEVALIER, HORTENSE.

LE CHEVALIER.

La démarche que vous allez faire auprès du marquis m'alarme.

HORTENSE.

Je ne risque rien, vous dis-je. Raisonnons. Défunt son parent et le mien lui laisse six cent mille francs, à la charge, il est vrai, de m'épouser, ou de m'en donner deux cent mille ; cela est à son choix ; mais le marquis ne sent rien pour moi. Je suis sûre qu'il a de l'inclination pour la comtesse ; d'ailleurs, il est déjà assez riche par lui-même; voilà encore une succession de six cent mille francs qui lui vient, à laquelle il ne s'attendait pas ; et vous croyez que, plutôt que d'en distraire deux cent mille, il aimera mieux m'épouser, moi qui lui suis indifférente, pendant qu'il a de l'amour pour la comtesse, qui peut-être ne le hait pas, et qui a plus de bien que moi? Il n'y a pas d'apparence.

LE CHEVALIER.

Mais à quoi jugez-vous que la comtesse ne le hait pas?

HORTENSE.

A mille petites remarques que je fais tous les jours ; et je n'en suis pas surprise. Du caractère dont elle est, celui du marquis doit être de son goût. La comtesse est une femme brusque, qui aime à primer, à gouverner, à être la maîtresse. Le marquis est un homme doux, paisible, aisé à conduire ; et voilà ce qu'il faut à la comtesse. Aussi ne parle-t-elle de lui qu'avec éloge. Son air de naïveté lui plaît; c'est, dit-elle, le meilleur homme, le plus complaisant, le plus sociable ! D'ailleurs, le marquis est d'un âge qui lui convient ; elle n'est plus de cette grande jeunesse : il a trente-cinq ou quarante ans, et je vois bien qu'elle serait charmée de vivre avec lui.

LE CHEVALIER.

J'ai peur que l'événement ne vous trompe. Ce n'est pas un petit objet que deux cent mille francs qu'il faudra qu'on vous donne si l'on ne vous épouse pas ; et puis, quand le marquis et la comtesse s'aimeraient, de l'humeur dont ils sont tous deux, ils auront bien de la peine à se le dire.

HORTENSE.

Oh ! moyennant l'embarras où je vais jeter le marquis, il faudra bien qu'il parle, et je veux savoir à quoi m'en tenir. Depuis le temps que nous sommes à cette campagne chez la comtesse, il ne me dit rien. Il y a six semaines qu'il se tait ; je veux qu'il s'explique. Je ne perdrai pas le legs qui me revient, au cas que le marquis refuse de m'épouser.

LE CHEVALIER.

Mais, s'il accepte votre main?

HORTENSE.

Eh ! non, vous dis-je. Laissez-moi faire. Je crois qu'il espère que ce sera moi qui le refuserai. Peut-être même feindra-t-il de consentir à notre union ; mais que cela ne vous épouvante pas. Vous n'êtes point assez riche pour m'épouser avec deux cent mille francs de moins ; je suis bien aise de vous les apporter en mariage. Je suis persuadée que la comtesse et le marquis ne se haïssent pas. Voyons ce que me diront là-dessus Pépine et Lisette qui vont venir me parler. L'un est un Gascon froid, mais adroit ; Lisette a de l'esprit. Je sais qu'ils ont tous deux la confiance de leurs maîtres ; je les intéresserai à m'instruire, et tout ira bien. Les voilà qui viennent. Retirez-vous.

(*Le chevalier sort.*)

SCÈNE II. = LISETTE, LÉPINE, HORTENSE.

HORTENSE.

Venez, Lisette ; approchez.

LISETTE.

Que souhaitez-vous de nous, madame?

HORTENSE.

Rien que vous ne puissiez me dire sans blesser la fidélité que vous devez, vous au marquis, et vous à la comtesse.

LISETTE.

Tant mieux, madame.

LÉPINE.

Ce début encourage. Nos services vous sont acquis.

HORTENSE *tire quelque argent de sa poche.*

Tenez, Lisette ; tout service mérite récompense.

LISETTE, *refusant d'abord.*

Du moins, madame, faudrait-il savoir auparavant de quoi il s'agit.

HORTENSE.

Prenez ; je vous le donne, quoi qu'il arrive. Voilà pour vous, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Madame, je serais volontiers de l'avis de mademoiselle ; mais je prends : le respect défend que je raisonne.

HORTENSE.

Je ne prétends vous engager en rien ; et voici de quoi il est question : le marquis, votre maître, vous estime, Lépine?

LÉPINE, *froidement.*

Extrêmement, madame ; il me connaît.

HORTENSE.

Je remarque qu'il vous confie aisément ce qu'il pense.

LÉPINE.

Oui, madame ; de toutes ses pensés, incontinent j'en ai copie ; il n'en sait pas le compte mieux que moi.

HORTENSE.

Vous, Lisette, vous êtes sur le même ton avec la comtesse?

LISETTE.

J'ai cet honneur-là, madame.

HORTENSE.

Dites-moi, Lépine ; je me figure que le marquis aime la comtesse ; me trompé-je? Il n'y a point d'inconvénient à me dire ce qui en est.

LÉPINE.

Je n'affirme rien ; mais patience. Nous devons ce soir nous entretenir là-dessus.

HORTENSE.

Et soupçonnez-vous qu'il l'aime?

LÉPINE.

De soupçons, j'en ai de violents. Je m'en éclaircirai tantôt.

HORTENSE.

Et vous, Lisette, quel est votre sentiment sur la comtesse?

LISETTE.

Qu'elle ne songe point du tout au marquis, madame.

LÉPINE.

Je diffère avec vous de pensée.

HORTENSE.

Je crois aussi qu'ils s'aiment. Et supposons que je ne me trompe pas ; du caractère dont ils sont, ils auront de la peine à s'en parler. Vous, Lépine, voudriez-vous exciter le marquis à le déclarer à la comtesse? et vous, Lisette, disposer la

comtesse à se l'entendre dire. Ce sera une industrie fort innocente.

LÉPINE.

Et même louable.

LISETTE, *rendant l'argent.*

Madame, permettez que je vous rende votre argent.

HORTENSE.

Gardez. D'où vient?

LISETTE.

C'est qu'il me semble que voilà précisément le service que vous exigez de moi, et c'est précisément celui que je ne puis vous rendre. Ma maîtresse est veuve ; elle est tranquille ; son état est heureux ; ce serait dommage de l'en tirer ; je prie le ciel qu'elle y reste.

LÉPINE, *froidement.*

Quant à moi, je garde mon lot ; rien ne m'oblige à restitution. J'ai la volonté de vous être utile. M. le marquis vit dans le célibat ; mais le mariage, il est bon, très bon, il a ses peines, chaque état a les siennes ; quelquefois le mien me pèse ; le tout est égal. Oui, je vous servirai, madame, je vous servirai ; je n'y vois point de mal. On s'épouse de tout temps, on s'épousera toujours ; on n'a que cette honnête ressource quand on aime.

HORTENSE.

Vous me surprenez, Lisette, d'autant plus que je m'imaginais que vous pouviez vous aimer tous deux.

LISETTE.

C'est de quoi il n'est pas question de ma part.

LÉPINE.

De la mienne, j'en suis demeuré à l'estime. Néanmoins mademoiselle est aimable ; mais j'ai passé mon chemin sans y prendre garde.

LISETTE.

J'espère que vous penserez toujours de même.

HORTENSE.

Voilà ce que j'avais à vous dire. Adieu, Lisette ; vous ferez ce qu'il vous plaira ; je ne vous demande que le secret. J'accepte vos services, Lépine.

SCÈNE III. — LÉPINE, LISETTE.

LISETTE.

Nous n'avons rien à nous dire, monsieur de Lépine. J'ai affaire, et je vous laisse.

LÉPINE.

Doucement, mademoiselle, retardez d'un moment ; je trouve à propos de vous informer d'un petit accident qui m'arrive.

LISETTE.

Voyons.

LÉPINE.

D'homme d'honneur, je n'avais pas envisagé vos grâces ; je ne connaissais pas votre mine.

LISETTE.

Qu'importe? Je vous en offre autant ; c'est tout au plus si je connais actuellement la vôtre.

LÉPINE.

Cette dame se figurait que nous nous aimions.

LISETTE.

Eh bien ! elle se figurait mal.

LÉPINE.

Attendez ; voici l'accident. Son discours a fait que mes yeux se sont arrêtés sur vous plus attentivement que de coutume.

LISETTE.

Vos yeux ont pris bien de la peine.

LÉPINE.

Et vous êtes jolie, sandis, oh ! très jolie.

LISETTE.

Ma foi, monsieur de Lépine, vous êtes galant, oh ! très galant ; mais l'ennui me prend dès qu'on me loue. Abrégeons. Est-ce là tout?

LÉPINE.

A mon exemple, envisagez-moi, je vous prie ; faites-en l'épreuve.

LISETTE.

Oui-da. Tenez, je vous regarde.

LÉPINE.

Eh donc ! est-ce là ce Lépine que vous connaissiez? N'y voyez-vous rien de nouveau? Que vous dit le cœur?

LISETTE.

Pas le mot. Il n'y a rien là pour lui.

LÉPINE.

Quelquefois pourtant nombre de gens ont estimé que j'étais un garçon assez revenant ; mais nous y retournerons ; c'est partie à remettre. Écoutez le restant. Il est certain que mon maître distingue tendrement votre maîtresse. Aujourd'hui

même il m'a confié qu'il méditait de vous communiquer ses sentiments.

LISETTE.

Comme il lui plaira. La réponse que j'aurai l'honneur de lui communiquer sera courte.

LÉPINE.

Remarquons d'abondance que la comtesse se plaît avec mon maître, qu'elle a l'âme joyeuse en le voyant. Vous me direz que nos gens sont d'étranges personnes, et je vous l'accorde. Le marquis, homme tout simple, peu hasardeux dans le discours, n'osera jamais aventurer la déclaration ; et des déclarations, la comtesse les épouvante ; femme qui néglige les compliments, qui vous parle entre l'aigre et le doux, et dont l'entretien a je ne sais quoi de sec, de froid, de purement raisonnable. Le moyen que l'amour puisse être mis en avant avec cette femme ! Il ne sera jamais à propos de lui dire : « Je vous aime, » à moins qu'on ne le lui dise à propos de rien. Cette matière, avec elle, ne peut tomber que des nues. On dit qu'elle traite l'amour de bagatelle d'enfant ; moi, je prétends qu'elle a pris goût à cette enfance. Dans cette conjoncture, j'opine que nous encouragions ces deux personnages. Qu'en sera-t-il? Qu'ils s'aimeront bonnement, en toute simplesse, et qu'ils s'épouseront de même. Qu'en sera-t-il? Qu'en me voyant votre camarade, vous me rendrez votre mari par la douce habitude de me voir. Eh donc ! parlez, êtes-vous d'accord?

LISETTE.

Non.

LÉPINE.

Mademoiselle, est-ce mon amour qui vous déplaît?

LISETTE.

Oui.

LÉPINE.

En peu de mots vous dites beaucoup ; mais considérez l'occurrence. Je vous prédis que nos maîtres se marieront ; que la commodité vous tente.

LISETTE.

Je vous prédis qu'ils ne se marieront point. Je ne veux pas, moi. Ma maîtresse, comme vous dites fort habilement, tient l'amour au-dessous d'elle ; et j'aurai soin de l'entretenir dans cette humeur, attendu qu'il n'est pas de mon petit intérêt qu'elle se marie. Ma condition n'en serait pas si bonne, entendez-vous? Il n'y a point d'apparence que la comtesse y gagne, et moi j'y perdrais beaucoup. J'ai fait un petit

calcul là-dessus, au moyen duquel je trouve que tous vos arrangements me dérangent et ne valent rien. Ainsi, quelque jolie que je sois, continuez de n'en rien voir ; laissez là la découverte que vous avez faite de mes grâces, et passez toujours sans y prendre garde.

LÉPINE, *froidement.*

Je les ai vues, mademoiselle ; j'en suis frappé, et n'ai de remède que votre cœur.

LISETTE.

Tenez-vous donc pour incurable.

LÉPINE.

Me donnez-vous votre dernier mot?

LISETTE.

Je n'y changerai pas une syllabe. (*Elle veut s'en aller.*)

LÉPINE, *l'arrêtant.*

Permettez que je reparte. Vous calculez ; moi de même. Selon vous, il ne faut pas que nos gens se marient ; selon moi, il faut qu'ils s'épousent ; je le prétends.

LISETTE.

Mauvaise gasconnade !

LÉPINE.

Patience. Je vous aime, et vous me refusez le réciproque? Je calcule qu'il me fait besoin, et je l'aurai, sandis ! je le prétends.

LISETTE.

Vous ne l'aurez pas, sandis !

LÉPINE.

J'ai tout dit. Laissez parler mon maître qui nous arrive.

SCÈNE IV. = LE MARQUIS, LÉPINE, LISETTE.

LE MARQUIS.

Ah ! vous voici, Lisette ! je suis bien aise de vous trouver.

LISETTE.

Je vous suis obligée, monsieur ; mais je m'en allais.

LE MARQUIS.

Vous vous en alliez? J'avais pourtant quelque chose à vous dire. Êtes-vous un peu de nos amis?

LÉPINE.

Petitement.

LISETTE.

J'ai beaucoup d'estime et de respect pour monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Tout de bon? Vous me faites plaisir, Lisette ; je fais beaucoup de cas de vous aussi. Vous me paraissez une très bonne fille, et vous êtes à une maîtresse qui a bien du mérite.

LISETTE.

Il y a longtemps que je le sais, monsieur.

LE MARQUIS.

Ne vous parle-t-elle jamais de moi? Que vous en dit-elle?

LISETTE.

Oh ! rien.

LE MARQUIS.

C'est que, entre nous, il n'y a point de femme que j'aime tant qu'elle.

LISETTE.

Qu'appelez-vous aimer, monsieur le marquis? Est-ce de l'amour que vous entendez?

LE MARQUIS.

Eh ! mais oui, de l'amour, de l'inclination, comme tu voudras ; le nom n'y fait rien. Je l'aime mieux qu'une autre. Voilà tout.

LISETTE.

Cela se peut.

LE MARQUIS.

Mais elle n'en sait rien ; je n'ai pas osé le lui apprendre. Je n'ai pas trop le talent de parler d'amour.

LISETTE.

C'est ce qui me semble.

LE MARQUIS.

Oui, cela m'embarrasse, et, comme ta maîtresse est une femme fort raisonnable, j'ai peur qu'elle ne se moque de moi, et je ne saurais plus que lui dire ; de sorte que j'ai rêvé qu'il serait bon que tu la prévinsses en ma faveur.

LISETTE.

Je vous demande pardon, monsieur, mais il fallait rêver tout le contraire. Je ne puis rien pour vous, en vérité.

LE MARQUIS.

Eh ! d'où vient? Je t'aurai grande obligation. Je payerai bien tes peines ; et si ce garçon-là (*montrant Lépine*) te convenait, je vous ferais un fort bon parti à tous les deux.

LÉPINE, *froidement, et sans regarder Lisette.*

Derechef, recueillez-vous là-dessus, mademoiselle.

LISETTE.

Il n'y a pas moyen, monsieur le marquis. Si je parlais de vos

sentiments à ma maîtresse, vous avez beau dire que le nom n'y fait rien, je me brouillerais avec elle, je vous y brouillerais vous-même. Ne la connaissez-vous pas?

LE MARQUIS.

Tu crois donc qu'il n'y a rien à faire?

LISETTE.

Absolument rien.

LE MARQUIS.

Tant pis, cela me chagrine. Elle me fait tant d'amitiés, cette femme ! Allons, il ne faut donc plus y penser.

LÉPINE, *froidement.*

Monsieur, ne vous déconfortez pas. Du récit de mademoiselle n'en tenez compte, elle vous triche. Retirons-nous ; venez me consulter à l'écart, je serai plus consolant. Partons.

LE MARQUIS.

Viens ; voyons ce que tu as à me dire. Adieu, Lisette ; ne me suis pas, voilà tout ce que j'exige.

LÉPINE.

N'exigez rien ; ne gênons point mademoiselle.

(*Le marquis sort.*)

SCÈNE V. = LÉPINE, LISETTE.

LÉPINE.

Soyons galamment ennemis déclarés ; faisons-nous du mal en toute franchise. Adieu, gentille personne, je vous chéris ni plus ni moins ; gardez-moi votre cœur, c'est un dépôt que je vous laisse.

LISETTE.

Adieu, mon pauvre Lépine ; vous êtes peut-être de tous les fous de la Garonne le plus effronté, mais aussi le plus divertissant.

SCÈNE VI. = LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

Voici ma maîtresse. De l'humeur dont elle est, je crois que cet amour-ci ne la divertira guère. Gare que le marquis ne soit bientôt congédié !

LA COMTESSE, *tenant une lettre.*

Tenez, Lisette, dites qu'on porte cette lettre à la poste ; en voilà dix que j'écris depuis trois semaines. La sotte chose

qu'un procès ! Que j'en suis lasse ! Je ne m'étonne pas s'il y a tant de femmes qui se marient.

LISETTE, *riant.*

Bon, votre procès ! une affaire de mille francs ! Voilà quelque chose de bien considérable pour vous ! Avez-vous envie de vous remarier? J'ai votre affaire.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est qu'envie de me remarier? Pourquoi me dites-vous cela?

LISETTE.

Ne vous fâchez pas ; je ne veux que vous divertir.

LA COMTESSE.

Ce pourrait être quelqu'un de Paris qui vous aurait fait une confidence ; en tout cas, ne me le nommez point.

LISETTE.

Oh ! il faut pourtant que vous connaissiez celui dont je parle.

LA COMTESSE.

Brisons là-dessus. Je rêve à une chose ; le marquis n'a ici qu'un valet de chambre dont il a peut-être besoin ; et je voulais lui demander s'il n'a pas quelque paquet à mettre à la poste, on le porterait avec le mien. Où est-il, le marquis? L'as-tu vu ce matin?

LISETTE.

Oh ! oui ; malepeste ! il a ses raisons pour être éveillé de bonne heure. Revenons au mari que j'ai à vous donner, celui qui brûle pour vous, et que vous avez enflammé de passion....

LA COMTESSE.

Qui est ce benêt-là?

LISETTE.

Vous le devinez.

LA COMTESSE.

Celui qui brûle est un sot. Je ne veux rien savoir de Paris.

LISETTE.

Ce n'est point de Paris ; votre conquête est dans le château. Vous l'appelez benêt ; moi je vais le flatter ; c'est un soupirant qui a l'air fort simple, un air de bon homme. Y êtes-vous?

LA COMTESSE.

Nullement. Qui est-ce qui ressemble à cela?

LISETTE.

Eh ! le marquis.

LA COMTESSE.

Celui qui est avec nous?

LISETTE.

Lui-même.

LA COMTESSE.

Je n'avais garde d'y être. Où as-tu pris son air simple et de bon homme? Dis donc un air franc et ouvert, à la bonne heure ; il sera reconnaissable.

LISETTE.

Ma foi, madame, je vous le rends comme je le vois.

LA COMTESSE.

Tu le vois très mal, on ne peut pas plus mal ; en mille ans on ne le devinerait pas à ce portrait-là. Mais de qui tiens-tu ce que tu me contes de son amour?

LISETTE.

De lui qui me l'a dit ; rien que cela. N'en riez-vous pas? Ne faites pas semblant de le savoir. Au reste, il n'y a qu'à vous en débarrasser tout doucement.

LA COMTESSE.

Hélas ! je ne lui en veux point de mal. C'est un fort honnête homme, un homme dont je fais cas, qui a d'excellentes qualités ; et j'aime encore mieux que ce soit lui qu'un autre. Mais ne te trompes-tu pas aussi? Il ne t'aura peut-être parlé que d'estime ; il en a beaucoup pour moi, beaucoup : il me l'a marquée en mille occasions d'une manière fort obligeante.

LISETTE.

Non, madame, c'est de l'amour qui regarde vos appas ; il en a prononcé le mot sans bredouiller comme à l'ordinaire. C'est de la flamme ; il languit, il soupire.

LA COMTESSE.

Est-il possible? Sur ce pied-là, je le plains ; car ce n'est pas un étourdi ; il faut qu'il le sente puisqu'il le dit, et ce n'est pas de ces gens-là que je me moque ; jamais leur amour n'est ridicule. Mais il n'osera m'en parler, n'est-ce pas?

LISETTE.

Oh ! ne craignez rien, j'y ai mis bon ordre ; il ne s'y jouera pas. Je lui ai ôté toute espérance ; n'ai-je pas bien fait?

LA COMTESSE.

Mais oui, sans doute, oui ; pourvu que vous ne l'ayez pas brusqué, pourtant ; il fallait y prendre garde ; c'est un ami que je veux conserver, et vous avez quelquefois le ton dur et revêche, Lisette ; il valait mieux le laisser dire.

LISETTE.

Point du tout. Il voulait que je vous parlasse en sa faveur.

LA COMTESSE.

Ce pauvre homme !

LISETTE.

Et je lui ai répondu que je ne pouvais pas m'en mêler, que je me brouillerais avec vous si je vous en parlais, que vous me donneriez mon congé, que vous lui donneriez le sien.

LA COMTESSE.

Le sien? Quelle grossièreté ! Ah ! que c'est mal parler ! Son congé? Et même est-ce que je vous aurais donné le vôtre? Vous savez bien que non. D'où vient mentir, Lisette? C'est un ennemi que vous m'allez faire d'un des hommes du monde que je considère le plus, et qui le mérite le mieux. Quel sot langage de domestique ! Eh ! il était si simple de vous tenir à lui dire : « Monsieur, je ne saurais ; ce ne sont pas là mes affaires ; parlez-en vous-même. » Je voudrais qu'il osât m'en parler, pour raccommoder un peu votre malhonnêteté. Son congé ! son congé ! Il va se croire insulté.

LISETTE.

Eh ! non, madame ; il était impossible de vous en débarrasser à moins de frais. Faut-il que vous l'aimiez, de peur de le fâcher? Voulez-vous être sa femme par politesse, lui qui doit épouser Hortense? Je ne lui ai rien dit de trop, et vous en voilà quitte. Mais je l'aperçois qui vient en rêvant; évitez-le, vous avez le temps.

LA COMTESSE.

L'éviter? lui qui me voit? Ah ! je m'en garderai bien. Après les discours que vous lui avez tenus, il croirait que je les ai dictés. Non, non, je ne changerai rien à ma façon de vivre avec lui. Allez porter ma lettre.

LISETTE, *à part.*

Hum ! il y a ici quelque chose. (*Haut.*) Madame, je suis d'avis de rester auprès de vous ; cela m'arrive souvent, et vous en serez plus à l'abri d'une déclaration.

LA COMTESSE.

Belle finesse ! quand je lui échapperais aujourd'hui, ne me trouvera-t-il pas demain? Il faudrait donc vous avoir toujours à mes côtés? Non, non, partez. S'il me parle, je sais répondre.

LISETTE.

Je suis à vous dans l'instant ; je n'ai qu'à donner cette lettre à un laquais.

LA COMTESSE.

Non, Lisette ; c'est une lettre de conséquence, et vous me ferez plaisir de la porter vous-même, parce que, si le courrier est passé, vous me la rapporterez et je l'enverrai par une

autre voie. Je ne me fie point aux valets, ils ne sont point exacts.

LISETTE.

Le courrier ne passe que dans deux heures, madame.

LA COMTESSE.

Eh ! allez, vous dis-je. Que sait-on?

LISETTE, *à part.*

Quel prétexte ! Cette femme-là ne va pas droit avec moi.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII. = LA COMTESSE, *seule.*

Elle avait la fureur de rester. Les domestiques sont haïssables ; il n'y a pas jusqu'à leur zèle qui ne vous désoblige. C'est toujours de travers qu'ils vous servent.

SCÈNE VIII. = LA COMTESSE, LÉPINE.

LÉPINE.

Madame, Monsieur le marquis vous a vue de loin avec Lisette. Il demande s'il n'y a point de mal qu'il approche ; il a le désir de vous consulter, mais il se fait scrupule de vous être importun.

LA COMTESSE.

Lui importun ! Il ne saurait l'être. Dites-lui que je l'attends, Lépine ; qu'il vienne.

LÉPINE.

Je vais le réjouir de la nouvelle. Vous l'allez voir dans la minute.

SCÈNE IX. = LA COMTESSE, LÉPINE, LE MARQUIS.

LÉPINE.

Monsieur, venez prendre audience ; madame l'accorde. (*A part, au marquis.*) Courage, monsieur ; l'accueil est gracieux, presque tendre ; c'est un cœur qui demande qu'on le prenne. (*Il sort.*)

SCÈNE X. = LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Eh ! d'où vient donc la cérémonie que vous faites, marquis? Vous n'y songez pas.

LE MARQUIS.

Madame, vous avez bien de la bonté ; c'est que j'ai bien des choses à vous dire.

LA COMTESSE.

Effectivement, vous me paraissez rêveur, inquiet.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai l'esprit en peine. J'ai besoin de conseil, j'ai besoin de grâces, et le tout de votre part.

LA COMTESSE.

Tant mieux. Vous avez encore moins besoin de tout cela, que je n'ai d'envie de vous être bonne à quelque chose.

LE MARQUIS.

Oh ! bonne? Il ne tient qu'à vous de m'être excellente, si vous voulez.

LA COMTESSE.

Comment ! si je veux? Manquez-vous de confiance? Ah ! je vous prie, ne me ménagez point ; vous pouvez tout sur moi, marquis ; je suis bien aise de vous le dire.

LE MARQUIS.

Cette assurance m'est bien agréable, et je serais tenté d'en abuser.

LA COMTESSE.

J'ai grande peur que vous ne résistiez à la tentation. Vous ne comptez pas assez sur vos amis ; vous êtes trop réservé avec eux.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai beaucoup de timidité.

LA COMTESSE.

Je fais de mon mieux pour vous l'ôter, comme vous voyez.

LE MARQUIS.

Vous savez dans quelle situation je suis avec Hortense, que je dois l'épouser ou lui donner deux cent mille francs.

LA COMTESSE.

Oui, et je me suis aperçue que vous n'aviez pas grand goût pour elle.

LE MARQUIS.

Oh ! on ne peut pas moins ; je ne l'aime point du tout.

LA COMTESSE.

Je n'en suis pas surprise. Son caractère est si différent du vôtre ! elle a quelque chose de trop arrangé pour vous.

LE MARQUIS.

Vous y êtes ; elle songe trop à ses grâces. Il faudrait toujours

l'entretenir de compliments, et moi, ce n est pas là mon fort. La coquetterie me gêne ; elle me rend muet.

LA COMTESSE.

Ah ! ah ! je conviens qu'elle en a un peu ; mais presque toutes les femmes sont de même. Vous ne trouverez que cela partout, marquis.

LE MARQUIS.

Hors chez vous. Quelle différence, par exemple ! vous plaisez sans y penser ; ce n'est pas votre faute. Vous ne savez pas seulement que vous êtes aimable ; mais d'autres le savent pour vous.

LA COMTESSE.

Moi, marquis? Je pense qu'à cet égard-là les autres songent aussi peu à moi que j'y songe moi-même.

LE MARQUIS.

Oh ! j'en connais qui ne vous disent pas tout ce qu'ils songent.

LA COMTESSE.

Eh ! qui sont-ils; marquis? Quelques amis comme vous, sans doute?

LE MARQUIS.

Bon, des amis ! voilà bien de quoi ; vous n'en aurez encore de longtemps.

LA COMTESSE.

Je vous suis obligée du petit compliment que vous me faites en passant.

LE MARQUIS.

Point du tout. Je ne passe jamais, moi ; je dis toujours exprès.

LA COMTESSE, *riant.*

Comment? vous qui ne voulez pas que j'aie encore des amis ! Est-ce que vous n'êtes pas le mien?

LE MARQUIS.

Vous m'excuserez ; mais quand je serais autre chose, il n'y aurait rien de surprenant.

LA COMTESSE.

Eh bien ! je ne laisserais pas d'en être surprise.

LE MARQUIS.

Et encore plus fâchée?

LA COMTESSE.

En vérité, surprise. Je veux pourtant croire que je suis aimable, puisque vous le dites.

LE MARQUIS.

Oh ! charmante ! et je serais bien heureux si Hortense

vous ressemblait ; je l'épouserais d'un grand cœur ; et j'ai bien de la peine à m'y résoudre.

LA COMTESSE.

Je le crois ; et ce serait encore pis, si vous aviez de l'inclination pour une autre.

LE MARQUIS.

Eh bien ! c'est que justement le pis s'y trouve.

LA COMTESSE.

Oui ! vous aimez ailleurs?

LE MARQUIS.

De toute mon âme.

LA COMTESSE, *souriant.*

Je m'en suis doutée, marquis.

LE MARQUIS.

Et vous êtes-vous doutée de la personne?

LA COMTESSE.

Non ; mais vous me la direz.

LE MARQUIS.

Vous me feriez grand plaisir de la deviner.

LA COMTESSE.

Pourquoi m'en donneriez-vous la peine, puisque vous voilà?

LE MARQUIS.

C'est que vous ne connaissez qu'elle ; c'est la plus aimable femme, la plus franche. Vous parlez de gens sans façon? il n'y a personne comme elle ; plus je la vois, plus je l'admire.

LA COMTESSE.

Épousez-la, marquis, épousez-la, et laissez Hortense ; il n'y a point à hésiter, vous n'avez point d'autre parti à prendre.

LE MARQUIS.

Oui ; mais je songe à une chose ; n'y aurait-il pas moyen de me sauver les deux cent mille francs? Je vous parle à cœur ouvert.

LA COMTESSE.

Regardez-moi dans cette occasion-ci comme une autre vous-même.

LE MARQUIS.

Ah ! que c'est bien dit, une autre moi-même !

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît en vous, c'est votre franchise, qui est une qualité admirable. Revenons. Comment vous sauver ces deux cent mille francs?

LE MARQUIS.

C'est qu'Hortense aime le chevalier. Mais, à propos c'est votre parent?

LA COMTESSE.

Oh ! parent.... de loin.

LE MARQUIS.

Or, de cet amour qu'elle a pour lui, je conclus qu'elle ne se soucie pas de moi. Je n'ai donc qu'à faire semblant de vouloir l'épouser ; elle me refusera, et je ne lui devrai plus rien ; son refus me servira de quittance.

LA COMTESSE.

Oui-da, vous pouvez le tenter. Ce n'est pas qu'il n'y ait du risque ; elle a du discernement, marquis. Vous supposez qu'elle vous refusera? Je n'en sais rien ; vous n'êtes pas un homme à dédaigner.

LE MARQUIS.

Est-il vrai?

LA COMTESSE.

C'est mon sentiment.

LE MARQUIS.

Vous me flattez, vous encouragez ma franchise.

LA COMTESSE.

Je vous encourage ! Mais en êtes-vous encore là? Mettez-vous donc dans l'esprit que je ne demande qu'à vous obliger, qu'il n'y a que l'impossible qui m'arrêtera, et que vous devez compter sur tout ce qui dépendra de moi. Ne perdez point cela de vue, étrange homme que vous êtes, et achevez hardiment. Vous voulez des conseils, je vous en donne. Quand nous en serons à l'article des grâces, il n'y aura qu'à parler ; elles ne feront pas plus de difficulté que le reste, entendez-vous? et que cela soit dit pour toujours.

LE MARQUIS.

Vous me ravissez d'espérance.

LA COMTESSE.

Allons par ordre. Si Hortense allait vous prendre au mot?

LE MARQUIS.

J'espère que non. En tout cas, je lui payerais sa somme, pourvu qu'auparavant la personne qui a pris mon cœur eût la bonté de me dire qu'elle veut bien de moi.

LA COMTESSE.

Hélas ! elle serait donc bien difficile? Mais, marquis, est-ce qu'elle ne sait pas que vous l'aimez?

LE MARQUIS.

Non vraiment ; je n'ai pas osé le lui dire.

LA COMTESSE.

Et le tout par timidité. Oh ! en vérité, c'est la pousser trop loin, et, tout amie des bienséances que je suis, je ne vous approuve pas ; ce n'est pas se rendre justice.

LE MARQUIS.

Elle est si sensée, que j'ai peur d'elle. Vous me conseillez donc de lui en parler?

LA COMTESSE.

Eh ! cela devrait être fait. Peut-être vous attend-elle. Vous dites qu'elle est sensée ; que craignez-vous? Il est louable de penser modestement sur soi ; mais, avec de la modestie, on parle, on se propose. Parlez, marquis ; parlez, tout ira bien.

LE MARQUIS.

Hélas ! si vous saviez qui c'est, vous ne m'exhorteriez pas tant. Que vous êtes heureuse de n'aimer rien et de mépriser l'amour !

LA COMTESSE.

Moi, mépriser ce qu'il y a au monde de plus naturel ! cela ne serait pas raisonnable. Ce n'est pas l'amour, ce sont les amants, tels qu'ils sont pour la plupart, que je méprise, et non pas le sentiment qui fait qu'on aime, qui n'a rien en soi que de fort honnête, de fort permis et de fort involontaire. C'est le plus doux sentiment de la vie ; comment le haïrais-je? Non, certes, et il y a tel homme à qui je pardonnerais de m'aimer, s'il me l'avouait avec cette simplicité de caractère que je louais tout à l'heure en vous.

LE MARQUIS.

En effet, quand on le dit naïvement, comme on le sent....

LA COMTESSE.

Il n'y a point de mal alors. On a toujours bonne grâce ; voilà ce que je pense. Je ne suis pas une âme sauvage.

LE MARQUIS.

Ce serait bien dommage.... Vous avez la plus belle santé !

LA COMTESSE, *à part.*

Il est bien question de ma santé ! (*Haut.*) C'est l'air de la campagne.

LE MARQUIS.

L'air de la ville vous fait de même l'œil le plus vif, le teint le plus frais !

LA COMTESSE.

Je me porte assez bien. Mais savez-vous bien que vous me dites des douceurs sans y penser?

LE MARQUIS.

Pourquoi sans y penser? Moi, j'y pense.

LA COMTESSE.

Gardez-les pour la personne que vous aimez.

LE MARQUIS.

Eh !... si c'était vous, il n'y aurait que faire de les garder.

LA COMTESSE.

Comment ! si c'était moi. Est-ce moi dont il s'agit? Est-ce une déclaration d'amour que vous me faites?

LE MARQUIS.

Oh ! point du tout. Mais quand ce serait vous, il n'est pas nécessaire de se fâcher. Ne dirait-on pas que tout est perdu? Calmez-vous ; prenez que je n'aie rien dit.

LA COMTESSE.

La belle chute ! Vous êtes bien singulier.

LE MARQUIS.

Et vous de bien mauvaise humeur. Et tout à l'heure, à votre avis, on avait si bonne grâce à dire naïvement qu'on aime ! Voyez comme cela réussit. Me voilà bien avancé !

LA COMTESSE, *à part.*

Ne le voilà-t-il pas bien reculé? (*Haut.*) A qui en avez-vous? Je vous demande à qui vous parlez?

LE MARQUIS.

A personne, madame. Je ne dirai plus mot ; êtes-vous contente? Si vous vous mettez en colere contre tous ceux qui me ressemblent, vous en querellerez bien d'autres.

LA COMTESSE, *à part.*

Quel original ! (*Haut*). Et qui est-ce qui vous querelle?

LE MARQUIS.

Ah ! la manière dont vous me refusez n'est pas douce.

LA COMTESSE.

Allez, vous rêvez.

LE MARQUIS.

Courage ! Avec la qualité d'original dont vous venez de m'honorer tout bas, il ne me manquait plus que celle de rêveur ; au surplus, je ne m'en plains pas. Je ne vous conviens point ; qu'y faire? il n'y a plus qu'à me taire, et je me tairai. Adieu, comtesse ; n'en soyons pas moins bons amis, et du moins ayez la bonté de m'aider à me tirer d'affaire avec Hortense.

LA COMTESSE, *à part.*

Quel homme ! Celui-ci ne m'ennuiera pas du récit de mes rigueurs. J'aime les gens simples et unis ; mais en vérité celui-là l'est trop.

SCÈNE XI. = HORTENSE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

HORTENSE, *arrêtant le marquis prêt à s'en aller.*

Monsieur le marquis, je vous prie, ne vous en allez pas ; nous avons à nous parler, et madame peut être présente.

LE MARQUIS.

Comme vous voudrez, madame.

HORTENSE.

Vous savez ce dont il s'agit?

LE MARQUIS.

Non, je ne sais pas ce que c'est ; je ne m'en souviens plus.

HORTENSE.

Vous me surprenez ! Je me flattais que vous seriez le premier à rompre le silence. Il est humiliant pour moi d'être obligée de vous prévenir. Avez-vous oublié qu'il y a un testament qui nous regarde?

LE MARQUIS.

Oh ! oui, je me souviens du testament.

HORTENSE.

Et qui dispose de ma main en votre faveur?

LE MARQUIS.

Oui, madame, oui ; il faut que je vous épouse, cela est vrai.

HORTENSE.

Eh bien, monsieur, à quoi vous déterminez-vous? Il est temps de fixer mon état. Je ne vous cache point que vous avez un rival ; c'est le chevalier, qui est parent de madame, que je ne vous préfère pas, mais que je préfère à tout autre, et que j'estime assez pour en faire mon époux si vous ne devenez pas le mien ; c'est ce que je lui ai dit jusqu'ici ; et, comme il m'assure avoir des raisons pressantes de savoir aujourd'hui même à quoi s'en tenir, je n'ai pu lui refuser de vous parler. Monsieur, le congédierai-je, ou non? Que voulez-vous que je lui dise? Ma main est à vous, si vous la demandez.

LE MARQUIS.

Vous me faites bien de la grâce ; je la prends, mademoiselle.

HORTENSE.

Est-ce votre cœur qui me choisit, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

N'êtes-vous pas assez aimable pour cela?

HORTENSE.

Et vous m'aimez?

LE MARQUIS.

Qui est-ce qui vous dit le contraire? Tout à l'heure j'en parlais à madame.

LA COMTESSE.

Il est vrai, c'était de vous qu'il m'entretenait ; il songeait à vous proposer ce mariage.

HORTENSE.

Et il vous disait qu'il m'aimait?

LA COMTESSE.

Il me semble que oui ; du moins me parlait-il de penchant.

HORTENSE.

D'où vient donc, monsieur le marquis, me l'avez-vous laissé ignorer depuis six semaines? Quand on aime, on en donne quelques marques, et, dans le cas où nous sommes, vous aviez droit de vous déclarer.

LE MARQUIS.

J'en conviens ; mais le temps se passe ; on est distrait ; on ne sait pas si les gens sont de votre avis.

HORTENSE.

Vous êtes bien modeste. Voilà qui est donc arrêté, et je vais l'annoncer au chevalier qui entre.

SCÈNE XII. = LE CHEVALIER, HORTENSE, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

HORTENSE, *bas au chevalier.*

Il accepte ma main, mais de mauvaise grâce ; ce n'est qu'une ruse, ne vous effrayez pas.

LE CHEVALIER, *bas à Hortense.*

Vous m'inquiétez. (*Haut.*) Eh bien ! madame, il ne me reste plus d'espérance, sans doute? Je n'ai pas dû m'attendre que Monsieur le marquis pût consentir à vous perdre.

HORTENSE.

Oui, chevalier, je l'épouse ; la chose est conclue, et le ciel vous destine à une autre qu'à moi. Le marquis m'aimait en secret, et c'était, dit-il, par distraction qu'il ne me le déclarait pas.

LE CHEVALIER.

Par distraction ! J'entends ; il avait oublié de vous le dire.

HORTENSE.

Oui, c'est cela même ; mais il vient de me l'avouer, et il l'avait confié à madame.

LE CHEVALIER.

Eh ! que ne m'avertissiez-vous, comtesse ? J'ai cru quelquefois qu'il vous aimait vous-même.

LA COMTESSE.

Quelle imagination ! A propos de quoi me citer ici ?

HORTENSE.

Il y a eu des instants où je le soupçonnais aussi.

LA COMTESSE.

Encore ! Où est donc la plaisanterie, Hortense ?

LE MARQUIS.

Pour moi, je ne dis mot.

LE CHEVALIER.

Vous me désespérez, marquis.

LE MARQUIS.

J'en suis fâché, mais mettez-vous à ma place ; il y a un testament, vous le savez bien ; je ne peux pas faire autrement.

LE CHEVALIER.

Sans le testament, vous n'aimeriez peut-être pas autant que moi.

LE MARQUIS.

Oh ! vous me pardonnerez, je n'aime que trop.

HORTENSE.

Je tâcherai de le mériter, monsieur. (*A part au chevalier.*) Demandez qu'on presse notre mariage.

LE CHEVALIER, *à part à Hortense.*

N'est-ce pas trop risquer ? (*Haut.*) Dans l'état où je suis, marquis, achevez de me prouver que mon malheur est sans remède.

LE MARQUIS.

La preuve s'en verra quand je l'épouserai. Je ne peux pas l'épouser tout à l'heure.

LE CHEVALIER.

Vous avez raison. (*A part à Hortense.*) Il vous épousera.

HORTENSE, *à part au chevalier.*

Vous gâtez tout. (*Au marquis.*) J'entends bien ce que le chevalier veut dire ; c'est qu'il espère toujours que nous ne

nous marierons pas, monsieur le marquis ; n'est-ce pas, chevalier?

LE CHEVALIER.

Non, madame, je n'espère plus rien.

HORTENSE.

Vous m'excuserez ; vous n'êtes pas convaincu, vous ne l'êtes pas ; et comme il faut, m'avez-vous dit, que vous alliez demain à Paris pour y prendre des mesures nécessaires en cette occasion-ci, vous voudriez, avant que de partir, savoir bien précisément s'il ne vous reste plus d'espoir? Voilà ce que c'est ; vous avez besoin d'une entière certitude? (*A part au chevalier.*) Dites que oui.

LE CHEVALIER.

Mais, oui.

HORTENSE.

Monsieur le marquis, nous ne sommes qu'à une lieue de Paris ; il est de bonne heure ; envoyez Lépine chercher un notaire, et passons notre contrat aujourd'hui, pour donner au chevalier la triste conviction qu'il demande.

LA COMTESSE.

Mais il me paraît que vous lui faites accroire qu'il la demande ; je suis persuadée qu'il ne s'en soucie pas.

HORTENSE, *à part au chevalier.*

Soutenez donc.

LE CHEVALIER.

Oui, comtesse, un notaire me ferait plaisir.

LA COMTESSE.

Voilà un sentiment bien bizarre !

HORTENSE.

Point du tout. Ses affaires exigent qu'il sache à quoi s'en tenir ; il n'y a rien de si simple, et il a raison ; il n'osait le dire, et je le dis pour lui. Allez-vous envoyer Lépine, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Comme il vous plaira. Mais qui est-ce qui songeait à avoir un notaire aujourd'hui?

HORTENSE, *à part au chevalier.*

Insistez.

LE CHEVALIER.

Je vous en prie, marquis.

LA COMTESSE.

Oh ! vous aurez la bonté d'attendre à demain, monsieur le chevalier ; vous n'êtes pas si pressé ; votre fantaisie n'est

pas d'une espèce à mériter qu'on se gêne tant pour elle ; ce serait ce soir ici un embarras qui nous dérangerait. J'ai quelques affaires ; demain il sera temps.

HORTENSE, *à part au chevalier.*

Pressez.

LE CHEVALIER.

Eh ! comtesse, de grâce.

LA COMTESSE.

De grâce ! L'hétéroclite prière ! Il est donc bien ragoûtant de voir sa maîtresse mariée à son rival ? Comme monsieur voudra, au reste !

LE MARQUIS.

Il serait impoli de gêner madame ; au surplus, je m'en rapporte à elle ; demain serait bon.

HORTENSE.

Dès qu'elle y consent, il n'y a qu'à envoyer Lépine.

SCÈNE XIII. = LA COMTESSE, HORTENSE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LISETTE.

HORTENSE.

Voici Lisette qui entre ; je vais lui dire de nous l'aller chercher. Lisette, on doit passer ce soir un contrat de mariage entre Monsieur le marquis et moi ; il veut tout à l'heure faire partir Lépine pour amener son notaire de Paris ; ayez la bonté de lui dire qu'il vienne recevoir ses ordres.

LISETTE.

J'y cours, madame.

LA COMTESSE.

Où allez-vous ? En fait de mariage, je ne veux ni m'en mêler, ni que mes gens s'en mêlent.

LISETTE.

Moi, ce n'est que pour rendre service. Tenez, je n'ai que faire de sortir ; je le vois sur la terrasse. (*Elle appelle.*) Monsieur de Lépine !

LA COMTESSE, *à part.*

Cette sotte !

SCÈNE XIV. = LE MARQUIS, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, HORTENSE, LÉPINE, LISETTE.

LÉPINE.

Qui est-ce qui m'appelle ?

LISETTE.

Vite, vite, à cheval. Il s'agit d'un contrat de mariage entre madame et votre maître, et il faut aller à Paris chercher le notaire de Monsieur le marquis.

LÉPINE, *au marquis.*

Le notaire ! Ce qu'elle conte est-il vrai, monsieur? nous avons la partie de chasse pour tantôt ; je me suis arrangé pour courir le lièvre, et non pas le notaire.

LE MARQUIS.

C'est pourtant le dernier qu'on veut.

LÉPINE.

Ce n'est pas la peine que je voyage pour avoir le vôtre ; je le compte pour mort. Ne le savez-vous pas? La fièvre le travaillait quand nous partîmes, avec le médecin par-dessus ; il en avait le transport au cerveau.

LE MARQUIS.

Vraiment, oui ; à propos, il était très malade.

LÉPINE.

Il agonisait, sandis !...

LISETTE, *d'un air indifférent.*

Il n'y a qu'à prendre celui de madame.

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'à vous taire ; car si celui de monsieur est mort, le mien l'est aussi. Il y a quelque temps qu'il me dit qu'il était le sien.

LISETTE, *indifféremment, d'un air modeste.*

Il me semble qu'il n'y a pas longtemps que vous lui avez écrit, madame.

LA COMTESSE.

La belle conséquence ! Ma lettre a-t-elle empêché qu'il ne mourût? Il est certain que je lui ai écrit ; mais aussi ne m'a-t-il point fait de réponse.

LE CHEVALIER, *à part à Hortense.*

Je commence à me rassurer.

HORTENSE, *souriant.*

Il y a plus d'un notaire à Paris. Lépine verra s'il se porte mieux. Depuis six semaines que nous sommes ici, il a eu le temps de revenir en bonne santé. Allez lui écrire un mot, monsieur le marquis, et priez-le, s'il ne peut venir, d'en indiquer un autre. Lépine ira se préparer pendant que vous écrirez.

LÉPINE.

Non, madame ; si je monte à cheval, c'est autant de resté par les chemins. Je parlais de la partie de chasse ; mais voici

que je me sens mal, extrêmement mal ; d'aujourd'hui je ne prendrai ni gibier ni notaire.

LISETTE, *souriant.*

Est-ce que vous êtes mort aussi?

LÉPINE.

Non, mademoiselle ; mais je vis souffrant, et je ne pourrais fournir la course. Ah ! sans le respect de la compagnie, je ferais des cris perçants. Je me brisai hier d'une chute sur l'escalier ; je roulai tout un étage, et je commençais d'en entamer un autre quand on me retint sur le penchant. Jugez de la douleur ; je la sens qui m'enveloppe.

LE CHEVALIER.

Eh bien, tu n'as qu'à prendre ma chaise. Dites-lui qu'il parte, marquis.

LE MARQUIS.

Ce garçon qui est tout froissé, qui a roulé un étage, je m'étonne qu'il ne soit pas au lit. Pars, si tu peux, au reste.

HORTENSE.

Allez, partez, Lépine ; on n'est point fatigué dans une chaise.

LÉPINE.

Vous dirai-je le vrai, mademoiselle? obligez-moi de me dispenser de la commission. Monsieur traite avec vous de sa ruine ; vous ne l'aimez point, madame ; j'en ai connaissance, et ce mariage ne peut être que fatal ; je me ferais un reproche d'y avoir part. Je parle en conscience. Si mon scrupule déplaît, qu'on me dise : « Va-t'en » ; qu'on me chasse, je m'y soumets ; ma probité me console.

LA COMTESSE.

Voilà ce qu'on appelle un excellent domestique ! ils sont bien rares !

LE MARQUIS, *à Hortense.*

Vous l'entendez. Comment voulez-vous que je m'y prenne avec cet opiniâtre? Quand je me fâcherais, il n'en sera ni plus ni moins. Il faut donc le chasser. (*A Lépine.*) Retire-toi.

HORTENSE.

On se passera de lui. Allez toujours écrire ; un de mes gens portera la lettre, ou quelqu'un du village.

SCÈNE XV. = HORTENSE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

HORTENSE.

Ah ! çà, vous allez faire votre billet ; j'en vais écrire un qu'on laissera chez moi en passant.

LE MARQUIS.

Oui-da ; mais consultez-vous ; si par hasard vous ne m'aimiez pas, tant pis ; car j'y vais de bon jeu.

LE CHEVALIER, *à part à Hortense.*

Vous le poussez trop.

HORTENSE, *à part au chevalier.*

Paix ! (*Haut.*) Tout est consulté, monsieur ; adieu. Chevalier, vous voyez bien qu'il ne m'est plus permis de vous écouter.

LE CHEVALIER.

Adieu, mademoiselle ; je vais me livrer à la douleur où vous me laissez.

SCÈNE XVI. = LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Je n'en reviens point ! C'est le diable qui m'en veut. Vous voulez que cette fille-là m'aime?

LA COMTESSE.

Non ; mais elle est assez mutine pour vous épouser. Croyez-moi, terminez avec elle.

LE MARQUIS.

Si je lui offrais cent mille francs? Mais ils ne sont pas prêts ; je ne les ai point.

LA COMTESSE.

Que cela ne vous retienne pas ; je vous les prêterai, moi ; je les ai à Paris. Rappelez-les ; votre situation me fait de la peine. Courez, je les vois encore tous deux.

LE MARQUIS.

Je vous rends mille grâces. (*Il appelle.*) Madame ! Monsieur le chevalier !

SCÈNE XVII. = LE CHEVALIER, HORTENSE, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Voulez-vous bien revenir? J'ai un petit mot à vous communiquer.

HORTENSE.

De quoi s'agit-il donc?

LE CHEVALIER.

Vous me rappelez aussi ; dois-je en tirer un bon augure?

HORTENSE.

Je croyais que vous alliez écrire.

LE MARQUIS.

Rien n'empêche. Mais c'est que j'ai une proposition à vous faire, et qui est tout à fait raisonnable.

HORTENSE.

Une proposition, monsieur le marquis? Vous m'avez donc trompée? Notre amour n'est pas aussi vrai que vous me l'avez dit.

LE MARQUIS.

Que diantre voulez-vous? On prétend aussi que vous ne m'aimez point ; cela me chicane.

HORTENSE.

Je ne vous aime pas encore, mais je vous aimerai. Et puis, monsieur, avec de la vertu, on se passe d'amour pour un mari.

LE MARQUIS.

Oh ! je serais un mari qui ne s'en passerait pas, moi. Nous ne gagnerions à nous marier, que le loisir de nous quereller à notre aise, et ce n'est pas là une partie de plaisir bien touchante ; ainsi, tenez, accommodons-nous plutôt. Partageons le différend en deux ; il y a deux cent mille francs sur le testament ; prenez-en la moitié, quoique vous ne m'aimiez pas et laissons là tous les notaires, tant vivants que morts.

LE CHEVALIER, *à part à Hortense.*

Je ne crains plus rien.

HORTENSE.

Vous n'y pensez pas, monsieur ; cent mille francs ne peuvent entrer en comparaison avec l'avantage de vous épouser, et vous ne vous évaluez pas ce que vous valez.

LE MARQUIS.

Ma foi je ne les vaux pas quand je suis de mauvaise humeur, et je vous annonce que j'y serai toujours.

HORTENSE.

Ma douceur naturelle me rassure.

LE MARQUIS.

Vous ne voulez donc pas? Allons notre chemin ; vous serez mariée.

HORTENSE.

C'est le plus court et je m'en retourne.

LE MARQUIS.

Ne suis-je pas bien malheureux d'être obligé de donner la moitié d'une pareille somme à une personne qui ne se soucie pas de moi? Il n'y a qu'à plaider, madame ; nous verrons un peu si on me condamnera à épouser une fille qui ne m'aime pas.

HORTENSE.

Et moi je dirai que je vous aime ; qui est-ce qui me prouvera le contraire dès que je vous accepte? Je soutiendrai que c'est vous qui ne m'aimez pas, et qui même, dit-on, en aimez une autre.

LE MARQUIS.

Du moins, en tout cas, ne la connaît-on point comme on connaît le chevalier?

HORTENSE.

Tout de même, monsieur ; je la connais, moi.

LA COMTESSE.

Eh ! finissez, monsieur, finissez. Ah ! l'odieuse contestation !

HORTENSE.

Oui, finissons. Je vous épouserai, monsieur ; il n'y a que cela à dire.

LE MARQUIS.

Eh bien ! et moi aussi, madame, et moi aussi.

HORTENSE.

Épousez donc.

LE MARQUIS.

Oui, parbleu ! j'en aurai le plaisir ; il faudra bien que l'amour vous vienne ; et pour début de mariage, je prétends, s'il vous plaît, que Monsieur le chevalier ait la bonté d'être notre ami de très loin.

LE CHEVALIER, *à part à Hortense.*

Ceci ne vaut rien ; il se pique.

HORTENSE, *à part au chevalier.*

Taisez-vous. (*Au marquis.*) M. le chevalier me connaît assez pour être persuadé qu'il ne me verra plus. Adieu, monsieur ; je vais écrire mon billet ; tenez le vôtre prêt ; ne perdons point de temps.

LA COMTESSE.

Oh ! pour votre contrat, je vous certifie que vous irez le signer où il vous plaira, mais que ce ne sera pas chez moi.

C'est s'égorger que se marier comme vous faites, et je ne prêterai jamais ma maison pour une si funeste cérémonie ; vos fureurs iront se passer ailleurs, si vous le trouvez bon.

HORTENSE.

Eh bien ! comtesse, la marquise est votre voisine ; nous irons chez elle

LE MARQUIS.

Oui, si j'en suis d'avis ; car enfin, cela dépend de moi. Je ne connais point votre marquise.

HORTENSE, *s'en allant.*

N'importe, vous y consentirez, monsieur. Je vous quitte.

SCÈNE XVIII. — LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à part.*

A tout ce que je vois, mon espérance renaît un peu. (*Il va pour sortir.*)

LA COMTESSE, *l'arrêtant.*

Restez, chevalier ; parlons un peu de ceci. Y eut-il jamai rien de pareil? Qu'en pensez-vous, vous qui aimez Hortense vous qu'elle aime? Le mariage ne vous fait-il pas trembler. Moi qui ne suis pas son amant, il m'effraye.

LE CHEVALIER, *avec un effroi hypocrite.*

C'est une chose affreuse ! il n'y a point d'exemple de cela,

LE MARQUIS.

Je ne m'en soucie guère ; elle sera ma femme, mais en revanche je serai son mari : c'est ce qui me console, et ce sont plus ses affaires que les miennes. Aujourd'hui le contrat, demain la noce, et ce soir confinée dans son appartement ; pas plus de façon. Je suis piqué, je ne donnerais pas cela des plus.

LA COMTESSE.

Pour moi, je serais d'avis qu'on les empêchât absolument de s'engager ; et un notaire honnête homme, s'il était instruit, leur refuserait tout net son ministère. Je les enfermerais si j'étais la maîtresse. Hortense peut-elle se sacrifier à un aussi vil intérêt? Vous qui êtes né généreux, chevalier, et qui avez du pouvoir sur elle, retenez-la ; faites-lui, par pitié, entendre raison, si ce n'est par amour. Je suis sûre qu'elle ne marchande si vilainement qu'à cause de vous.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il n'y a plus de risque à tenir bon. (*Haut.*) Que voulez-vous que j'y fasse, comtesse? Je n'y vois point de remède.

LA COMTESSE.

Comment? que dites-vous? Il faut que j'aie mal entendu ; car je vous estime.

LE CHEVALIER.

Je dis que je ne puis rien là-dedans, et que c'est ma tendresse qui me défend de la résoudre à ce que vous souhaitez.

LA COMTESSE.

Et par quel trait d'esprit me prouverez-vous la justesse de ce petit raisonnement-là?

LE CHEVALIER.

Oui, madame, je veux qu'elle soit heureuse. Si je l'épouse, elle ne le serait pas assez avec la fortune que j'ai ; la douceur de notre union s'altérerait ; je la verrais se repentir de m'avoir épousé, de n'avoir pas épousé monsieur, et c'est à quoi je ne m'exposerai point.

LA COMTESSE.

On ne peut vous répondre qu'en haussant les épaules. Est-ce vous qui me parlez, chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Vous avez donc l'âme aussi mercenaire, mon petit cousin ! Je ne m'étonne plus de l'inclination que vous avez l'un pour l'autre. Oui, vous êtes digne d'elle ; vos cœurs sont bien assortis. Ah ! l'horrible façon d'aimer !

LE CHEVALIER

Madame, la vraie tendresse ne raisonne pas autrement que la mienne.

LA COMTESSE.

Ah ! monsieur, ne prononcez pas seulement le mot de tendresse ; vous le profanez.

LE CHEVALIER.

Mais....

LA COMTESSE.

Vous me scandalisez, vous dis-je. Vous êtes mon parent malheureusement, mais je ne m'en vanterai point. N'avez-vous pas de honte? Vous parlez de votre fortune, je la connais ; elle vous met fort en état de supporter le retranchement d'une aussi misérable somme que celle dont il s'agit, et qui ne peut jamais être que mal acquise. Ah ciel ! moi qui vous estimais !

Quelle avarice sordide ! Quel cœur sans sentiment ! Et de pareils gens disent qu'ils aiment ! Ah ! le vilain amour! Vous pouvez vous retirer ; je n'ai plus rien à vous dire.

LE MARQUIS, *brusquement.*

Ni moi plus rien à craindre. Le billet va partir ; vous avez encore trois heures à entretenir Hortense, après quoi j'espère quon ne vous verra plus.

LE CHEVALIER.

Monsieur, le contrat signé, je pars. Pour vous, comtesse, quand vous y penserez bien sérieusement, vous excuserez votre parent, et vous lui rendrez plus de justice. (*Il sort.*)

LA COMTESSE.

Oh ! non ; voilà qui est fini, je ne saurais le mépriser davantage.

SCÈNE XIX. — LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Eh bien ! suis-je assez à plaindre?

LA COMTESSE.

Eh ! monsieur, délivrez-vous d'elle, et donnez-lui les deux cent mille francs.

LE MARQUIS.

Deux cent mille francs plutôt que de l'épouser ! Non, parbleu ! je n'irai pas m'incommoder jusque-là ; je ne pourrais pas les trouver sans me déranger.

LA COMTESSE.

Ne vous ai-je pas dit que j'ai justement la moitié de cette somme-là toute prête? A l'égard du reste, on tâchera de vous la faire.

LE MARQUIS.

Eh ! quand on emprunte, ne faut-il pas rendre? Si vous aviez voulu de moi, à la bonne heure ; mais dès qu'il n'y a rien à faire, je retiens la demoiselle ; elle serait trop chère à renvoyer.

LA COMTESSE.

Trop chère ! Prenez donc garde, vous parlez comme eux. Seriez-vous capable de sentiments si mesquins? Il vaudrait mieux qu'il vous en coûtât tout votre bien que de la retenir, puisque vous ne l'aimez pas, monsieur.

LE MARQUIS.

Eh ! en aimerais-je une autre davantage? A l'exception de vous, toute femme m'est égale ; brune, blonde, petite ou

grande, tout cela revient au même, puisque je ne vous ai pas, que je ne puis vous avoir, et qu'il n'y a que vous que j'aimais.

LA COMTESSE.

Voyez donc comment vous ferez ; car enfin, est-ce une nécessité que je vous épouse à cause de la situation désagréable où vous êtes? En vérité, cela me paraît bien fort, marquis.

LE MARQUIS.

Oh ! je ne dis pas que ce soit une nécessité ; vous me faites plus ridicule que je ne le suis. Je sais que vous n'êtes obligée à rien. Ce n'est pas votre faute si je vous aime, et je ne prétends pas que vous m'aimiez ; je ne vous en parle point non plus.

LA COMTESSE.

Vous faites fort bien, monsieur ; votre discrétion est tout à fait raisonnable ; je m'y attendais, et vous avez tort de croire que je vous fais plus ridicule que vous ne l'êtes.

LE MARQUIS.

Tout le mal qu'il y a, c'est que j'épouserai cette fille-ci avec un peu plus de peine que je n'en aurais eu sans vous. Voilà toute l'obligation que je vous ai. Adieu, comtesse.

LA COMTESSE.

Adieu, marquis ; vous vous en allez donc gaillardement comme cela, sans imaginer d'autre expédient que ce contrat extravagant !

LE MARQUIS.

Eh ! quel expédient ! Je n'en savais qu'un qui n'a pas réussi, et je n'en sais plus. Je suis votre très humble serviteur.

LA COMTESSE.

Bonsoir, monsieur. Ne perdez point de temps en révérences, la chose presse.

SCÈNE XX. — LA COMTESSE, *seule.*

Qu'on me dise en vertu de quoi cet homme-là s'est mis dans la tête que je ne l'aime point ! Je suis quelquefois, par impatience, tentée de lui dire que je l'aime, pour lui montrer qu'il n'est qu'un idiot. Il faut que je me satisfasse.

SCÈNE XXI. — LÉPINE, LA COMTESSE.

LÉPINE.

Puis-je prendre la licence de m'approcher de madame la comtesse?

LA COMTESSE.

Qu'as-tu à me dire?

LÉPINE.

De nous rendre réconciliés, Monsieur le marquis et moi.

LA COMTESSE.

Il est vrai qu'avec l'esprit tourné comme il l'a, il est homme à te punir de l'avoir bien servi.

LÉPINE.

J'ai le contentement que vous avez approuvé mon refus de partir. Il vous a semblé que j'étais un serviteur excellent; madame, ce sont les termes de la louange dont votre justice m'a gratifié.

LA COMTESSE.

Oui, excellent, je le dis encore.

LÉPINE.

C'est cependant mon excellence qui fait aujourd'hui que je chancelle dans mon poste. Tout estimé que je suis de la plus aimable comtesse, elle verra qu'on me supprime.

LA COMTESSE.

Non, non, il n'y a pas d'apparence. Je parlerai pour toi.

LÉPINE.

Madame, enseignez à Monsieur le marquis le mérite de mon procédé. Ce notaire me consternait : dans l'excès de mon zèle, je l'ai fait malade, je l'ai fait mort ; je l'aurais enterré, sandis, le tout par affection, et néanmoins on me gronde ! (*S'approchant de la comtesse d'un air mystérieux.*) Je sais au demeurant que Monsieur le marquis vous aime ; Lisette le sait ; nous l'avions même priée de vous en toucher deux mots pour exciter votre compassion, mais elle a craint la diminution de ses petits profits.

LA COMTESSE.

Je n'entends pas ce que cela veut dire.

LÉPINE.

Le voici au net. Elle prétend que votre état de veuve lui rapporte davantage que ne ferait votre état de femme en puissance d'époux, que vous lui êtes plus profitable, autrement dit, plus lucrative.

LA COMTESSE.

Plus lucrative ! c'était donc là le motif de ses refus? Lisette est une jolie petite personne !

LÉPINE.

Cette prudence ne vous rit pas, elle vous répugne ; votre belle âme de comtesse s'en scandalise ; mais tout le monde

n'est pas comtesse : c'est une pensée de soubrette que je rapporte. Il faut excuser la servitude. Se fâche-t-on qu'une fourmi rampe? La médiocrité de l'état fait que les pensées sont médiocres. Lisette n'a point de bien, et c'est avec de petits sentiments qu'on en amasse.

LA COMTESSE.

L'impertinente ! La voici. Va, laisse-nous ; je te raccommoderai avec ton maître ; dis-lui que je le prie de me venir parler.

SCÈNE XXII. = LISETTE, LA COMTESSE, LÉPINE.

LÉPINE, *à Lisette.*

Mademoiselle, vous allez trouver le temps orageux ; mais ce n'est qu'une gentillesse de ma façon pour obtenir votre cœur.

SCÈNE XXIII. = LISETTE, LA COMTESSE.

LISETTE.

Que veut-il dire?

LA COMTESSE.

Ah ! c'est donc vous?

LISETTE.

Oui, madame ; et la poste n'était point partie. Eh bien ! que vous a dit le marquis?

LA COMTESSE.

Vous méritez bien que je l'épouse !

LISETTE.

Je ne sais pas en quoi je le mérite ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, toute réflexion faite, je venais pour vous le conseiller. (*A part.*) Il faut céder au torrent.

LA COMTESSE.

Vous me surprenez. Et vos profits, que deviendront-ils?

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est que mes profits?

LA COMTESSE.

Oui, vous ne gagneriez plus tant avec moi si j'avais un mari, avez-vous dit à Lépine. Penserait-on que je serai peut-être obligée de me remarier, pour échapper à la fourberie et aux services intéressés de mes domestiques?

LISETTE.

Ah ! le coquin ! il m'a donc tenu parole. Vous ne savez pas qu'il m'aime, madame, que par là il a intérêt que vous épousiez son maître? et, comme j'ai refusé de vous parler en faveur du marquis, Lépine a cru que je le desservais auprès de vous; il m'a dit que je m'en repentirais, et voilà comme il s'y prend. Mais, en bonne foi, me reconnaissez-vous au discours qu'il me fait tenir? Y a-t-il même du bon sens? M'en aimerez-vous moins quand vous serez mariée? En serez-vous moins bonne, moins généreuse?

LA COMTESSE.

Je ne pense pas.

LISETTE.

Surtout avec le marquis, qui, de son côté, est le meilleur homme du monde. Ainsi, qu'est-ce que j'y perdrais? Au contraire, si j'aime tant mes profits, avec vos bienfaits, je pourrai encore espérer les siens.

LA COMTESSE.

Sans difficulté.

LISETTE.

Et enfin, je pense si différemment, que je venais actuellement, comme je vous l'ai dit, tâcher de vous porter au mariage en question, parce que je le juge nécessaire.

LA COMTESSE.

Voilà qui est bien, je vous crois. Je ne savais pas que Lépine vous aimait ; et cela change tout, c'est un article qui vous justifie.

LISETTE.

Oui ; mais on vous prévient bien aisément contre moi, madame ; vous ne rendez guère justice à mon attachement pour vous.

LA COMTESSE.

Tu te trompes ; je sais ce que tu vaux, et je n'étais pas si prévenue que tu te l'imagines. N'en parlons plus. Qu'est-ce que tu me voulais dire?

LISETTE.

Que je songeais que le marquis est un homme estimable.

LA COMTESSE.

Sans contredit, je n'ai jamais pensé autrement.

LISETTE.

Un homme en qui vous aurez l'agrément d'avoir un ami sûr, sans avoir de maître.

LA COMTESSE.

Cela est encore vrai ; ce n'est pas là ce que je dispute.

LISETTE.

Vos affaires vous fatiguent.

LA COMTESSE.

Plus que je ne puis dire ; je les entends mal, et je suis une paresseuse.

LISETTE.

Vous en avez des instants de mauvaise humeur qui nuisent à votre santé.

LA COMTESSE.

Je n'ai connu mes migraines que depuis mon veuvage.

LISETTE.

Procureurs, avocats, fermiers, le marquis vous délivrerait de tous ces gens-là.

LA COMTESSE.

Je t'avoue que tu as réfléchi là-dessus plus mûrement que moi. Jusqu'ici je n'ai point de raisons qui combattent les tiennes.

LISETTE.

Savez-vous bien que c'est peut-être le seul homme qui vous convienne?

LA COMTESSE.

Il faut donc que j'y rêve.

LISETTE.

Vous ne vous sentez point de l'éloignement pour lui?

LA COMTESSE.

Non, aucun. Je ne dis pas que je l'aime de ce qu'on appelle passion ; mais je n'ai rien dans le cœur qui lui soit contraire.

LISETTE.

Eh ! n'est-ce pas assez, vraiment? De la passion ! Si pour vous marier, vous attendez qu'il vous en vienne, vous resterez toujours veuve ; et, à proprement parler, ce n'est pas lui que je vous propose d'épouser, c'est son caractère.

LA COMTESSE.

Qui est admirable, j'en conviens.

LISETTE.

Et puis, voyez le service que vous lui rendrez chemin faisant, en rompant le triste mariage qu'il va contracter plus par désespoir que par intérêt !

LA COMTESSE.

Oui, c'est une bonne action que je ferai, et rien de plus louable que d'en faire autant qu'on peut.

LISETTE.

Surtout quand il n'en coûte rien au cœur.

LA COMTESSE.

D'accord. On peut dire assurément que tu plaides bien pour lui. Tu me disposes on ne peut pas mieux ; mais il n'aura pas l'esprit d'en profiter, mon enfant.

LISETTE.

D'où vient donc? Ne vous a-t-il pas parlé de son amour?

LA COMTESSE.

Oui, il m'a dit qu'il m'aimait, et mon premier mouvement a été d'en paraître étonnée ; c'était bien le moins. Sais-tu ce qui est arrivé? Qu'il a pris mon étonnement pour de la colère. Il a commencé par établir que je ne pouvais le souffrir. En un mot, je le déteste, je suis furieuse contre son amour ; voilà d'où il part ; moyennant quoi je ne saurais le désabuser sans lui dire : « Monsieur, vous ne savez ce que vous dites. » Ce serait me jeter à sa tête ; aussi n'en ferai-je rien.

LISETTE.

Oh ! c'est une autre affaire : vous avez raison ; ce n'est point ce que je vous conseille non plus, et il n'y a qu'à le laisser là.

LA COMTESSE.

Bon ! tu veux que je l'épouse, tu veux que je le laisse là ; tu te promènes d'une extrémité à l'autre. Eh ! peut-être n'a-t-il pas tant de tort, et que c'est ma faute. Je lui réponds quelquefois avec aigreur.

LISETTE.

J'y pensais : c'est ce que j'allais vous dire. Voulez-vous que j'en parle à Lépine, et que je lui insinue de l'encourager?

LA COMTESSE.

Non, je te le défends, Lisette, à moins que je n'y sois pour rien.

LISETTE.

Apparemment, ce n'est pas vous qui vous en avisez, c'est moi.

LA COMTESSE.

En ce cas, je n'y prends point de part. Si je l'épouse, c'est à toi qu'il en aura l'obligation ; et je prétends qu'il le sache, afin qu'il t'en récompense.

LISETTE.

Comme il vous plaira, madame.

LA COMTESSE.

A propos, cette robe brune qui me déplaît, l'as-tu prise? J'ai oublié de te dire que je te la donne.

LISETTE.

Voyez comme votre mariage diminuera mes profits. Je vous quitte pour chercher Lépine, mais ce n'est pas la peine ; je vois le marquis, et je vous laisse.

SCÈNE XXIV. = LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Voici cette lettre que je viens de faire pour le notaire, mais je ne sais pas si elle partira ; je ne suis point d'accord avec moi-même. On dit que vous souhaitez me parler, comtesse?

LA COMTESSE.

Oui, c'est en faveur de Lépine. Il n'a voulu que vous rendre service ; il craint que vous ne le congédiez, et vous m'obligerez de le garder ; c'est une grâce que vous ne me refuserez pas, puisque vous dites que vous m'aimez.

LE MARQUIS.

Vraiment oui, je vous aime, et ne vous aimerai encore que trop longtemps.

LA COMTESSE.

Je ne vous en empêche pas.

LE MARQUIS.

Parbleu ! je vous en défierais, puisque je ne saurais m'en empêcher moi-même.

LA COMTESSE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! Ce ton brusque me fait rire.

LE MARQUIS.

Oh ! oui, la chose est fort plaisante !

LA COMTESSE.

Plus que vous ne pensez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je pense que je voudrais ne vous avoir jamais vue.

LA COMTESSE.

Votre inclination s'explique avec des grâces infinies.

LE MARQUIS.

Bon ! des grâces ! A quoi me serviraient-elles? N'a-t-il pas plu à votre cœur de me trouver haïssable?

LA COMTESSE.

Que vous êtes impatientant avec votre haine ! Eh ! quelles preuves avez-vous de la mienne? Vous n'en avez que de ma patience à écouter la bizarrerie des discours que vous me tenez toujours. Vous ai-je jamais dit un mot de ce que vous m'avez fait dire, ni que vous me fâchiez, ni que je vous hais, ni que je

vous raille? Toutes visions que vous prenez, je ne sais comment, dans votre tête, et que vous vous figurez venir de moi ; visions que vous grossissez, que vous multipliez à chaque fois que vous me répondez, ou que vous croyez me répondre ; car vous êtes d'une maladresse ! Ce n'est non plus à moi que vous répondez, qu'à qui ne vous parla jamais ; et cependant monsieur se plaint !

LE MARQUIS.

C'est que monsieur est un extravagant.

LA COMTESSE.

C'est du moins le plus insupportable homme que je connaisse. Oui, vous pouvez être persuadé qu'il n'y a rien de si original que vos conversations avec moi, de si incroyable !

LE MARQUIS.

Comme votre aversion m'accommode !

LA COMTESSE.

Vous allez voir. Tenez ; vous dites que vous m'aimez, n'est-ce pas? Je vous crois. Mais voyons ; que souhaiteriez-vous que je vous répondisse?

LE MARQUIS.

Ce que je souhaiterais? Voilà qui est bien difficile à deviner. Parbleu, vous le savez de reste.

LA COMTESSE.

Eh bien ! ne l'ai-je pas dit? Est-ce là me répondre? Allez, monsieur, je ne vous aimerai jamais, non, jamais.

LE MARQUIS.

Tant pis, madame, tant pis ; je vous prie de trouver bon que j'en sois fâché.

LA COMTESSE.

Apprenez donc, lorsqu'on dit aux gens qu'on les aime, qu'il faut du moins leur demander ce qu'ils en pensent.

LE MARQUIS.

Quelle chicane vous me faites !

LA COMTESSE.

Je n'y saurais tenir ; adieu.

LE MARQUIS.

Eh bien ! madame, je vous aime ; qu'en pensez-vous? Et encore une fois, qu'en pensez-vous?

LA COMTESSE.

Ah ! ce que j'en pense? Que je le veux bien, monsieur ; et encore une fois, que je le veux bien ; car, si je ne m'y prenais pas de cette façon, nous ne finirions jamais.

LE MARQUIS.

Ah ! vous le voulez bien? Ah ! je respire, comtesse, donnez-moi votre main, que je la baise.

SCÈNE XXV. = LA COMTESSE, LE MARQUIS, HORTENSE, LE CHEVALIER, LISETTE, LÉPINE.

HORTENSE.

Votre billet est-il prêt, marquis? Mais vous baisez la main de la comtesse, ce me semble?

LE MARQUIS.

Oui ; c'est pour la remercier du peu de regret que j'ai aux deux cent mille francs que je vous donne.

HORTENSE.

Et moi, sans compliment, je vous remercie de vouloir bien les perdre.

LE CHEVALIER.

Nous voilà donc contents. Que je vous embrasse, marquis. (*A la comtesse.*) Comtesse, voilà le dénoûment que nous attendions.

LA COMTESSE.

Eh bien, vous n'attendrez plus.

LISETTE, *à Lépine.*

Maraud ! je crois en effet qu'il faudra que je t'épouse.

LÉPINE.

Je l'avais entrepris.

LES
FAUSSES CONFIDENCES

1737 = COMÉDIE = 1737

UN *critique récent a dit que* Les Fausses Confidences, *c'était* Ruy Blas *avant la lettre. Il s'entend que c'est en tenant compte de toute la distance qu'il y a d'une aimable comédie à un drame tragique, non moins que de la veuve d'un riche financier à la reine de toutes les Espagnes. Il convient d'ajouter que, si le faux Don César dont on a fait un ministre a réellement porté l'habit d'un laquais, Dorante est un jeune bourgeois qui ne s'est déguisé en intendant qu'afin d'approcher de celle qu'il aime. Cela donne des facilités pour que tout se dénoue au contentement général. La première représentation des* Fausses Confidences, *comédie en trois actes, sur le Théâtre Italien est du 16 mars 1737.*

PERSONNAGES

ARAMINTE, fille de Madame Argante.
DORANTE, neveu de Monsieur Remy.
MONSIEUR REMY, procureur.
MADAME ARGANTE.
ARLEQUIN, valet d'Araminte.
DUBOIS, ancien valet de Dorante.
MARTON, suivante d'Araminte.
LE COMTE.
UN DOMESTIQUE.
UN GARÇON JOAILLIER.

La scène se passe chez Madame Argante.

LES FAUSSES CONFIDENCES

ACTE PREMIER

SCÈNE I. = DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *introduisant Dorante.*

Ayez la bonté, monsieur, de vous asseoir un moment dans cette salle. Mademoiselle Marton est chez madame et ne tardera pas à descendre.

DORANTE.

Je vous suis obligé.

ARLEQUIN.

Si vous voulez, je vous tiendrai compagnie, de peur que l'ennui ne vous prenne ; nous discourrons en attendant.

DORANTE.

Je vous remercie ; ce n'est point la peine, ne vous détournez point.

ARLEQUIN.

Voyez, monsieur, n'en faites point de façon ; nous avons ordre de madame d'être honnêtes, et vous êtes témoin que je le suis.

DORANTE.

Non, vous dis-je, je serai bien aise d'être un moment seul.

ARLEQUIN.

Excusez, monsieur, et restez à votre fantaisie.

SCÈNE II. = DORANTE, DUBOIS, *entrant avec un air de mystère.*

DORANTE.

Ah ! te voilà?

DUBOIS.

Oui ; je vous guettais.

DORANTE.

J'ai cru que je ne pourrais me débarrasser d'un domestique qui m'a introduit ici et qui voulait absolument me désennuyer en restant. Dis-moi, Monsieur Remy n'est donc pas encore venu ?

DUBOIS.

Non ; mais voici l'heure à peu près qu'il vous a dit qu'i arriverait. (*Il cherche et regarde.*) N'y a-t-il là personne qui nous voie ensemble? Il est essentiel que les domestiques ici ne sachent pas que je vous connaisse.

DORANTE.

Je ne vois personne.

DUBOIS.

Vous n'avez rien dit de notre projet à Monsieur Remy votre parent?

DORANTE.

Pas le moindre mot. Il me présente de la meilleure foi du monde, en qualité d'intendant, à cette dame-ci dont je lui ai parlé, et dont il se trouve le procureur. Il ne sait point du tout que c'est toi qui m'as adressé à lui : il la prévint hier ; il m'a dit que je me rendisse ce matin ici, qu'il me présenterait à elle, qu'il y serait avant moi, ou que, s'il n'y était pas encore, je demandasse une mademoiselle Marton ; voilà tout ; et je n'aurais garde de lui confier notre projet, non plus qu'à personne : il me paraît extravagant à moi qui m'y prête. Je n'en suis pourtant pas moins sensible à ta bonne volonté, Dubois. Tu m'as servi, je n'ai pu te garder, je n'ai pu même te bien récompenser de ton zèle ; malgré cela, il t'est venu dans l'esprit de faire ma fortune. En vérité, il n'est point de reconnaissance que je ne te doive.

DUBOIS.

Laissons cela, monsieur ; tenez, en un mot, je suis content de vous ; vous m'avez toujours plu ; vous êtes un excellent homme, un homme que j'aime ; et si j'avais bien de l'argent, il serait encore à votre service.

DORANTE.

Quand pourrai-je reconnaître tes sentiments pour moi? Ma fortune serait la tienne ; mais je n'attends rien de notre entreprise, que la honte d'être renvoyé demain.

DUBOIS.

Eh bien ! vous vous en retournerez.

DORANTE.

Cette femme-ci a un rang dans le monde ; elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux, veuve d'un mari qui avait une grande charge dans les finances ; et tu crois qu'elle fera quelque attention à moi ; que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien?

DUBOIS.

Point de bien ! votre bonne mine est un Pérou. Tournez-vous un peu, que je vous considère encore ; allons, monsieur, vous vous moquez ; il n'y a point de plus grand seigneur que vous à Paris ; voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles, et notre affaire est infaillible, absolument infaillible. Il me semble que je vous vois déjà en déshabillé dans l'appartement de madame.

DORANTE.

Quelle chimère !

DUBOIS.

Oui, je le soutiens ; vous êtes actuellement dans votre salle, et vos équipages sont sous la remise.

DORANTE.

Elle a plus de cinquante mille livres de rente, Dubois.

DUBOIS.

Ah ! vous en avez bien soixante pour le moins.

DORANTE.

Et tu me dis qu'elle est extrêmement raisonnable.

DUBOIS.

Tant mieux pour vous, et tant pis pour elle. Si vous lui plaisez, elle en sera si honteuse, elle se débattra tant, elle deviendra si faible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en épousant ; vous m'en direz des nouvelles. Vous l'avez vue, et vous l'aimez?

DORANTE.

Je l'aime avec passion; et c'est ce qui fait que je tremble.

DUBOIS.

Oh ! vous m'impatientez avec vos terreurs. Eh ! que diantre ! un peu de confiance ; vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge, je le veux ; je l'ai mis là. Nous sommes convenus de toutes nos actions ; toutes nos mesures sont prises ; je connais l'humeur de ma maîtresse ; je sais votre mérite, je sais mes talents, je vous conduis ; et on vous aimera, toute raisonnable qu'on est ; on vous épousera, toute fière qu'on est, et on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes ; entendez-vous? Fierté, raison et richesse, il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle, il est le maître ; et il parlera. Adieu ; je vous quitte ; j'entends quelqu'un, c'est peut-être monsieur Remy ; nous voilà embarqués, poursuivons. (*Il fait quelques pas, et revient.*) A propos, tâchez que Marton prenne un peu de goût pour vous. L'amour et moi, nous ferons le reste.

SCÈNE III. = MONSIEUR REMY, DORANTE.

MONSIEUR REMY.

Bonjour, mon neveu ; je suis bien aise de vous voir exact. Mademoiselle Marton va venir ; on est allé l'avertir. La connaissez-vous?

DORANTE.

Non, monsieur ; pourquoi me le demandez-vous?

MONSIEUR REMY.

C'est qu'en venant ici, j'ai rêvé à une chose.... Elle est jolie, au moins.

DORANTE.

Je le crois.

MONSIEUR REMY.

Et de fort bonne famille ; c'est moi qui ai succédé à son père ; il était fort ami du vôtre, homme un peu dérangé ; sa fille est restée sans bien. La dame d'ici a voulu l'avoir ; elle l'aime, la traite bien moins en suivante qu'en amie, lui a fait beaucoup de bien, lui en fera encore, et a offert même de la marier. Marton a d'ailleurs une vieille parente asthmatique dont elle hérite, et qui est à son aise. Vous allez être tous deux dans la même maison ; je suis d'avis que vous l'épousiez ; qu'en dites-vous?

DORANTE.

Eh !... mais je ne pensais pas à elle.

MONSIEUR REMY.

Eh bien ! je vous avertis d'y penser ; tâchez de lui plaire. Vous n'avez rien, mon neveu ; je dis rien qu'un peu d'espérance. Vous êtes mon héritier ; mais je me porte bien, et je ferai durer cela le plus longtemps que je pourrai. Sans compter que je puis me marier ; je n'en ai point envie, mais cette envie-là vient tout d'un coup ; il y a tant de minois qui vous la donnent : avec une femme on a des enfants, c'est la coutume ; auquel cas, serviteur au collatéral. Ainsi, mon neveu, prenez toujours vos petites précautions, et vous mettez en état de vous passer de mon bien, que je vous destine aujourd'hui, et que je vous ôterai demain peut-être.

DORANTE.

Vous avez raison, monsieur ; et c'est aussi à quoi je vais travailler.

MONSIEUR REMY.

Je vous y exhorte. Voici Mademoiselle Marton ; éloignez-

vous de deux pas pour me donner le temps de lui demander comment elle vous trouve. (*Dorante s'écarte un peu.*)

SCÈNE IV. = MONSIEUR REMY, MARTON, DORANTE.

MARTON.

Je suis fâchée, monsieur, de vous avoir fait attendre ; mais j'avais affaire chez madame.

MONSIEUR REMY.

Il n'y a pas grand mal, mademoiselle ; j'arrive. Que pensez-vous de ce grand garçon-là ? (*Montrant Dorante.*)

MARTON, *riant.*

Eh ! par quelle raison, monsieur Remy, faut-il que je vous le dise?

MONSIEUR REMY.

C'est qu'il est mon neveu.

MARTON.

Eh bien ! ce neveu-là est bon à montrer ; il ne dépare point la famille.

MONSIEUR REMY.

Tout de bon? C'est de lui que j'ai parlé à madame pour intendant, et je suis charmé qu'il vous revienne. Il vous a déjà vue plus d'une fois chez moi quand vous y êtes venue ; vous en souvenez-vous?

MARTON.

Non, je n'en ai point d'idée.

MONSIEUR REMY.

On ne prend pas garde à tout. Savez-vous ce qu'il me dit la première fois qu'il vous vit? « Quelle est cette jolie fille-là? » (*Marton sourit.*) Approchez, mon neveu. Mademoiselle, votre père et le sien s'aimaient beaucoup ; pourquoi les enfants ne s'aimeraient-ils pas? En voilà un qui ne demande pas mieux ; c'est un cœur qui se présente bien.

DORANTE, *embarrassé.*

Il n'y a là rien de difficile à croire.

MONSIEUR REMY.

Voyez comme il vous regarde ! vous ne feriez pas là une si mauvaise emplette.

MARTON.

J'en suis persuadée ; monsieur prévient en sa faveur, et il faudra voir.

MONSIEUR REMY.

Bon ! bon ! il faudra ! Je ne m'en irai point que cela ne soit vu.

MARTON, *riant.*

Je craindrais d'aller trop vite.

DORANTE.

Vous importunez mademoiselle, monsieur.

MARTON, *riant.*

Je n'ai pourtant pas l'air si indocile.

MONSIEUR REMY, *joyeux.*

Ah ! je suis content ; vous voilà d'accord. Oh çà ! mes enfants (*il leur prend les mains à tous deux*), je vous fiance, en attendant mieux. Je ne saurais rester ; je reviendrai tantôt. Je vous laisse le soin de présenter votre futur à madame. Adieu, ma nièce. (*Il sort.*)

MARTON, *riant.*

Adieu donc, mon oncle.

SCÈNE V. = MARTON, DORANTE.

MARTON.

En vérité, tout ceci a l'air d'un songe. Comme monsieur Remy expédie ! Votre amour me paraît bien prompt ; sera-t-il aussi durable?

DORANTE.

Autant l'un que l'autre, mademoiselle.

MARTON.

Il s'est trop hâté de partir. J'entends madame qui vient, et comme, grâce aux arrangements de monsieur Remy, vos intérêts sont presque les miens, ayez la bonté d'aller un moment sur la terrasse afin que je la prévienne.

DORANTE.

Volontiers, mademoiselle.

MARTON, *en le voyant sortir.*

J'admire ce penchant dont on se prend tout d'un coup l'un pour l'autre.

SCÈNE VI. = ARAMINTE, MARTON.

ARAMINTE.

Marton, quel est donc cet homme qui vient de me saluer si gracieusement, et qui passe sur la terrasse? Est-ce à vous qu'il en veut?

MARTON.

Non, madame ; c'est à vous-même.

ARAMINTE, *d'un air assez vif.*

Eh bien ! qu'on le fasse venir ; pourquoi s'en va-t-il?

MARTON.

C'est qu'il a souhaité que je vous parlasse auparavant. C'est le neveu de monsieur Remy, celui qu'il vous a proposé pour homme d'affaires.

ARAMINTE.

Ah ! c'est là lui ! Il a vraiment très bonne façon.

MARTON.

Il est généralement estimé ; je le sais.

ARAMINTE.

Je n'ai point de peine à le croire ; il a tout l'air de le mériter. Mais, Marton, il a si bonne mine pour un intendant, que je me fais quelque scrupule de le prendre ; n'en dira-t-on rien?

MARTON.

Et que voulez-vous qu'on dise? Est-on obligé de n'avoir que des intendants mal faits?

ARAMINTE.

Tu as raison. Dis-lui qu'il revienne. Il n'était pas nécessaire de me préparer à le recevoir. Dès que c'est monsieur Remy qui me le donne, c'en est assez ; je le prends.

MARTON, *comme s'en allant.*

Vous ne sauriez mieux choisir. (*Puis revenant.*) Êtes-vous convenue du parti que vous lui faites? Monsieur Remy m'a chargée de vous en parler.

ARAMINTE.

Cela est inutile. Il n'y aura point de dispute là-dessus. Dès que c'est un honnête homme, il aura lieu d'être content. Appelez-le.

MARTON, *hésitant de partir.*

On lui laissera ce petit appartement qui donne sur le jardin, n'est-ce pas?

ARAMINTE.

Oui, comme il voudra ; qu'il vienne. (*Marton va dans la coulisse.*)

SCÈNE VII. = DORANTE, ARAMINTE, MARTON.

MARTON.

Monsieur Dorante, madame vous attend.

ARAMINTE.

Venez, monsieur ; je suis obligée à monsieur Remy d'avoir songé à moi. Puisqu'il me donne son neveu, je ne doute pas que ce ne soit un présent qu'il me fasse. Un de mes amis me parla avant-hier d'un intendant qu'il doit m'envoyer aujourd'hui ; mais je m'en tiens à vous.

DORANTE.

J'espère, madame, que mon zèle justifiera la préférence dont vous m'honorez, et que je vous supplie de me conserver. Rien ne m'affligerait tant à présent que de la perdre.

MARTON.

Madame n'a pas deux paroles.

ARAMINTE.

Non, monsieur ; c'est une affaire terminée, je renverrai tout. Vous êtes au fait des affaires apparemment? vous y avez travaillé?

DORANTE.

Oui, madame ; mon père était avocat, et je pourrais l'être moi-même.

ARAMINTE.

C'est-à-dire que vous êtes un homme de très bonne famille, et même au-dessus du parti que vous prenez?

DORANTE.

Je ne sens rien qui m'humilie dans le parti que je prends, madame. L'honneur de servir une dame comme vous n'est au-dessous de qui ce soit, et je n'envierai la condition de personne.

ARAMINTE.

Mes façons ne vous feront point changer de sentiment. Vous trouverez ici tous les égards que vous méritez ; et si, dans la suite, il y avait occasion de vous rendre service, je ne la manquerai point.

MARTON.

Voilà madame ; je la reconnais.

ARAMINTE.

Il est vrai que je suis toujours fâchée de voir d'honnêtes gens sans fortune, tandis qu'une infinité de gens de rien, et sans mérite, en ont une éclatante. C'est une chose qui me blesse, surtout dans les personnes de son âge ; car vous n'avez que trente ans tout au plus?

DORANTE.

Pas tout à fait encore, madame.

ARAMINTE.

Ce qu'il y a de consolant pour vous, c'est que vous avez le temps de devenir heureux.

DORANTE.

Je commence à l'être aujourd'hui, madame.

ARAMINTE.

On vous montrera l'appartement que je vous destine. S'il ne vous convient pas, il y en a d'autres, et vous choisirez. Il faut aussi quelqu'un qui vous serve et c'est à quoi je vais pourvoir. Qui lui donnerons-nous, Marton?

MARTON.

Il n'y a qu'à prendre Arlequin, madame. Je le vois à l'entrée de la salle et je vais l'appeler. Arlequin, parlez à madame.

SCÈNE VIII. = ARAMINTE, DORANTE, MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Me voilà, madame.

ARAMINTE.

Arlequin, vous êtes à présent à monsieur ; vous le servirez ; je vous donne à lui.

ARLEQUIN.

Comment, madame ! vous me donnez à lui ! Est-ce que je ne serai plus à moi? Ma personne ne m'appartiendra donc plus?

MARTON.

Quel benêt !

ARAMINTE.

J'entends qu'au lieu de me servir, ce sera lui que tu serviras.

ARLEQUIN, *comme pleurant.*

Je ne sais pas pourquoi madame me donne mon congé ; je n'ai pas mérité ce traitement ; je l'ai toujours servie à faire plaisir.

ARAMINTE.

Je ne te donne point ton congé ; je te payerai pour être à monsieur.

ARLEQUIN.

Je représente à madame que cela ne serait pas juste ; je ne donnerai pas ma peine d'un côté, pendant que l'argent me viendra d'un autre. Il faut que vous ayez mon service puisque j'aurai vos gages, autrement je friponnerais, madame.

ARAMINTE.

Je désespère de lui faire entendre raison.

MARTON.

Tu es bien sot ! quand je t'envoie quelque part ou que je te dis : « Fais telle ou telle chose », n'obéis-tu pas?

ARLEQUIN.

Toujours.

MARTON.

Eh bien ! ce sera monsieur qui te le dira comme moi, et ce sera à la place de madame, et par son ordre.

ARLEQUIN.

Ah ! c'est une autre affaire. C'est madame qui donnera ordre à monsieur de souffrir mon service, que je lui prêterai par le commandement de madame.

MARTON.

Voilà ce que c'est.

ARLEQUIN.

Vous voyez bien que cela méritait explication.

UN DOMESTIQUE.

Voici votre marchande qui vous apporte des étoffes, madame.

ARAMINTE.

Je vais les voir, et je reviendrai. Monsieur, j'ai à vous parler d'une affaire ; ne vous éloignez pas.

SCÈNE IX. = DORANTE, MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Oh çà ! monsieur, nous sommes donc l'un à l'autre, et vous avez le pas sur moi? Je ferai le valet qui sert ; et vous le valet qui serez servi par ordre.

MARTON.

Ce faquin avec ses comparaisons ! Va-t'en.

ARLEQUIN.

Un moment ; avec votre permission, monsieur, ne payerez-vous rien? Vous a-t-on donné ordre d'être servi gratis ? (*Dorante rit.*)

MARTON.

Allons, laisse-nous. Madame te payera ; n'est-ce pas assez?

ARLEQUIN.

Pardi ! monsieur, je ne vous coûterai donc guère? On ne saurait avoir un valet à meilleur marché.

DORANTE.

Arlequin a raison. Tiens, voilà d'avance ce que je te donne.

ARLEQUIN.

Ah ! voilà une action de maître. A votre aise le reste.

DORANTE.

Va boire à ma santé.

ARLEQUIN, *s'en allant.*

Oh ! s'il ne faut que boire afin qu'elle soit bonne, tant que je vivrai, je vous la promets excellente. (*A part.*) Le gracieux camarade qui m'est venu là par hasard !

SCÈNE X. = DORANTE, MARTON, MADAME ARGANTE, *qui arrive un instant après.*

MARTON.

Vous avez lieu d'être satisfait de l'accueil de madame. Elle paraît faire cas de vous, et tant mieux, nous n'y perdrons point. Mais voici madame Argante ; je vous avertis que c'est sa mère, et je devine à peu près ce qui l'amène.

MADAME ARGANTE.

Eh bien ! Marton, ma fille a un nouvel intendant que son procureur lui a donné, m'a-t-elle dit. J'en suis fâchée ; cela n'est point obligeant pour monsieur le comte qui lui en avait retenu un. Du moins devait-elle attendre et les voir tous deux. D'où vient préférer celui-ci? Quelle espèce d'homme est-ce?

MARTON.

C'est monsieur, madame.

MADAME ARGANTE.

Hé? c'est monsieur ! Je ne m'en serais pas doutée ; il est bien jeune.

MARTON.

A trente ans, on est en âge d'être intendant de maison, madame.

MADAME ARGANTE.

C'est selon. Êtes-vous arrêté, monsieur?

DORANTE.

Oui, madame.

MADAME ARGANTE.

Et de chez qui sortez-vous?

DORANTE.

De chez moi, madame ; je n'ai encore été chez personne.

MADAME ARGANTE.

De chez vous ! Vous allez donc faire ici votre apprentissage?

MARTON.

Point du tout. Monsieur entend les affaires ; il est fils d'un père extrêmement habile.

MADAME ARGANTE, *à Marton, à part.*

Je n'ai pas grande opinion de cet homme-là. Est-ce là la figure d'un intendant? Il n'en a non plus l'air....

MARTON, *à part.*

L'air n'y fait rien. (*Haut.*) Je vous réponds de lui ; c'est l'homme qu'il nous faut.

MADAME ARGANTE.

Pourvu que monsieur ne s'écarte pas des intentions que nous avons, il me sera indifférent que ce soit lui ou un autre.

DORANTE.

Peut-on savoir ces intentions, madame.

MADAME ARGANTE.

Connaissez-vous monsieur le comte Dorimont? C'est un homme d'un beau nom. Ma fille et lui allaient avoir un procès ensemble au sujet d'une terre considérable. Il ne s'agissait pas moins que de savoir à qui elle resterait ; et on a songé à les marier pour empêcher qu'ils ne plaident. Ma fille est veuve d'un homme qui était fort considéré dans le monde et qui l'a laissée fort riche. Madame la comtesse Dorimont aurait un rang si élevé, irait de pair avec des personnes d'une si grande distinction, qu'il me tarde de voir ce mariage conclu; et, je l'avoue, je serais charmée moi-même d'être la mère de madame la comtesse Dorimont, et de plus que cela peut-être ; car monsieur le comte Dorimont est en passe d'aller à tout.

DORANTE.

Les paroles sont-elles données de part et d'autre?

MADAME ARGANTE.

Pas tout à fait encore, mais à peu près ; ma fille n'en est pas éloignée. Elle souhaiterait seulement être bien instruite de l'état de l'affaire et savoir si elle n'a pas meilleur droit que monsieur le comte, afin que, si elle l'épouse, il lui en ait plus d'obligation. Mais j'ai quelquefois peur que ce ne soit une défaite. Ma fille n'a qu'un défaut : c'est que je ne lui trouve pas assez d'élévation. Le beau nom de Dorimont et le rang de comtesse ne la touchent pas assez ; elle ne sent pas le désagrément qu'il y a de n'être qu'une bourgeoise. Elle s'endort dans cet état, malgré le bien qu'elle a.

DORANTE, *doucement.*

Peut-être n'en sera-t-elle pas plus heureuse, si elle en sort.

MADAME ARGANTE, *vivement.*

Il ne s'agit pas de ce que vous en pensez. Gardez votre petite réflexion roturière ; et servez-nous, si vous voulez être de nos amis.

MARTON.

C'est un petit trait de morale qui ne gâte rien à notre affaire.

MADAME ARGANTE.

Morale subalterne qui me déplaît.

DORANTE.

De quoi est-il question, madame?

MADAME ARGANTE.

De dire à ma fille, quand vous aurez vu ses papiers, que son droit est le moins bon ; que si elle plaidait, elle perdrait.

DORANTE.

Si effectivement son droit est le plus faible, je ne manquerai pas de l'en avertir, madame.

MADAME ARGANTE, *à Marton, à part.*

Hum ! quel esprit borné ! (*A Dorante.*) Vous n'y êtes point ; ce n'est pas là ce qu'on vous dit ; on vous charge de lui parler ainsi, indépendamment de son droit bien ou mal fondé.

DORANTE.

Mais, madame, il n'y aurait point de probité à la tromper.

MADAME ARGANTE.

De probité ! J'en manque donc, moi? Quel raisonnement ! C'est moi qui suis sa mère, et qui vous ordonne de la tromper à son avantage, entendez-vous? c'est moi, moi.

DORANTE.

Il y aura toujours de la mauvaise foi de ma part.

MADAME ARGANTE, *à Marton, à part.*

C'est un ignorant que cela, qu'il faut renvoyer. Adieu, monsieur l'homme d'affaires, qui n'avez fait celles de personne. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI. = DORANTE, MARTON.

DORANTE.

Cette mère-là ne ressemble guère à sa fille.

MARTON.

Oui, il y a quelque différence ; et je suis fâchée de n'avoir pas eu le temps de vous prévenir sur son humeur brusque. Elle est extrêmement entêtée de ce mariage, comme vous voyez. Au surplus, que vous importe ce que vous direz à la fille, dès que la mère sera votre garant? Vous n'aurez rien à

vous reprocher, ce me semble. Ce ne sera pas là une tromperie.

DORANTE.

Eh ! vous m'excuserez ; ce sera toujours l'engager à prendre un parti qu'elle ne prendrait peut-être pas sans cela. Puisque l'on veut que j'aide à l'y déterminer, elle y résiste donc?

MARTON.

C'est par indolence.

DORANTE.

Croyez-moi ; disons la vérité.

MARTON.

Oh çà ! il y a une petite raison à laquelle vous devez vous rendre ; c'est que monsieur le comte me fait présent de mille écus le jour de la signature du contrat ; et cet argent-là, suivant le projet de monsieur Remy, vous regarde aussi bien que moi, comme vous voyez.

DORANTE.

Tenez, mademoiselle Marton, vous êtes la plus aimable fille du monde ; mais ce n'est que faute de réflexion que ces mille écus vous tentent.

MARTON.

Au contraire, c'est par réflexion qu'ils me tentent ; plus j'y rêve, et plus je les trouve bons.

DORANTE.

Mais vous aimez votre maîtresse ; et si elle n'était pas heureuse avec cet homme-là, ne vous reprocheriez-vous pas d'y avoir contribué pour une si misérable somme?

MARTON.

Ma foi, vous avez beau dire ; d'ailleurs, le comte est un honnête homme et je n'y entends point de finesse. Voilà madame qui revient, elle a à vous parler. Je me retire. Méditez sur cette somme : vous la goûterez aussi bien que moi. (*Elle sort.*)

DORANTE.

Je ne suis pas si fâché de la tromper.

SCÈNE XII. = ARAMINTE, DORANTE.

ARAMINTE.

Vous avez donc vu ma mère?

DORANTE.

Oui, madame ; il n'y a qu'un moment.

ARAMINTE.

Elle me l'a dit, et voudrait bien que j'en eusse pris un autre que vous.

DORANTE.

Il me l'a paru.

ARAMINTE.

Oui ; mais ne vous embarrassez point ; vous me convenez.

DORANTE.

Je n'ai point d'autre ambition.

ARAMINTE.

Parlons de ce que j'ai à vous dire ; mais que ceci soit secret entre nous, je vous prie.

DORANTE.

Je me trahirais plutôt moi-même.

ARAMINTE.

Je n'hésite point non plus à vous donner ma confiance. Voici ce que c'est ; on veut me marier avec monsieur le comte Dorimont pour éviter un grand procès que nous aurions ensemble au sujet d'une terre que je possède.

DORANTE.

Je le sais, madame ; et j'ai le malheur d'avoir déplu tout à l'heure là-dessus à madame Argante.

ARAMINTE.

Eh ! d'où vient?

DORANTE.

C'est que si, dans votre procès, vous avez le bon droit de votre côté, on souhaite que je vous dise le contraire afin de vous engager plus vite à ce mariage ; et j'ai prié qu'on m'en dispensât.

ARAMINTE.

Que ma mère est frivole ! Votre fidélité ne me surprend point ; j'y comptais. Faites toujours de même, et ne vous choquez point de ce que ma mère vous a dit. Je la désapprouve. A-t-elle tenu quelque discours désagréable?

DORANTE.

Il n'importe, madame ; mon zèle et mon attachement en augmentent ; voilà tout.

ARAMINTE.

Et voilà pourquoi aussi je ne veux pas qu'on vous chagrine, et j'y mettrai bon ordre. Qu'est-ce que cela signifie? Je me fâcherai, si cela continue. Comment donc? vous ne seriez pas en repos ! On aura de mauvais procédés avec vous, parce que vous en avez d'estimables ; cela serait plaisant !

DORANTE.

Madame, par toute la reconnaissance que je vous dois, n'y prenez point garde. Je suis confus de vos bontés, et je suis trop heureux d'avoir été querellé.

ARAMINTE.

Je loue vos sentiments. Revenons à ce procès dont il est question, si je n'épouse point monsieur le comte.

SCÈNE XIII. = DORANTE, ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Madame la marquise se porte mieux, madame (*il feint de voir Dorante avec surprise*), et vous est fort obligée.... fort obligée de votre attention. (*Dorante feint de détourner la tête, pour se cacher de Dubois.*)

ARAMINTE.

Voilà qui est bien.

DUBOIS, *regardant toujours Dorante.*

Madame, on m'a chargé aussi de vous dire un mot qui presse.

ARAMINTE.

De quoi s'agit-il?

DUBOIS.

Il m'est recommandé de ne vous parler qu'en particulier.

ARAMINTE, *à Dorante.*

Je n'ai point achevé ce que je voulais vous dire. Laissez-moi, je vous prie, un moment ; et revenez.

SCÈNE XIV. = ARAMINTE, DUBOIS.

ARAMINTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cet air étonné que tu as marqué, ce me semble, en voyant Dorante? D'où vient cette attention à le regarder?

DUBOIS.

Ce n'est rien, sinon que je ne saurais plus avoir l'honneur de servir madame, et qu'il faut que je lui demande mon congé.

ARAMINTE, *surprise.*

Quoi ! seulement pour avoir vu Dorante ici?

DUBOIS.

Savez-vous à qui vous avez affaire?

ARAMINTE.

Au neveu de monsieur Remy, mon procureur.

DUBOIS.

Eh ! par quel tour d'adresse est-il connu de madame? comment a-t-il fait pour arriver jusqu'ici?

ARAMINTE.

C'est monsieur Remy qui me l'a envoyé pour intendant.

DUBOIS.

Lui, votre intendant ! Et c'est monsieur Remy qui vous l'envoie ! Hélas ! le bon homme, il ne sait pas qui il vous donne ; c'est un démon que ce garçon-là.

ARAMINTE.

Mais que signifient tes exclamations? Explique-toi : est-ce que tu le connais?

DUBOIS.

Si je le connais, madame ! si je le connais ! Ah ! vraiment oui ; et il me connaît bien aussi. N'avez-vous pas vu comme il se détournait, de peur que je ne le visse?

ARAMINTE.

Il est vrai, et tu me surprends à mon tour. Serait-il capable de quelque mauvaise action, que tu saches? Est-ce que ce n'est pas un honnête homme?

DUBOIS.

Lui ! il n'y a point de plus brave homme dans toute la terre ; il a peut-être plus d'honneur à lui tout seul que cinquante honnêtes gens ensemble. Oh ! c'est une probité merveilleuse ; il n'a peut-être pas son pareil.

ARAMINTE.

Eh ! de quoi peut-il donc être question? D'où vient que tu m'alarmes? En vérité, j'en suis tout émue.

DUBOIS.

Son défaut, c'est là. (*Il se touche le front.*) C'est à la tête que le mal le tient.

ARAMINTE.

A la tête?

DUBOIS.

Oui ; il est timbré, mais timbré comme cent.

ARAMINTE.

Dorante ! Il m'a paru de très bon sens. Quelle preuve as-tu de sa folie?

DUBOIS.

Quelle preuve? Il y a six mois qu'il est tombé fou, qu'il en a la cervelle brûlée, qu'il en est comme un perdu. Je dois bien le savoir, car j'étais à lui, je le servais ; et c'est ce qui m'a

obligé de le quitter ; et c'est ce qui me force de m'en aller encore : ôtez cela, c'est un homme incomparable.

ARAMINTE, *un peu boudant.*

Oh bien ! il fera ce qu'il voudra ; mais je ne le garderai pas. On a bien affaire d'un esprit renversé ; et peut-être encore, je gage, pour quelque objet qui n'en vaut pas la peine ; car les hommes ont des fantaisies !...

DUBOIS.

Ah ! vous m'excuserez. Pour ce qui est de l'objet, il n'y a rien à dire. Malepeste ! sa folie est de bon goût.

ARAMINTE.

N'importe ; je veux le congédier. Est-ce que tu la connais cette personne?

DUBOIS.

J'ai l'honneur de la voir tous les jours ; c'est vous, madame.

ARAMINTE.

Moi, dis-tu?

DUBOIS.

Il vous adore ; il y a six mois qu'il n'en vit point, qu'il donnerait sa vie pour avoir le plaisir de vous contempler un instant. Vous avez dû voir qu'il a l'air enchanté, quand il vous parle.

ARAMINTE.

Il y a bien en effet quelque petite chose qui m'a paru extraordinaire. Eh ! juste ciel ! le pauvre garçon, de quoi s'avise-t-il?

DUBOIS.

Vous ne croiriez pas jusqu'où va sa démence ; elle le ruine, elle lui coupe la gorge. Il est bien fait, d'une figure passable, bien élevé et de bonne famille ; mais il n'est pas riche ; et vous saurez qu'il n'a tenu qu'à lui d'épouser des femmes qui l'étaient, et de fort aimables, ma foi, qui offraient de lui faire sa fortune, et qui auraient mérité qu'on la leur fît à elles-mêmes. Il y en a une qui n'en saurait revenir, et qui le poursuit encore tous les jours. Je le sais, car je l'ai rencontrée.

ARAMINTE, *avec négligence.*

Actuellement?

DUBOIS.

Oui, madame, actuellement ; une grande brune très piquante, et qu'il fuit. Il n'y a pas moyen, monsieur refuse tout. « Je les tromperais, me disait-il ; je ne puis les aimer, mon cœur est parti ». Ce qu'il disait quelquefois la larme à l'œil ; car il sent bien son tort.

ARAMINTE.

Cela est fâcheux ; mais où m'a-t-il vue avant de venir chez moi, Dubois?

DUBOIS.

Hélas ! madame, ce fut un jour que vous sortîtes de l'Opéra, qu'il perdit la raison. C'était un vendredi, je m'en ressouviens ; oui, un vendredi ; il vous vit descendre l'escalier, à ce qu'il me raconta, et vous suivit jusqu'à votre carrosse. Il avait demandé votre nom, et je le trouvai qui était comme extasié ; il ne remuait plus.

ARAMINTE.

Quelle aventure !

DUBOIS.

J'eus beau lui crier : « Monsieur ! » Point de nouvelles, il n'y avait personne au logis. A la fin, pourtant, il revint à lui avec un air égaré ; je le jetai dans une voiture, et nous retournâmes à la maison. J'espérais que cela se passerait ; car je l'aimais : c'est le meilleur maître ! Point du tout, il n'y avait plus de ressource. Ce bon sens, cet esprit jovial, cette humeur charmante, vous aviez tout expédié ; et dès le lendemain nous ne fîmes plus tous deux, lui, que rêver à vous, que vous aimer, moi, qu'épier depuis le matin jusqu'au soir où vous alliez.

ARAMINTE.

Tu m'étonnes à un point !...

DUBOIS.

Je me fis même ami d'un de vos gens qui n'y est plus, un garçon fort exact, qui m'instruisait, et à qui je payais bouteille. « C'est à la Comédie qu'on va », me disait-il ; et je courais faire mon rapport, sur lequel, dès quatre heures, mon homme était à la porte. C'est chez madame celle-ci, c'est chez madame celle-là ; et, sur cet avis, nous allions toute la soirée habiter la rue, ne vous déplaise, pour voir madame entrer et sortir, lui dans un fiacre, et moi derrière, tous deux morfondus et gelés, car c'était dans l'hiver ; lui ne s'en souciant guère, moi jurant par-ci par-là pour me soulager.

ARAMINTE.

Est-il possible?

DUBOIS.

Oui, madame. A la fin, ce train de vie m'ennuya ; ma santé s'altérait, la sienne aussi. Je lui fis accroire que vous étiez à la campagne ; il le crut, et j'eus quelque repos. Mais n'alla-t-il pas, deux jours après, vous rencontrer aux Tuileries, où il avait été s'attrister de votre absence ! Au retour, il était fu

rieux ; il voulut me battre tout bon qu'il est ; moi, je ne le voulus point, et je le quittai. Mon bonheur ensuite m'a mis chez madame, où, à force de se démener, je le trouve parvenu à votre intendance ; ce qu'il ne troquerait pas contre la place de l'empereur.

ARAMINTE.

Y a-t-il rien de si particulier? Je suis si lasse d'avoir des gens qui me trompent, que je me réjouissais de l'avoir parce qu'il a de la probité. Ce n'est pas que je sois fâchée ; car je suis bien au-dessus de cela.

DUBOIS.

Il y aura de la bonté à le renvoyer. Plus il voit madame, plus il s'achève.

ARAMINTE.

Vraiment, je le renverrais bien ; mais ce n'est pas là ce qui le guérira. Je ne sais que dire à monsieur Remy qui me l'a recommandé ; et ceci m'embarrasse. Je ne vois pas trop comment m'en défaire honnêtement.

DUBOIS.

Oui ; mais vous ferez un incurable, madame.

ARAMINTE, *vivement.*

Oh ! tant pis pour lui ; je suis dans des criconstances où je ne saurais me passer d'un intendant. Et puis, il n'y a pas tant de risque que tu le crois. Au contraire, s'il y avait quelque chose qui pût ramener cet homme, c'est l'habitude de me voir plus qu'il n'a fait ; ce serait même un service à lui rendre.

DUBOIS.

Oui ; c'est un remède bien innocent. Premièrement, il ne vous dira mot ; jamais vous n'entendrez parler de son amour.

ARAMINTE.

En es-tu bien sûr?

DUBOIS.

Oh ! il ne faut pas en avoir peur ; il mourrait plutôt. Il a un respect, une adoration, une humilité pour vous, qui n'est pas concevable. Est-ce que vous croyez qu'il songe à être aimé? Nullement. Il dit que dans l'univers il n'y a personne qui le mérite ; il ne veut que vous voir, vous considérer, regarder vos yeux, vos grâces, votre belle taille ; et puis c'est tout. Il me l'a dit mille fois.

ARAMINTE, *haussant les épaules.*

Voilà qui est bien digne de compassion ! Allons, je patienterai quelques jours, en attendant que j'en aie un autre. Au surplus, ne crains rien ; je suis contente de toi. Je récompen-

serai ton zèle et je ne veux pas que tu me quittes ; entends-tu, Dubois?

DUBOIS.

Madame, je vous suis dévoué pour la vie.

ARAMINTE.

J'aurai soin de toi. Surtout qu'il ne sache pas que je suis instruite ; garde un profond secret ; et que tout le monde, jusqu'à Marton, ignore ce que tu m'as dit. Ce sont de ces choses qui ne doivent jamais percer.

DUBOIS.

Je n'en ai jamais parlé, qu'à madame.

ARAMINTE.

Le voici qui revient ; va-t'en.

SCÈNE XV. = DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE, *un moment seule.*

La vérité est que voici une confidence dont je me serais bien passée moi-même.

DORANTE.

Madame, je me rends à vos ordres.

ARAMINTE.

Oui, monsieur. De quoi vous parlais-je? Je l'ai oublié.

DORANTE.

D'un procès avec monsieur le comte Dorimont.

ARAMINTE.

Je me remets ; je vous disais qu'on veut nous marier.

DORANTE.

Oui, madame ; et vous alliez, je crois, ajouter que vous n'étiez pas portée à ce mariage.

ARAMINTE.

Il est vrai. J'avais envie de vous charger d'examiner l'affaire afin de savoir si je ne risquerais rien à plaider ; mais je crois devoir vous dispenser de ce travail ; je ne suis pas sûre de pouvoir vous garder.

DORANTE.

Ah ! madame, vous avez eu la bonté de me rassurer là-dessus.

ARAMINTE.

Oui ; mais je ne faisais pas réflexion que j'ai promis à monsieur le comte de prendre un intendant de sa main. Vous voyez bien qu'il ne serait pas honnête de lui manquer de parole, et du moins faut-il que je parle à celui qu'il m'amènera.

DORANTE.

Je ne suis pas heureux ; rien ne me réussit, et j'aurai la douleur d'être renvoyé.

ARAMINTE.

Je ne dis pas cela ; il n'y a rien de résolu là-dessus.

DORANTE.

Ne me laissez point dans l'incertitude où je suis, madame.

ARAMINTE.

Eh ! mais, oui, je tâcherai que vous restiez ; je tâcherai.

DORANTE.

Vous m'ordonnez donc de vous rendre compte de l'affaire en question?

ARAMINTE.

Attendons ; si j'allais épouser le comte, vous auriez pris une peine inutile.

DORANTE.

Je croyais avoir entendu dire à madame qu'elle n'avait point de penchant pour lui.

ARAMINTE.

Pas encore.

DORANTE.

Et d'ailleurs, votre situation est si tranquille et si douce!

ARAMINTE, *à part.*

Je n'ai pas le courage de l'affliger.... Eh bien ! oui-da, examinez toujours, examinez. J'ai des papiers dans mon cabinet, je vais les chercher. Vous viendrez les prendre et je vous les donnerai. (*En s'en allant.*) Je n'oserais presque le regarder !

SCÈNE XVI. = DORANTE, DUBOIS, *venant d'un air mystérieux et comme passant.*

DUBOIS.

Marton vous cherche pour vous montrer l'appartement qu'on vous destine. Arlequin est allé boire. J'ai dit que j'allais vous avertir. Comment vous traite-t-on?

DORANTE.

Qu'elle est aimable! Je suis enchanté! De quelle façon a-t-elle reçu ce que tu lui as dit?

DUBOIS, *comme en fuyant.*

Elle opine tout doucement à vous garder par compassion ; elle espère vous guérir par l'habitude de la voir.

DORANTE, *charmé.*

Sincèrement?

DUBOIS.

Elle n'en réchappera point ; c'est autant de pris. Je m'en retourne.

DORANTE.

Reste, au contraire. Je crois que voici Marton. Dis-lui que madame m'attend pour me remettre des papiers, et que j'irai la trouver dès que je les aurai.

DUBOIS.

Partez ; aussi bien ai-je un petit avis à donner à Marton. Il est bon de jeter dans tous les esprits les soupçons dont nous avons besoin.

SCÈNE XVII. = DUBOIS, MARTON.

MARTON.

Où est donc Dorante? il me semble l'avoir vu avec toi.

DUBOIS, *brusquement.*

Il dit que madame l'attend pour des papiers ; il reviendra ensuite. Au reste, qu'est-il nécessaire qu'il voie cet appartement? S'il n'en voulait pas, il serait bien délicat. Pardi, je lui conseillerais....

MARTON.

Ce ne sont pas là tes affaires ; je suis les ordres de madame.

DUBOIS.

Madame est bonne et sage ; mais prenez garde, ne trouvez-vous pas que ce petit galant-là fait les yeux doux?

MARTON.

Il les fait comme il les a.

DUBOIS.

Je me trompe fort, si je n'ai pas vu la mine de ce freluquet considérer, je ne sais où, celle de madame.

MARTON.

Eh bien ! est-ce qu'on te fâche, quand on la trouve belle?

DUBOIS.

Non. Mais je me figure quelquefois qu'il n'est venu ici que pour la voir de plus près.

MARTON, *riant.*

Ah ! ah ! quelle idée ! Va, tu n'y entends rien ; tu t'y connais mal.

DUBOIS, *riant.*

Ah ! ah ! je suis donc bien sot !

MARTON, *riant en s'en allant.*

Ah ! ah ! l'original avec ses observations !

DUBOIS, *seul.*

Allez, allez, prenez toujours. J'aurai soin de vous les faire trouver meilleures. Allons faire jouer toutes nos batteries

ACTE II

SCÈNE I. = ARAMINTE, DORANTE.

DORANTE.

Non, madame, vous ne risquez rien ; vous pouvez plaider en toute sûreté. J'ai même consulté plusieurs personnes, l'affaire est excellente ; et si vous n'avez que le motif dont vous parlez pour épouser monsieur le comte, rien ne vous oblige à ce mariage.

ARAMINTE.

Je l'affligerai beaucoup, et j'ai de la peine à m'y résoudre.

DORANTE.

Il ne serait pas juste de vous sacrifier à la crainte de l'affliger.

ARAMINTE.

Mais avez-vous bien examiné? Vous me disiez tantôt que mon état était doux et tranquille. N'aimeriez-vous pas mieux que j'y restasse? N'êtes-vous pas un peu trop prévenu contre le mariage, et par conséquent contre monsieur le comte?

DORANTE.

Madame, j'aime mieux vos intérêts que les siens, et que ceux de qui que ce soit au monde.

ARAMINTE.

Je ne saurais y trouver à redire. En tout cas, si je l'épouse, et qu'il veuille en mettre un autre ici à votre place, vous n'y perdrez point. Je vous promets de vous en trouver une meilleure.

DORANTE, *tristement.*

Non, madame. Si j'ai le malheur de perdre celle-ci, je ne serai plus à personne. Et apparemment que je la perdrai ; je m'y attends.

ARAMINTE.

Je crois pourtant que je plaiderai ; nous verrons.

DORANTE.

J'avais encore une petite chose à vous dire, madame. Je

viens d'apprendre que le concierge d'une de vos terres est mort. On pourrait y mettre un de vos gens ; et j'ai songé à Dubois, que je remplacerai ici par un domestique dont je réponds.

ARAMINTE.

Non. Envoyez plutôt votre homme au château, et laissez-moi Dubois ; c'est un garçon de confiance, qui me sert bien et que je veux garder. A propos, il m'a dit, ce me semble, qu'il avait été à vous quelque temps?

DORANTE, *feignant un peu d'embarras.*

Il est vrai, madame ; il est fidèle, mais peu exact. Rarement, au reste, ces gens-là parlent-ils bien de ceux qu'ils ont servis. Ne me nuirait-il point dans votre esprit?

ARAMINTE, *négligemment.*

Celui-ci dit beaucoup de bien de vous, et voilà tout. Que veut monsieur Remy?

SCÈNE II. = ARAMINTE, DORANTE, MONSIEUR REMY

MONSIEUR REMY.

Madame, je suis votre très humble serviteur. Je viens vous remercier de la bonté que vous avez eue de prendre mon neveu à ma recommandation.

ARAMINTE.

Je n'ai pas hésité, comme vous l'avez vu.

MONSIEUR REMY.

Je vous rends mille grâces. Ne m'aviez-vous pas dit qu'on vous en offrait un autre ?

ARAMINTE.

Oui, monsieur.

MONSIEUR REMY.

Tant mieux ; car je viens vous demander celui-ci pour une affaire d'importance.

DORANTE, *d'un air de refus.*

Et d'où vient, monsieur?

MONSIEUR REMY.

Patience !

ARAMINTE.

Mais, monsieur Remy, ceci est un peu vif. Vous prenez assez mal votre temps ; et j'ai refusé l'autre personne.

DORANTE.

Pour moi, je ne sortirai jamais de chez madame, qu'elle ne me congédie.

MONSIEUR REMY, *brusquement.*

Vous ne savez ce que vous dites. Il faut pourtant sortir ; vous allez voir. Tenez, madame, jugez-en vous-même ; voici de quoi il est question. C'est une dame de trente-cinq ans, qu'on dit jolie femme, estimable, et de quelque distinction, qui ne déclare pas son nom ; qui dit que j'ai été son procureur ; qui a quinze mille livres de rente pour le moins, ce qu'elle prouvera ; qui a vu monsieur chez moi, qui lui a parlé, qui sait qu'il n'a point de bien, et qui offre de l'épouser sans délai. Et la personne qui est venue chez moi de sa part, doit revenir tantôt pour savoir la réponse, et vous mener tout de suite chez elle. Cela est-il net? Y a-t-il à se consulter là-dessus? Dans deux heures il faut être au logis. Ai-je tort, madame?

ARAMINTE, *froidement.*

C'est à lui de répondre.

MONSIEUR REMY.

Eh bien? A quoi pense-t-il donc? Viendrez-vous?

DORANTE.

Non, monsieur ; je ne suis pas dans cette disposition-là.

MONSIEUR REMY.

Hum ! Quoi? Entendez-vous ce que je vous dis, qu'elle a quinze mille livres de rente? entendez-vous.

DORANTE.

Oui, monsieur ; mais en eût-elle vingt fois davantage, je ne l'épouserais pas. Nous ne serions heureux ni l'un ni l'autre ; j'ai le cœur pris ; j'aime ailleurs.

MONSIEUR REMY, *d'un ton railleur, et traînant ses mots.*

J'ai le cœur pris ! voilà qui est fâcheux ! Ah ! ah ! le cœur est admirable ! Je n'aurais jamais deviné la beauté des scrupules de ce cœur-là, qui veut qu'on reste intendant de la maison d'autrui pendant qu'on peut l'être de la sienne ! Est-ce là votre dernier mot, berger fidèle?

DORANTE.

Je ne saurais changer de sentiment, monsieur.

MONSIEUR REMY.

Oh ! le sot cœur, mon neveu ! Vous êtes un imbécile, un insensé ; et je tiens celle que vous aimez pour une guenon, si elle n'est pas de mon sentiment. N'est-il pas vrai, madame? et ne le trouvez-vous pas extravagant?

ARAMINTE, *doucement.*

Ne le querellez point. Il paraît avoir tort, j'en conviens.

MONSIEUR REMY, *vivement.*

Comment, madame ! il paraît....

ARAMINTE.

Dans sa façon de penser, je l'excuse. Voyez pourtant, Dorante, tâchez de vaincre votre penchant, si vous le pouvez. Je sais bien que cela est difficile.

DORANTE.

Il n'y a pas moyen, madame ; mon amour m'est plus cher que ma vie.

MONSIEUR REMY, *d'un air étonné.*

Ceux qui aiment les beaux sentiments doivent être contents. En voilà un des plus curieux qui se fassent. Vous trouvez donc cela raisonnable, madame?

ARAMINTE.

Je vous laisse, parlez-lui vous-même. (*A part.*) Il me touche tant, qu'il faut que je m'en aille. (*Elle sort.*)

DORANTE, *à part.*

Il ne croit pas si bien me servir.

SCÈNE III. = DORANTE, MONSIEUR REMY, MARTON.

MONSIEUR REMY, *regardant son neveu.*

Dorante, sais-tu bien qu'il n'y a point de fou aux Petites-Maisons de ta force? (*Marton arrive.*) Venez, Mademoiselle Marton.

MARTON.

Je viens d'apprendre que vous étiez ici.

MONSIEUR REMY.

Dites-nous un peu votre sentiment ; que pensez-vous de quelqu'un qui n'a point de bien, et qui refuse d'épouser une honnête et fort jolie femme, avec quinze mille livres de rente bien venants?

MARTON.

Votre question est bien aisée à décider. Ce quelqu'un rêve.

MONSIEUR REMY, *montrant Dorante.*

Voilà le rêveur ; et pour excuse, il allègue son cœur que vous avez pris ; mais comme apparemment il n'a pas encore emporté le vôtre, et que je vous crois encore à peu près dans tout votre bon sens, vu le peu de temps qu'il y a que vous le connaissez, je vous prie de m'aider à le rendre plus sage. Assurément vous êtes fort jolie ; mais vous ne le disputerez point à un pareil établissement ; il n'y a point de beaux yeux qui vaillent ce bien-là.

MARTON.

Quoi ! monsieur Remy, c'est de Dorante que vous parlez? C'est pour se garder à moi qu'il refuse d'être riche?

MONSIEUR REMY.

Tout juste ; et vous êtes trop généreuse pour le souffrir.

MARTON, *avec un air de passion.*

Vous vous trompez, monsieur ; je l'aime trop moi-même pour l'en empêcher et je suis enchantée. Ah ! Dorante, que je vous estime ! Je n'aurais pas cru que vous m'aimassiez tant.

MONSIEUR REMY.

Courage ! je ne fais que vous le montrer, et vous en êtes déjà coiffée ! Pardi, le cœur d'une femme est bien étonnant ! le feu y prend bien vite !

MARTON, *comme chagrine.*

Eh ! monsieur, faut-il tant de bien pour être heureux? Madame, qui a de la bonté pour moi, suppléera en partie par sa générosité à ce qu'il me sacrifie. Que je vous ai d'obligation Dorante !

DORANTE.

Oh ! non, mademoiselle, aucune. Vous n'avez point de gré à me savoir de ce que je fais ; je me livre à mes sentiments, et ne regarde que moi là dedans. Vous ne me devez rien ; je ne pense pas à votre reconnaissance.

MARTON.

Vous me charmez ; que de délicatesse ! Il n'y a encore rien de si tendre que ce que vous me dites.

MONSIEUR REMY.

Par ma foi ! je ne m'y connais donc guère ; car je le trouve bien plat. (*A Marton.*) Adieu, la belle enfant ; je ne vous aurais, ma foi, pas évaluée ce qu'il vous achète. Serviteur, idiot ! garde ta tendresse, et moi ma succession. (*Il sort.*)

MARTON.

Il est en colère ; mais nous l'apaiserons.

DORANTE.

Je l'espère. Quelqu'un vient.

MARTON.

C'est le comte, celui dont je vous ai parlé, et qui doit épouser madame.

DORANTE.

Je vous laisse donc ; il pourrait me parler de son procès ; vous savez ce que je vous ai dit là-dessus, et il est inutile que je le voie. (*Il sort.*)

SCÈNE IV. = LE COMTE, MARTON.

LE COMTE.

Bonjour, Marton.

MARTON.

Vous voilà donc revenu, monsieur?

LE COMTE.

Oui. On m'a dit qu'Araminte se promenait dans le jardin ; et je viens d'apprendre de sa mère une chose qui me chagrine. Je lui avais retenu un intendant qui devait aujourd'hui entrer chez elle ; et cependant elle en a pris un autre, qui ne plaît point à la mère et dont nous n'avons rien à espérer.

MARTON.

Nous n'en devons rien craindre non plus, monsieur. Allez, ne vous inquiétez point ; c'est un galant homme, et si la mère n'en est pas contente, c'est un peu de sa faute. Elle a débuté tantôt par le brusquer d'une manière si outrée, l'a traité si mal, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ne l'ait point gagné. Imaginez-vous qu'elle l'a querellé de ce qu'il était bien fait.

LE COMTE.

Ne serait-ce point lui que je viens de voir sortir d'avec vous?

MARTON.

Lui-même.

LE COMTE.

Il a bonne mine, en effet, et n'a que trop l'air de ce qu'il est.

MARTON.

Pardonnez-moi, monsieur ; car il est honnête homme.

LE COMTE.

N'y aurait-il pas moyen de raccommoder cela? Araminte ne me hait pas, je pense ; mais elle est lente à se déterminer, et, pour achever de la résoudre, il ne s'agirait plus que de lui dire que le sujet de notre discussion est douteux pour elle. Elle ne voudra pas soutenir l'embarras d'un procès. Parlons à cet intendant. S'il ne faut que de l'argent pour le mettre dans nos intérêts, je ne l'épargnerai pas.

MARTON.

Oh, non ! ce n'est point un homme à mener par là, c'est le garçon de France le plus désintéressé.

LE COMTE.

Tant pis ; ces gens-là ne sont bons à rien.

MARTON.

Laissez-moi faire.

SCÈNE V. = LE COMTE, ARLEQUIN, MARTON.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, voilà un homme qui en demande un autre ; savez-vous qui c'est?

MARTON, *brusquement.*

Et qui est cet autre? A quel homme en veut-il?

ARLEQUIN.

Ma foi, je n'en sais rien ; c'est de quoi je m'informe à vous.

MARTON.

Fais-le entrer.

ARLEQUIN, *l'appelant dans la coulisse.*

Eh ! le garçon, venez ici dire votre affaire. (*Il sort.*)

SCÈNE VI. = LE COMTE, MARTON, LE GARÇON.

MARTON.

Qui cherchez-vous?

LE GARÇON.

Mademoiselle, je cherche un certain monsieur à qui j'ai à rendre un portrait avec une boîte qu'il nous a fait faire. Il nous a dit qu'on ne la remît qu'à lui-même et qu'il viendrait la prendre ; mais comme mon père est obligé de partir demain pour un petit voyage, il m'a envoyé pour la lui rendre, et on m'a dit que je saurais de ses nouvelles ici. Je le connais de vue, mais je ne sais pas son nom.

MARTON.

N'est-ce pas vous, monsieur le comte?

LE GARÇON.

Je n'ai point affaire à monsieur, mademoiselle ; c'est une autre personne.

MARTON.

Et chez qui vous a-t-on dit que vous le trouveriez?

LE GARÇON.

Chez un procureur qui s'appelle monsieur Remy.

LE COMTE.

Ah ! n'est-ce pas le procureur de madame? montrez-nous la boîte.

LE GARÇON.

Monsieur cela m'est défendu. Je n'ai ordre de la donner qu'à celui à qui elle est ; le portrait de la dame est dedans.

LE COMTE.

Le portrait d'une dame ! Qu'est-ce que cela signifie? Serait-ce celui d'Araminte? Je vais tout à l'heure savoir ce qu'il en est. (*Il sort.*)

SCÈNE VII. = MARTON, LE GARÇON.

MARTON.

Vous avez mal fait de parler de ce portrait devant lui Je sais qui vous cherchez; c'est le neveu de monsieur Remy, de chez qui vous venez.

LE GARÇON.

Je le crois aussi, mademoiselle.

MARTON.

Un grand homme qui s'appelle monsieur Dorante.

LE GARÇON.

Il me semble que c'est son nom.

MARTON.

Il me l'a dit ; je suis dans sa confidence. Avez-vous remarqué le portrait?

LE GARÇON.

Non ; je n'ai pas pris garde à qui il ressemble.

MARTON.

Eh bien ! c'est de moi qu'il s'agit. Monsieur Dorante n'est pas ici, et ne reviendra pas sitôt. Vous n'avez qu'à me remettre la boîte ; vous le pouvez en toute sûreté ; vous lui ferez même plaisir. Vous voyez que je suis au fait.

LE GARÇON.

C'est ce qui me paraît. La voilà, mademoiselle. Ayez donc, je vous prie, le soin de la lui rendre quand il sera venu.

MARTON.

Oh ! je n'y manquerai pas.

LE GARÇON.

Il y a encore une bagatelle qu'il doit dessus ; mais je tâcherai de repasser tantôt ; et, s'il n'y était pas, vous auriez la bonté d'achever de payer.

MARTON.

Sans difficulté. Allez. (*A part.*) Voici Dorante. (*Au garçon.*) Retirez-vous vite.

SCÈNE VIII. = MARTON, DORANTE.

MARTON, *un moment seule et joyeuse.*

Ce ne peut être que mon portrait. Le charmant homme !

Monsieur Remy avait raison de dire qu'il y avait quelque temps qu'il me connaissait.

DORANTE.

Mademoiselle, n'avez-vous pas vu ici quelqu'un qui vient d'arriver? Arlequin croit que c'est moi qu'il demande.

MARTON, *le regardant avec tendresse.*

Que vous êtes aimable, Dorante ! je serais bien injuste de ne pas vous aimer. Allez, soyez en repos : l'ouvrier est venu, je lui ai parlé, j'ai la boîte, je la tiens.

DORANTE.

J'ignore....

MARTON.

Point de mystère ; je la tiens, vous dis-je, et je ne m'en fâche pas. Je vous la rendrai quand je l'aurai vue. Retirez-vous ; voici madame avec sa mère et le comte : c'est peut-être de cela qu'ils s'entretiennent. Laissez-moi les calmer là-dessus, et ne les attendez pas.

DORANTE, *en s'en allant et riant.*

Tout a réussi ; elle prend le change à merveille.

SCÈNE IX. = ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGANTE, MARTON

ARAMINTE.

Marton, qu'est-ce que c'est qu'un portrait dont monsieur le comte me parle, qu'on vient d'apporter ici à quelqu'un qu'on ne nomme pas, et qu'on soupçonne être le mien? Instruisez-moi de cette histoire-là?

MARTON, *d'un air rêveur.*

Ce n'est rien, madame ; je vous dirai ce que c'est. Je l'ai démêlé après que monsieur le comte a été parti ; il n'a que faire de s'alarmer. Il n'y a rien là qui vous intéresse.

LE COMTE.

Comment le savez-vous, mademoiselle? vous n'avez point vu le portrait.

MARTON.

N'importe ; c'est tout comme si je l'avais vu. Je sais qui il regarde ; n'en soyez point en peine.

LE COMTE.

Ce qu'il y a de certain, c'est un portrait de femme ; et c'est ici qu'on vient chercher la personne qui l'a fait faire, à qui on doit le rendre ; et ce n'est pas moi.

MARTON.

D'accord. Mais quand je vous dis que madame n'y est pour rien, ni vous non plus.

ARAMINTE.

Eh bien ! si vous êtes instruite, dites-nous donc de quoi il est question ; car je veux le savoir. On a des idées qui ne me plaisent point. Parlez.

MADAME ARGANTE.

Oui ; ceci a un air de mystère qui est désagréable. Il ne faut pourtant pas vous fâcher, ma fille. Monsieur le comte vous aime, et un peu de jalousie, même injuste, ne messied pas à un amant.

LE COMTE.

Je ne suis jaloux que de l'inconnu qui ose se donner le plaisir d'avoir le portrait de madame.

ARAMINTE, *vivement.*

Comme il vous plaira, monsieur ; mais j'ai entendu ce que vous vouliez dire, et je crains un peu ce caractère d'esprit-là. Eh bien, Marton?

MARTON.

Eh bien, madame, voilà bien du bruit ! c'est mon portrait.

LE COMTE.

Votre portrait?

MARTON.

Oui, le mien. Eh ! pourquoi non, s'il vous plaît? Il ne faut pas tant se récrier.

MADAME ARGANTE.

Je suis assez comme monsieur le comte ; la chose me paraît singulière.

MARTON.

Ma foi, madame, sans vanité, on en peint tous les jours et des plus huppées, qui ne me valent pas.

ARAMINTE.

Et qui est-ce qui a fait cette dépense-là pour vous?

MARTON.

Un très aimable homme qui m'aime, qui a de la délicatesse et des sentiments, et qui me recherche ; et puisqu'il faut vous le nommer, c'est Dorante.

ARAMINTE.

Mon intendant?

MARTON.

Lui-même.

MADAME ARGANTE.

Le fat, avec ses sentiments !

ARAMINTE, *brusquement.*

Eh ! vous nous trompez. Depuis qu'il est ici, a-t-il eu le temps de vous faire peindre?

MARTON.

Mais, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il me connaît.

ARAMINTE, *vivement.*

Donnez donc.

MARTON.

Je n'ai pas encore ouvert la boîte ; mais c'est moi que vous y allez voir. (*Araminte l'ouvre, tous regardent.*)

LE COMTE.

Eh ! je m'en doutais bien, c'est madame.

MARTON.

Madame !... Il est vrai, et me voilà bien loin de mon compte ! (*A part.*) Dubois avait raison tantôt.

ARAMINTE, *à part.*

Et moi, je vois clair. (*A Marton.*) Par quel hasard avez-vous cru que c'était vous?

MARTON.

Ma foi, madame, toute autre que moi s'y serait trompée. Monsieur Remy me dit que son neveu m'aime, qu'il veut nous marier ensemble ; Dorante est présent, et ne dit point non ; il refuse devant moi un très riche parti ; l'oncle s'en prend à moi, me dit que j'en suis cause. Ensuite vient un homme qui apporte ce portrait, qui vient chercher ici celui à qui il appartient ; je l'interroge ; à tout ce qu'il répond, je reconnais Dorante. C'est un petit portrait de femme ; Dorante m'aime jusqu'à refuser sa fortune pour moi. Je conclus donc que c'est moi qu'il a fait peindre. Ai-je eu tort? J'ai pourtant mal conclu. J'y renonce ; tant d'honneur ne m'appartient point. Je crois voir toute l'étendue de ma méprise, et je me tais.

ARAMINTE.

Ah ! ce n'est pas là une chose bien difficile à deviner. Vous faites le fâché, l'étonné, monsieur le comte ; il y a quelque malentendu dans les mesures que vous avez prises ; mais vous ne m'abusez point ; c'est à vous qu'on apportait le portrait. Un homme dont on ne sait pas le nom, qu'on vient chercher ici, c'est vous, monsieur, c'est vous.

MARTON, *d'un air sérieux.*

Je ne crois pas.

MADAME ARGANTE.

Oui, oui c'est monsieur ; à quoi bon vous en défendre?

Dans les termes où vous en êtes avec ma fille, ce n'est pas là un si grand crime ; allons, convenez-en.

LE COMTE, *froidement.*

Non, madame, ce n'est point moi, sur mon honneur. Je ne connais pas monsieur Remy. Comment aurait-on dit chez lui qu'on aurait de mes nouvelles ici? Cela ne se peut pas.

MADAME ARGANTE, *d'un air pensif.*

Je ne faisais pas attention à cette circonstance.

ARAMINTE.

Bon ! qu'est-ce que c'est qu'une circonstance de plus ou de moins? Je n'en rabats rien. Quoi qu'il en soit, je le garde ; personne ne l'aura. Mais, quel bruit entendons-nous? Voyez ce que c'est, Marton.

SCÈNE X. = ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGANTE, MARTON, DUBOIS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *en se retirant.*

Tu es un plaisant magot !

MARTON.

A qui en avez-vous donc, vous autres?

DUBOIS.

Si je disais un mot, ton maître sortirait bien vite.

ARLEQUIN.

Toi? Nous nous soucions de toi et de toute ta race de canaille, comme de cela.

DUBOIS.

Comme je te bâtonnerais, sans le respect de madame !

ARLEQUIN.

Arrive, arrive. La voilà, madame.

ARAMINTE.

Quel sujet avez-vous donc de quereller? De quoi s'agit-il?

MADAME ARGANTE.

Approchez, Dubois. Apprenez-nous ce que c'est que ce mot que vous diriez contre Dorante ; il serait bon de savoir ce que c'est.

ARLEQUIN.

Prononce donc ce mot.

ARAMINTE.

Tais-toi ; laisse-le parler.

DUBOIS.

Il y a une heure qu'il me dit mille invectives, madame.

ARLEQUIN.

Je soutiens les intérêts de mon maître, je tire des gages pour cela, et je ne souffrirai pas qu'un ostrogoth menace mon maître d'un mot ; j'en demande justice à madame.

MADAME ARGANTE.

Mais, encore une fois, sachons ce que veut dire Dubois par ce mot ; c'est le plus pressé.

ARLEQUIN.

Je le défie d'en dire seulement une lettre.

DUBOIS.

C'est par pure colère que j'ai fait cette menace, madame ; et voici la cause de la dispute. En arrangeant l'appartement de monsieur Dorante, j'y ai vu par hasard un tableau où madame est peinte, et j'ai cru qu'il fallait l'ôter, qu'il n'avait que faire là, qu'il n'était point décent qu'il y restât ; de sorte que j'ai été pour le détacher ; ce butor est venu pour m'en empêcher, et peu s'en est fallu que nous ne nous soyons battus.

ARLEQUIN.

Sans doute ; de quoi t'avises-tu d'ôter ce tableau qui est tout à fait gracieux, que mon maître considérait il n'y avait qu'un moment avec toute la satisfaction possible? Car je l'avais vu qui l'avait contemplé de tout son cœur ; et il prend fantaisie à ce brutal de le priver d'une peinture qui réjouit cet honnête homme. Voyez la malice ! Ote-lui quelque autre meuble, s'il en a trop ; mais laisse-lui cette pièce, animal.

DUBOIS.

Et moi, je te dis qu'on ne la laissera point, que je la détacherai moi-même, que tu en auras le démenti, et que madame le voudra ainsi.

ARAMINTE.

Eh ! que m'importe? Il était bien nécessaire de faire ce bruit-là pour un vieux tableau qu'on a mis là par hasard, et qui y est resté. Laissez-nous. Cela vaut-il la peine qu'on en parle?

MADAME ARGANTE, *d'un ton aigre.*

Vous m'excuserez, ma fille ; ce n'est point là sa place et il n'y a qu'à l'ôter. Votre intendant se passera bien de ses contemplations.

ARAMINTE, *souriant d'un air railleur.*

Oh ! vous avez raison, je ne pense pas qu'il les regrette. (*A Arlequin et à Dorante.*) Retirez-vous tous deux.

SCÈNE XI. = ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGANTE, MARTON.

LE COMTE, *d'un ton railleur.*

Ce qui est de sûr, c'est que cet homme d'affaires-là est de bon goût.

ARAMINTE, *ironiquement.*

Oui, la réflexion est juste. Effectivement, il est fort extraordinaire qu'il ait jeté les yeux sur ce tableau !

MADAME ARGANTE.

Cet homme-là ne m'a jamais plu un instant, ma fille ; vous le savez, j'ai le coup d'œil assez bon, et je ne l'aime pas. Croyez-moi, vous avez entendu la menace que Dubois a faite en parlant de lui ; j'y reviens encore, il faut qu'il ait quelque chose à en dire. Interrogez-le ; sachons ce que c'est. Je suis persuadée que ce petit monsieur-là ne vous convient point ; nous le voyons tous ; il n'y a que vous qui n'y prenez pas garde.

MARTON, *négligemment.*

Pour moi, je n'en suis pas contente.

ARAMINTE, *riant ironiquement.*

Qu'est-ce donc que vous voyez, et que je ne vois point? Je manque de pénétration ; j'avoue que je m'y perds. Je ne vois pas le sujet de me défaire d'un homme qui m'est donné de bonne main, qui est un homme de quelque chose, qui me sert bien, et que trop bien peut-être. Voilà ce qui n'échappe pas à ma pénétration, par exemple.

MADAME ARGANTE.

Que vous êtes aveugle !

ARAMINTE, *d'un air souriant.*

Pas tant ; chacun a ses lumières. Je consens, au reste, d'écouter Dubois ; le conseil est bon et je l'approuve. Allez, Marton, allez lui dire que je veux lui parler. S'il me donne des motifs raisonnables de renvoyer cet intendant assez hardi pour regarder un tableau, il ne restera pas longtemps chez moi ; sans quoi, on aura la bonté de trouver bon que je le garde, en attendant qu'il me déplaise à moi.

MADAME ARGANTE, *vivement.*

Eh bien ! il vous déplaira ; je ne vous en dis pas davantage, en attendant de plus fortes preuves.

LE COMTE.

Quant à moi, madame, j'avoue que j'ai craint qu'il ne me servît mal auprès de vous, qu'il ne vous inspirât l'envie de

plaider, et j'ai souhaité par pure tendresse qu'il vous en détournât. Il aura pourtant beau faire, je déclare que je renonce à tout procès avec vous ; que je ne veux pour arbitres de notre discussion que vous et vos gens d'affaires, et que j'aime mieux perdre tout que de rien disputer.

MADAME ARGANTE, *d'un ton décisif.*

Mais où serait la dispute? Le mariage terminerait tout, et le vôtre est comme arrêté.

LE COMTE.

Je garde le silence sur Dorante. Je reviendrai simplement voir ce que vous pensez de lui ; et si vous le congédiez, comme je le présume, il ne tiendra qu'à vous de prendre celui que je vous offrais et que je retiendrai encore quelque temps.

MADAME ARGANTE.

Je ferai comme monsieur ; je ne vous parlerai plus de rien non plus ; vous m'accuseriez de vision, et votre entêtement finira sans notre secours. Je compte beaucoup sur Dubois que voici et avec lequel nous vous laissons.

SCÈNE XII. = DUBOIS, ARAMINTE.

DUBOIS.

On m'a dit que vous vouliez me parler, madame.

ARAMINTE.

Viens ici ; tu es bien imprudent, Dubois, bien indiscret. Moi qui ai si bonne opinion de toi, tu n'as guère d'attention pour ce que je te dis. Je t'avais recommandé de te taire sur le chapitre de Dorante ; tu en sais les conséquences ridicules, et tu me l'avais promis. Pourquoi donc avoir prise, sur ce misérable tableau, avec un sot qui fait un vacarme épouvantable et qui vient ici tenir des discours tout propres à donner des idées que je serais au désespoir qu'on eût?

DUBOIS.

Ma foi ! madame, j'ai cru la chose sans conséquence, et je n'ai agi d'ailleurs que par un mouvement de respect et de zèle.

ARAMINTE, *d'un air vif.*

Eh ! laisse là ton zèle ; ce n'est pas celui que je veux ni celui qu'il me faut. C'est de ton silence que j'ai besoin pour me tirer de l'embarras où je suis et où tu m'as jetée toi-même ; car sans toi je ne saurais pas que cet homme-là m'aime et je n'aurais que faire d'y regarder de si près.

DUBOIS.

J'ai bien senti que j'avais tort.

ARAMINTE.

Passe encore pour la dispute ; mais pourquoi s'écrier : « Si je disais un mot »? Y a-t-il rien de plus mal à toi?

DUBOIS.

C'est encore une suite de ce zèle mal entendu.

ARAMINTE.

Eh bien ! tais-toi donc, tais-toi ; je voudrais pouvoir te faire oublier ce que tu m'as dit.

DUBOIS.

Oh ! Je suis bien corrigé.

ARAMINTE.

C'est ton étourderie qui me force actuellement de te parler, sous prétexte de t'interroger sur ce que tu sais de lui. Ma mère et monsieur le comte s'attendent que tu vas m'en apprendre des choses étonnantes ; quel rapport leur ferai-je à présent?

DUBOIS.

Ah ! il n'y a rien de plus facile à raccommoder ; ce rapport sera que des gens qui le connaissent m'ont dit que c'était un homme incapable de l'emploi qu'il a chez vous, quoiqu'il soit fort habile, au moins ; ce n'est pas cela qui lui manque.

ARAMINTE.

A la bonne heure ; mais il y aura un inconvénient. S'il en est incapable, on me dira de le renvoyer, et il n'est pas encore temps ; j'y ai pensé depuis ; la prudence ne le veut pas, et je suis obligée de prendre des biais, et d'aller tout doucement avec cette passion si excessive que tu dis qu'il a et qui éclaterait peut-être dans sa douleur. Me fierai-je à un désespéré? Ce n'est plus le besoin que j'ai de lui qui me retient ; c'est moi que je ménage. (*Elle radoucit le ton.*) A moins que ce qu'a dit Marton ne soit vrai ; auquel cas je n'aurais plus rien à craindre. Elle prétend qu'il l'avait déjà vue chez monsieur Remy, et que le procureur a dit même devant lui qu'il l'aimait depuis longtemps et qu'il fallait qu'ils se mariassent ; je le voudrais.

DUBOIS.

Bagatelle ! Dorante n'a vu Marton ni de près ni de loin ; c'est le procureur qui a débité cette fable-là à Marton dans le dessein de les marier ensemble. « Et moi je n'ai pas osé l'en dédire, m'a dit Dorante, parce que j'aurais indisposé contre moi cette fille qui a du crédit auprès de sa maîtresse, et qui a cru ensuite que c'était pour elle que je refusais les quinze mille livres de rente qu'on m'offrait. »

ARAMINTE, *négligemment.*

Il t'a donc tout conté?

DUBOIS.

Oui, il n'y a qu'un moment, dans le jardin, où il a voulu presque se jeter à mes genoux pour me conjurer de lui garder le secret sur sa passion et d'oublier l'emportement qu'il eut avec moi quand je le quittai. Je lui ai dit que je me tairais, mais que je ne prétendais pas rester dans la maison avec lui et qu'il fallait qu'il sortît ; ce qui l'a jeté dans des gémissements, dans des pleurs, dans le plus triste état du monde.

ARAMINTE.

Eh ! tant pis ; ne le tourmente point. Tu vois bien que j'ai raison de dire qu'il faut aller doucement avec cet esprit-là ; tu le vois bien. J'augurais beaucoup de ce mariage avec Marton ; je croyais qu'il m'oublierait ; et point du tout, il n'est question de rien.

DUBOIS, *comme s'en allant.*

Pure fable. Madame a-t-elle encore quelque chose à me dire?

ARAMINTE.

Attends ; comment faire? Si, lorsqu'il me parle, il me mettait en droit de me plaindre de lui ; mais il ne lui échappe rien ; je ne sais de son amour que ce que tu m'en dis ; et je ne suis pas assez fondée pour le renvoyer. Il est vrai qu'il me fâcherait, s'il parlait ; mais il serait à propos qu'il me fâchât.

DUBOIS.

Vraiment oui ; Monsieur Dorante n'est point digne de madame. S'il était dans une plus grande fortune, comme il n'y a rien à dire à ce qu'il est né, ce serait une autre affaire ; mais il n'est riche qu'en mérite, et ce n'est pas assez.

ARAMINTE, *d'un ton comme triste.*

Vraiment non ; voilà les usages. Je ne sais pas comment j le traiterai ; je n'en sais rien, je verrai.

DUBOIS.

Eh bien ! madame a un si beau prétexte. Ce portrait que Marton a cru être le sien, à ce qu'elle m'a dit....

ARAMINTE.

Eh ! non, je ne saurais l'en accuser ; c'est le comte qui l'a fait faire.

DUBOIS.

Point du tout, c'est de Dorante ; je le sais de lui-même ; et il y travaillait encore il n'y a que deux mois, lorsque je le quittai.

ARAMINTE.

Va-t'en ; il y a longtemps que je te parle. Si on me demande ce que tu m'as appris de lui, je dirai ce dont nous sommes convenus. Le voici ; j'ai envie de lui tendre un piège.

DUBOIS.

Oui, madame ; il se déclarera peut-être et tout de suite je lui dirais : « Sortez ».

ARAMINTE.

Laisse-nous.

SCÈNE XIII. = DORANTE, ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS, *sortant, et en passant auprès de Dorante, et rapidement.*

Il m'est impossible de l'instruire ; mais qu'il se découvre ou non, les choses ne peuvent aller que bien.

DORANTE.

Je viens, madame, vous demander protection. Je suis dans le chagrin et dans l'inquiétude ; j'ai tout quitté pour avoir l'honneur d'être à vous ; je vous suis plus attaché que je ne puis vous le dire ; on ne saurait vous servir avec plus de fidélité ni de désintéressement ; et cependant je ne suis pas sûr de rester. Tout le monde ici m'en veut, me persécute et conspire pour me faire sortir. J'en suis consterné ; je tremble que vous ne cédiez à leur inimitié pour moi, et j'en serais dans la dernière affliction.

ARAMINTE, *d'un ton doux.*

Tranquillisez-vous ; vous ne dépendez point de ceux qui vous en veulent ; ils ne vous ont encore fait aucun tort dans mon esprit, et tous leurs petits complots n'aboutiront à rien ; je suis la maîtresse.

DORANTE, *d'un air inquiet.*

Je n'ai que votre appui, madame.

ARAMINTE.

Il ne vous manquera pas ; mais je vous conseille une chose ; ne leur paraissez pas si alarmé, vous leur feriez douter de votre capacité ; et il leur semblerait que vous m'auriez beaucoup d'obligation de ce que je vous garde.

DORANTE.

Ils ne se tromperaient pas, madame ; c'est une bonté qui me pénètre de reconnaissance.

ARAMINTE.

A la bonne heure ; mais il n'est pas nécessaire qu'ils le croient.

Je vous sais bon gré de votre attachement et de votre fidélité ; mais dissimulez-en une partie ; c'est peut-être ce qui les indispose contre vous. Vous leur avez refusé de m'en faire accroire sur le chapitre du procès ; conformez-vous à ce qu'ils exigent ; regagnez-les par là, je vous le permets. L'événement leur persuadera que vous les avez bien servis ; car toute réflexion faite, je suis déterminée à épouser le comte.

DORANTE, *d'un ton ému.*

Déterminée, madame?

ARAMINTE.

Oui, tout à fait résolue. Le comte croira que vous y avez contribué ; je le lui dirai même, et je vous garantis que vous resterez ici ; je vous le promets. (*A part.*) Il change de couleur.

DORANTE.

Quelle différence pour moi, madame !

ARAMINTE, *d'un air délibéré.*

Il n'y en aura aucune. Ne vous embarrassez pas, et écrivez le billet que je vais vous dicter ; il y a tout ce qu'il faut sur cette table.

DORANTE.

Et pour qui, madame?

ARAMINTE.

Pour le comte, qui est sorti d'ici extrêmement inquiet et que je vais surprendre bien agréablement par le petit mot que vous allez lui écrire en mon nom. (*Dorante reste rêveur, et, par distraction, ne va point à la table.*) Eh ! vous n'allez pas à la table? A quoi rêvez-vous?

DORANTE, *toujours distrait.*

Oui, madame.

ARAMINTE, *à part, pendant qu'il se place.*

Il ne sait ce qu'il fait ; voyons si cela continuera.

DORANTE, *à part, cherchant du papier.*

Ah ! Dubois m'a trompé.

ARAMINTE, *poursuivant.*

Êtes-vous prêt à écrire?

DORANTE.

Madame, je ne trouve point de papier.

ARAMINTE, *allant elle-même.*

Vous n'en trouvez point ! en voilà devant vous.

DORANTE.

Il est vrai.

ARAMINTE.

Écrivez. « Hâtez-vous de venir, monsieur ; votre mariage est sûr.... » Avez-vous écrit?

DORANTE.

Comment, madame?

ARAMINTE.

Vous ne m'écoutez donc pas? « Votre mariage est sûr, madame veut que je vous l'écrive, et vous attend pour vous le dire. » (*A part.*) Il souffre, mais il ne dit mot ; est-ce qu'il ne parlera pas? « N'attribuez point cette résolution à la crainte que madame pourrait avoir des suites d'un procès douteux. »

DORANTE.

Je vous ai assurée que vous le gagneriez, madame. Douteux ! il ne l'est point.

ARAMINTE.

N'importe, achevez. « Non, monsieur. Je suis chargé de sa part de vous assurer que la seule justice qu'elle rend à votre mérite la détermine. »

DORANTE *à part.*

Ciel ! je suis perdu. (*Haut.*) Mais, madame, vous n'aviez aucune inclination pour lui.

ARAMINTE.

Achevez, vous dis-je.... « Qu'elle rend à votre mérite la détermine. » Je crois que la main vous tremble ; vous paraissez changer. Qu'est-ce que cela signifie? Vous trouvez-vous mal?

DORANTE.

Je ne me trouve pas bien, madame.

ARAMINTE.

Quoi ! si subitement ! cela est singulier. Pliez la lettre et mettez : « A monsieur le comte Dorimont ». Vous direz à Dubois qu'il la lui porte. (*A part.*) Le cœur me bat. Il n'y a pas encore là de quoi le convaincre.

DORANTE, *à part.*

Ne serait-ce point aussi pour m'éprouver? Dubois ne m'a averti de rien.

SCÈNE XIV. = ARAMINTE, DORANTE, MARTON.

MARTON.

Je suis bien aise, madame, de trouver monsieur ici ; il vous confirmera tout de suite ce que j'ai à vous dire. Vous avez offert en différentes occasions de me marier, madame ; et jusqu'ici je ne me suis point trouvée disposée à profiter de vos

bontés. Aujourd'hui monsieur me recherche ; il vient même de refuser un parti infiniment plus riche et le tout pour moi ; du moins me l'a-t-il laissé croire, et il est à propos qu'il s'explique ; mais comme je ne veux dépendre que de vous, c'est de vous, aussi, madame, qu'il faut qu'il m'obtienne. Ainsi, monsieur, vous n'avez qu'à parler à madame. Si elle m'accorde à vous, vous n'aurez point de peine à m'obtenir de moi-même. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV. = DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE, *à part, émue.*

Cette folle ! (*Haut.*) Je suis charmée de ce qu'elle vient de m'apprendre. Vous avez fait là un très bon choix ; c'est une fille aimable et d'un excellent caractère.

DORANTE, *d'un air abattu.*

Hélas ! madame, je ne songe point à elle.

ARAMINTE.

Vous ne songez point à elle ! Elle dit que vous l'aimez, que vous l'aviez vue avant de venir ici.

DORANTE, *tristement.*

C'est une erreur où monsieur Remy l'a jetée sans me consulter ; et je n'ai point osé dire le contraire, dans la crainte de m'en faire une ennemie auprès de vous. Il en est de même de ce riche parti qu'elle croit que je refuse à cause d'elle ; et je n'ai nulle part à tout cela. Je suis hors d'état de donner mon cœur à personne ; je l'ai perdu pour jamais, et la plus brillante de toutes les fortunes ne me tenterait pas.

ARAMINTE.

Vous avez tort. Il faut désabuser Marton.

DORANTE.

Elle vous aurait peut-être empêchée de me recevoir, et mon indifférence lui en dit assez.

ARAMINTE.

Mais dans la situation où vous êtes, quel intérêt aviez-vous d'entrer dans ma maison et de la préférer à une autre?

DORANTE.

Je trouve plus de douceur à être chez vous, madame.

ARAMINTE.

Il y a quelque chose d'incompréhensible dans tout ceci ! Voyez-vous souvent la personne que vous aimez?

DORANTE, *toujours abattu.*

Pas souvent à mon gré, madame ; et je la verrais à tout instant, que je ne croirais pas la voir assez.

ARAMINTE, *à part.*

Il a des expressions d'une tendresse ! (*Haut.*) Est-elle fille? A-t-elle été mariée?

DORANTE.

Madame, elle est veuve.

ARAMINTE.

Et ne devez-vous pas l'épouser? Elle vous aime, sans doute?

DORANTE.

Hélas ! madame, elle ne sait pas seulement que je l'adore. Excusez l'emportement du terme dont je me sers. Je ne saurais presque parler d'elle qu'avec transport.

ARAMINTE.

Je ne vous interroge que par étonnement. Elle ignore que vous l'aimez, dites-vous, et vous lui sacrifiez votre fortune ! Voilà de l'incroyable. Comment, avec tant d'amour, avez-vous pu vous taire? On essaye de se faire aimer, ce me semble ; cela est naturel et pardonnable.

DORANTE.

Me préserve le ciel d'oser concevoir la plus légère espérance ! Être aimé, moi ! non, madame. Son état est bien au-dessus du mien. Mon respect me condamne au silence, et je mourrai du moins sans avoir eu le malheur de lui déplaire.

ARAMINTE.

Je n'imagine point de femme qui mérite d'inspirer une passion si étonnante, je n'en imagine point. Elle est donc au-dessus de toute comparaison?

DORANTE.

Dispensez-moi de la louer, madame ; je m'égarerais en la peignant. On ne connaît rien de si beau ni de si aimable qu'elle ; et jamais elle ne me parle ou ne me regarde, que mon amour n'en augmente.

ARAMINTE, *baissant les yeux.*

Mais votre conduite blesse la raison. Que prétendez-vous, avec cet amour pour une personne qui ne saura jamais que vous l'aimez? Cela est bien bizarre. Que prétendez-vous?

DORANTE.

Le plaisir de la voir, et quelquefois d'être avec elle, est tout ce que je me propose.

ARAMINTE.

Avec elle ! Oubliez-vous que vous êtes ici?

DORANTE.

Je veux dire avec son portrait, quand je ne la vois point.

ARAMINTE.

Son portrait? est-ce que vous l'avez fait faire?

DORANTE.

Non, madame ; mais j'ai, par amusement, appris à peindre, et je l'ai peinte moi-même. Je me serais privé de son portrait si je n'avais pu l'avoir que par le secours d'un autre.

ARAMINTE, *à part.*

Il faut le pousser à bout. (*Haut.*) Montrez-moi ce portrait.

DORANTE.

Daignez m'en dispenser, madame ; quoique mon amour soit sans espérance, je n'en dois pas moins un secret inviolable à l'objet aimé.

ARAMINTE.

Il m'en est tombé un par hasard entre les mains ; on l'a trouvé ici. (*Montrant la boîte.*) Voyez si ce ne serait point celui dont il s'agit.

DORANTE.

Cela ne se peut pas.

ARAMINTE, *ouvrant la boîte.*

Il est vrai que la chose serait assez extraordinaire ; examinez.

DORANTE.

Ah ! madame, songez que j'aurais perdu mille fois la vie avant d'avouer ce que le hasard vous découvre. Comment pourrai-je expier?... (*Il se jette à ses genoux.*)

ARAMINTE.

Dorante, je ne me fâcherai point. Votre égarement me fait pitié. Revenez-en ; je vous le pardonne.

MARTON, *paraît et s'enfuit.*

Ah ! (*Dorante se lève vite.*)

ARAMINTE.

Ah ciel ! c'est Marton ! Elle vous a vu.

DORANTE, *feignant d'être déconcerté.*

Non, madame, non ; je ne crois pas. Elle n'est point entrée.

ARAMINTE.

Elle vous a vu, vous dis-je. Laissez-moi, allez-vous-en ; vous m'êtes insupportable. Rendez-moi ma lettre. (*Quand il est parti.*) Voilà pourtant ce que c'est que de l'avoir gardé !

SCÈNE XVI. = ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Dorante s'est-il déclaré, madame? et est-il nécessaire que je lui parle?

ARAMINTE.

Non ; il ne m'a rien dit. Je n'ai rien vu d'approchant à ce que tu m'as conté ; et qu'il n'en soit plus question ; ne t'en mêle plus. (*Elle sort.*)

DUBOIS.

Voici l'affaire dans sa crise.

SCÈNE XVII. = DUBOIS, DORANTE.

DORANTE.

Ah ! Dubois.

DUBOIS.

Retirez-vous.

DORANTE.

Je ne sais qu'augurer de la conversation que je viens d'avoir avec elle.

DUBOIS.

A quoi songez-vous? Elle n'est qu'à deux pas : voulez-vous tout perdre?

DORANTE.

Il faut que tu m'éclaircisses...

DUBOIS.

Allez dans le jardin.

DORANTE.

D'un doute....

DUBOIS.

Dans le jardin, vous dis-je ; je vais m'y rendre.

DORANTE.

Mais....

DUBOIS.

Je ne vous écoute plus.

DORANTE.

Je crains plus que jamais.

ACTE III

SCÈNE I. = DORANTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Non, vous dis-je ; ne perdons point de temps. La lettre est-elle prête?

DORANTE, *la lui montrant.*

Oui, la voilà : et j'ai mis dessus : rue du Figuier.

DUBOIS.

Vous êtes bien assuré qu'Arlequin ne connaît pas ce quartier-là?

DORANTE.

Il m'a dit que non.

DUBOIS.

Lui avez-vous bien recommandé de s'adresser à Marton ou à moi pour savoir ce que c'est?

DORANTE.

Sans doute, et je le lui recommanderai encore.

DUBOIS.

Allez donc la lui donner ; je me charge du reste auprès de Marton que je vais trouver.

DORANTE.

Je t'avoue que j'hésite un peu. N'allons-nous pas trop vite avec Araminte? Dans l'agitation des mouvements où elle est, veux-tu encore lui donner l'embarras de voir subitement éclater l'aventure?

DUBOIS.

Oh ! oui ! point de quartier. Il faut l'achever pendant qu'elle est étourdie. Elle ne sait plus ce qu'elle fait. Ne voyez-vous pas bien qu'elle triche avec moi, qu'elle me fait accroire que vous ne lui avez rien dit? Ah ! je lui apprendrai à vouloir me souffler mon emploi de confident pour vous aimer en fraude.

DORANTE.

Que j'ai souffert dans ce dernier entretien ! Puisque tu savais qu'elle voulait me faire déclarer, que ne m'en avertissais-tu par quelques signes?

DUBOIS.

Cela aurait été joli, ma foi ! Elle ne s'en serait point aperçue,

n'est-ce pas? Et d'ailleurs, votre douleur n'en a paru que plus vraie. Vous repentez-vous de l'effet qu'elle a produit? Monsieur a souffert ! Parbleu ! il me semble que cette aventure-ci mérite un peu d'inquiétude.

DORANTE.

Sais-tu bien ce qui arrivera? Qu'elle prendra son parti, et qu'elle me renverra tout d'un coup.

DUBOIS.

Je l'en défie. Il est trop tard ; l'heure du courage est passée il faut qu'elle nous épouse.

DORANTE.

Prends-y garde ; tu vois que sa mère la fatigue.

DUBOIS.

Je serais bien fâché qu'elle la laissât en repos.

DORANTE.

Elle est confuse de ce que Marton m'a surpris à ses genoux.

DUBOIS.

Ah ! vraiment, des confusions ! Elle n'y est pas ; elle va en essuyer bien d'autres ! C'est moi qui, voyant le train que prenait la conversation, ai fait venir Marton une seconde fois.

DORANTE.

Araminte pourtant m'a dit que je lui étais insupportable

DUBOIS.

Elle a raison. Voulez-vous qu'elle soit de bonne humeur avec un homme qu'il faut qu'elle aime en dépit d'elle? Cela est-il agréable? Vous vous emparez de son bien, de son cœur ; et cette femme ne criera pas ! Allez vite, plus de raisonnements : laissez-vous conduire.

DORANTE.

Songe que je l'aime, et que, si notre précipitation réussit mal, tu me désespères.

DUBOIS.

Ah ! oui, je sais bien que vous l'aimez ; c'est à cause de cela que je ne vous écoute pas. Êtes-vous en état de juger de rien? Allons, allons, vous vous moquez ; laissez faire un homme de sang-froid. Partez, d'autant plus que voici Marton qui vient à propos, et que je vais tâcher d'amuser, en attendant que vous envoyiez Arlequin. (*Dorante sort.*)

SCÈNE II. = DUBOIS, MARTON.

MARTON, *d'un air triste.*

Je te cherchais.

DUBOIS.

Qu'y a-t-il pour votre service, mademoiselle?

MARTON

Tu me l'avais bien dit, Dubois.

DUBOIS.

Quoi donc? Je ne me souviens plus de ce que c'est.

MARTON.

Que cet intendant osait lever les yeux sur madame.

DUBOIS.

Ah ! oui ; vous parlez de ce regard que je lui vis jeter sur elle. Oh ! jamais je ne l'ai oublié. Cette œillade-là ne valait rien. Il y avait quelque chose dedans qui n'était pas dans l'ordre.

MARTON.

Oh ! çà, Dubois, il s'agit de faire sortir cet homme-ci.

DUBOIS.

Pardi ! tant qu'on voudra ; je ne m'y épargne pas. J'ai déjà dit à madame qu'on m'avait assuré qu'il n'entendait pas les affaires.

MARTON.

Mais est-ce là tout ce que tu sais de lui? C'est de la part de madame Argante et de monsieur le comte que je te parle; et nous avons peur que tu n'aies pas tout dit à madame, ou qu'elle ne cache ce que c'est. Ne nous déguise rien ; tu n'en seras pas fâché.

DUBOIS.

Ma foi ! je ne sais que son insuffisance, dont j'ai instruit madame.

MARTON.

Ne dissimule point.

DUBOIS.

Moi, un dissimulé ! moi, garder un secret ! Vous avez bien trouvé votre homme ! En fait de discrétion, je mériterais d'être femme. Je vous demande pardon de la comparaison ; mais c'est pour vous mettre l'esprit en repos.

MARTON.

Il est certain qu'il aime madame.

DUBOIS.

Il n'en faut point douter ; je lui en ai même dit ma pensée à elle.

MARTON.

Et qu'a-t-elle répondu?

DUBOIS.

Que j'étais un sot. Elle est si prévenue !...

MARTON.

Prévenue à un point que je n'oserais le dire, Dubois.

DUBOIS.

Oh ! le diable n'y perd rien, ni moi non plus ; car je vous entends.

MARTON.

Tu as la mine d'en savoir plus que moi là-dessus.

DUBOIS.

Oh ! point du tout, je vous jure. Mais, à propos, il vient tout à l'heure d'appeler Arlequin pour lui donner une lettre. Si nous pouvions la saisir, peut-être en saurions-nous davantage.

MARTON.

Une lettre ! oui-da ; ne négligeons rien. Je vais de ce pas parler à Arlequin s'il n'est pas encore parti.

DUBOIS.

Vous n'irez pas loin. Je crois qu'il vient.

SCÈNE III. = MARTON, DUBOIS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *voyant Dubois.*

Ah ! te voilà donc, mal bâti?

DUBOIS.

Tenez ; n'est-ce pas là une belle figure pour se moquer de la mienne?

MARTON.

Que veux-tu, Arlequin?

ARLEQUIN.

Ne sauriez-vous pas où demeure la rue du Figuier, mademoiselle?

MARTON.

Oui.

ARLEQUIN.

C'est que mon camarade, que je sers, m'a dit de porter cette lettre à quelqu'un qui est dans cette rue, et comme je ne la sais pas, il m'a dit que je m'en informasse à vous ou à cet animal-là ; mais cet animal-là ne mérite pas que je lui parle, sinon pour l'injurier. J'aimerais mieux que le diable eût emporté toutes les rues, que d'en savoir une par le moyen d'un malotru comme lui.

DUBOIS, *à Marton, à part.*

Prenez la lettre. (*Haut.*) Non, non, mademoiselle, ne lui enseignez rien ; qu'il galope.

ARLEQUIN.

Veux-tu te taire?

MARTON, *négligemment.*

Ne l'interrompez donc point, Dubois. Eh bien ! veux-tu me donner ta lettre? Je vais envoyer dans ce quartier-là, et on la rendra à son adresse.

ARLEQUIN.

Ah ! voilà qui est bien agréable. Vous êtes une fille de bonne amitié, mademoiselle.

DUBOIS, *s'en allant.*

Vous êtes bien bonne d'épargner de la peine à ce fainéant-là.

ARLEQUIN.

Ce malhonnête ! Va, va trouver le tableau, pour voir comme il se moque de toi.

MARTON, *seule avec Arlequin.*

Ne lui réponds rien ; donne ta lettre.

ARLEQUIN.

Tenez, mademoiselle ; vous me rendez un service qui me fait grand bien. Quand il y aura à trotter pour votre serviable personne, n'ayez point d'autre postillon que moi.

MARTON.

Elle sera rendue exactement.

ARLEQUIN.

Oui, je vous recommande l'exactitude à cause de monsieur Dorante, qui mérite toutes sortes de fidélités.

MARTON, *à part.*

L'indigne !

ARLEQUIN, *s'en allant.*

Je suis votre serviteur éternel.

MARTON.

Adieu.

ARLEQUIN, *revenant.*

Si vous le rencontrez, ne lui dites point qu'un autre galope à ma place. (*Il sort.*)

SCÈNE IV. = MADAME ARGANTE, LE COMTE, MARTON.

MARTON, *un moment seule.*

Ne disons mot que je n'aie vu ce que ceci contient.

MADAME ARGANTE.

Eh bien ! Marton, qu'avez-vous appris de Dubois?

MARTON.

Rien, que ce que vous saviez déjà, madame ; et ce n'est pas assez.

MADAME ARGANTE.

Dubois est un coquin qui nous trompe.

LE COMTE.

Il est vrai que sa menace signifiait quelque chose de plus.

MADAME ARGANTE.

Quoi qu'il en soit, j'attends monsieur Remy que j'ai envoyé chercher ; et s'il ne nous défait pas de cet homme-là, ma fille saura qu'il ose l'aimer ; je l'ai résolu. Nous en avons les présomptions les plus fortes ; et ne fût-ce que par bienséance, il faudra bien qu'elle le chasse. D'un autre côté, j'ai fait venir l'intendant que monsieur le comte lui proposait. Il est ici, et je le lui présenterai sur-le-champ.

MARTON.

Je doute que vous réussissiez si nous n'apprenons rien de nouveau ; mais je tiens peut-être son congé, moi qui vous parle.... Voici monsieur Remy : je n'ai pas le temps de vous en dire davantage, et je vais m'éclaircir. (*Elle va pour sortir.*)

SCÈNE V. = MONSIEUR REMY, MADAME ARGANTE, LE COMTE, MARTON.

MONSIEUR REMY, *à Marton, qui se retire.*

Bonjour, ma nièce, puisque enfin il faut que vous la soyez. Savez-vous ce qu'on me veut ici?

MARTON, *brusquement.*

Passez, monsieur, et cherchez votre nièce ailleurs ; je n'aime point les mauvais plaisants. (*Elle sort.*)

MONSIEUR REMY.

Voilà une petite fille bien incivile. (*A madame Argante.*) On m'a dit de votre part de venir ici, madame ; de quoi est-il donc question?

MADAME ARGANTE, *d'un ton revêche.*

Ah ! c'est donc vous, Monsieur le procureur?

MONSIEUR REMY.

Oui, madame ; je vous garantis que c'est moi-même.

MADAME ARGANTE.

Et de quoi vous êtes-vous avisé, je vous prie, de nous embarrasser d'un intendant de votre façon?

MONSIEUR REMY.

Et par quel hasard madame y trouve-t-elle à redire?

MADAME ARGANTE.

C'est que nous nous serions bien passés du présent que vous nous avez fait.

MONSIEUR REMY.

Ma foi ! madame, s'il n'est pas à votre goût, vous êtes bien difficile.

MADAME ARGANTE.

C'est votre neveu, dit-on?

MONSIEUR REMY.

Oui, madame.

MADAME ARGANTE.

Eh bien ! tout votre neveu qu'il est, vous nous ferez un grand plaisir de le retirer.

MONSIEUR REMY.

Ce n'est pas à vous que je l'ai donné.

MADAME ARGANTE.

Non ; mais c'est à nous qu'il déplaît, à moi et à monsieur le comte que voilà, et qui doit épouser ma fille.

MONSIEUR REMY, *élevant la voix.*

Celui-ci est nouveau ! Mais, madame, dès qu'il n'est pas à vous, il me semble qu'il n'est pas essentiel qu'il vous plaise. On n'a pas mis dans le marché qu'il vous plairait ; personne n'a songé à cela ; et, pourvu qu'il convienne à madame Araminte, tout le monde doit être content. Tant pis pour qui ne l'est pas. Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME ARGANTE.

Mais vous avez le ton bien rauque, monsieur Remy.

MONSIEUR REMY.

Ma foi, vos compliments ne sont pas propres à l'adoucir, madame Argante.

LE COMTE.

Doucement, monsieur le procureur, doucement ; il me paraît que vous avez tort.

MONSIEUR REMY.

Comme vous voudrez, monsieur le comte, comme vous voudrez ; mais cela ne vous regarde pas. Vous savez bien que je n'ai pas l'honneur de vous connaître ; et nous n'avons que faire ensemble, pas la moindre chose.

LE COMTE.

Que vous me connaissiez ou non, il n'est pas si peu essentiel que vous le dites que votre neveu plaise à madame. Elle n'est pas étrangère dans la maison.

MONSIEUR REMY.

Parfaitement étrangère pour cette affaire-ci, monsieur ; on ne peut pas plus étrangère. Au surplus, Dorante est un homme d'honneur, connu pour tel, dont j'ai répondu, dont je répondrai toujours, et dont madame parle ici d'une manière choquante.

MADAME ARGANTE.

Votre Dorante est un impertinent.

MONSIEUR REMY.

Bagatelle ! ce mot-là ne signifie rien dans votre bouche.

MADAME ARGANTE.

Dans ma bouche ! A qui parle donc ce petit praticien, monsieur le comte? Est-ce que vous ne lui imposerez pas silence?

MONSIEUR REMY.

Comment donc ! m'imposer silence ! à moi, procureur. Savez-vous bien qu'il y a cinquante ans que je parle, madame Argante?

MADAME ARGANTE.

Il y a donc cinquante ans que vous ne savez ce que vous dites.

SCÈNE VI. = ARAMINTE, MADAME ARGANTE, MONSIEUR REMY, LE COMTE.

ARAMINTE.

Qu'y a-t-il donc? On dirait que vous vous querellez.

MONSIEUR REMY.

Nous ne sommes pas fort en paix, et vous venez très à propos, madame. Il s'agit de Dorante ; avez-vous sujet de vous plaindre de lui?

ARAMINTE.

Non, que je sache.

MONSIEUR REMY.

Vous êtes-vous aperçue qu'il ait manqué de probité?

ARAMINTE.

Lui? non vraiment. Je ne le connais que pour un homme très estimable.

MONSIEUR REMY.

Au discours que madame en tient, ce doit pourtant être un fripon dont il faut que je vous délivre ; et on se passerait bien du présent que je vous en ai fait ; et c'est un impertinent qui déplaît à madame, qui déplaît à monsieur qui parle en

qualité d'époux futur ; et à cause que je le défends, on veut me persuader que je radote.

ARAMINTE, *froidement.*

On se jette là dans de grands excès. Je n'y ai point de part, monsieur. Je suis bien éloignée de vous traiter si mal. A l'égard de Dorante, la meilleure justification qu'il y ait pour lui, c'est que je le garde. Mais je venais pour savoir une chose, monsieur le comte ; il y a là-bas un homme d'affaires que vous avez amené pour moi. On se trompe apparemment?

LE COMTE.

Madame, il est vrai qu'il est venu avec moi ; mais c'est madame Argante....

MADAME ARGANTE.

Attendez, je vais répondre. Oui, ma fille, c'est moi qui ai prié monsieur de le faire venir pour remplacer celui que vous avez et que vous allez mettre dehors ; je suis sûre de mon fait. J'ai laissé dire votre procureur, au reste ; mais il amplifie.

MONSIEUR REMY.

Courage !

MADAME ARGANTE, *vivement.*

Paix ; vous avez assez parlé. (*A Araminte.*) Je n'ai point dit que son neveu fût un fripon. Il ne serait pas impossible qu'il le fût ; je n'en serais pas étonnée.

MONSIEUR REMY.

Mauvaise parenthèse, avec votre permission ; supposition injurieuse et tout à fait hors d'œuvre.

MADAME ARGANTE.

Honnête homme, soit ; du moins n'a-t-on pas encore de preuve du contraire, et je veux croire qu'il l'est. Pour impertinent et très impertinent, j'ai dit qu'il en était un et j'ai raison. Vous dites que vous le garderez ; vous n'en ferez rien.

ARAMINTE, *froidement.*

Il restera, je vous assure.

MADAME ARGANTE.

Point du tout ; vous ne sauriez. Seriez-vous d'humeur à garder un intendant qui vous aime?

MONSIEUR REMY.

Eh ! à qui voulez-vous donc qu'il s'attache? A vous, à qui il n'a pas affaire?

ARAMINTE.

Mais, en effet, pourquoi faut-il que mon intendant me haïsse?

MADAME ARGANTE.

Eh ! non ; point d'équivoque. Quand je vous dis qu'il vous aime, j'entends qu'il est amoureux de vous, en bon français ; qu'il est ce qu'on appelle amoureux ; qu'il soupire pour vous ; que vous êtes l'objet secret de sa tendresse.

MONSIEUR REMY.

Dorante?

ARAMINTE, *riant.*

L'objet secret de sa tendresse ! Oh ! oui, très secret, je pense. Ah ! ah ! je ne me croyais pas si dangereuse à voir. Mais dès que vous devinez de pareils secrets, que ne devinez-vous que tous mes gens sont comme lui? Peut-être qu'ils m'aiment aussi ; que sait-on? Monsieur Remy, vous qui me voyez assez souvent, j'ai envie de deviner que vous m'aimez aussi.

MONSIEUR REMY.

Ma foi, madame, à l'âge de mon neveu, je ne m'en tirerais pas mieux qu'on dit qu'il s'en tire.

MADAME ARGANTE.

Ceci n'est pas matière à plaisanterie, ma fille. Il n'est pas question de votre Monsieur Remy; laissons là ce bonhomme, et traitons la chose un peu sérieusement. Vos gens ne vous font pas peindre ; vos gens ne se mettent point à contempler vos portraits ; vos gens n'ont point l'air galant, la mine doucereuse.

MONSIEUR REMY, *à Araminte.*

J'ai laissé passer le bonhomme à cause de vous, au moins ; mais le bonhomme est quelquefois brutal.

ARAMINTE.

En vérité, ma mère, vous seriez la première à vous moquer de moi si ce que vous me dites me faisait la moindre impression. Ce serait une enfance à moi que de le renvoyer sur un pareil soupçon. Est-ce qu'on ne peut me voir sans m'aimer? Je n'y saurais que faire ; il faut bien m'y accoutumer et prendre mon parti là-dessus. Vous lui trouvez l'air galant, dites-vous? Je n'y avais pas pris garde et je ne lui en ferai point un reproche. Il y aurait de la bizarrerie à se fâcher de ce qu'il est bien fait. Je suis d'ailleurs comme tout le monde ; j'aime assez les gens de bonne mine.

SCÈNE VII. = ARAMINTE, MADAME ARGANTE, MONSIEUR REMY, LE COMTE, DORANTE.

DORANTE.

Je vous demande pardon, madame, si je vous interromps.

J'ai lieu de présumer que mes services ne vous sont plus agréables ; et, dans la conjoncture présente, il est naturel que je sache mon sort.

MADAME ARGANTE, *ironiquement.*

Son sort ! Le sort d'un intendant ; que cela est beau !

MONSIEUR REMY.

Et pourquoi n'aurait-il pas un sort?

ARAMINTE, *d'un air vif à sa mère.*

Voilà des emportements qui m'appartiennent. (*A Dorante.*) Quelle est cette conjoncture, monsieur, et le motif de votre inquiétude?

DORANTE.

Vous le savez, madame. Il y a quelqu'un ici que vous avez envoyé chercher pour occuper ma place.

ARAMINTE.

Ce quelqu'un-là est fort mal conseillé. Désabusez-vous ; ce n'est point moi qui l'ai fait venir.

DORANTE.

Tout a contribué à me tromper, d'autant plus que mademoiselle Marton vient de m'assurer que dans une heure je ne serais plus ici.

ARAMINTE.

Marton vous a tenu un fort sot discours.

MADAME ARGANTE.

Le terme est encore trop long ; il devrait en sortir tout à l'heure.

MONSIEUR REMY, *à part.*

Voyons par où cela finira.

ARAMINTE.

Allez, Dorante, tenez-vous en repos. Fussiez-vous l'homme du monde qui me convînt le moins, vous resterez. Dans cette occasion-ci, c'est à moi-même que je dois cela. Je me sens offensée du procédé qu'on a avec moi, et je vais faire dire à cet homme d'affaires qu'il se retire. Que ceux qui l'ont amené sans me consulter le remmènent, et qu'il n'en soit plus parlé.

SCÈNE VIII. = ARAMINTE, MADAME ARGANTE, MONSIEUR REMY, LE COMTE, DORANTE, MARTON.

MARTON, *froidement.*

Ne vous pressez pas de le renvoyer, madame. Voilà une lettre de recommandation pour lui, et c'est Monsieur Dorante qui l'a écrite.

ARAMINTE.

Comment !

MARTON, *donnant la lettre au comte.*

Un instant, madame ; cela mérite d'être écouté. La lettre est de monsieur, vous dis-je.

LE COMTE *lit haut.*

« Je vous conjure, mon cher ami, d'être demain sur les neuf heures du matin chez vous. J'ai bien des choses à vous dire ; je crois que je vais sortir de chez la dame que vous savez ; elle ne peut plus ignorer la malheureuse passion que j'ai prise pour elle, et dont je ne guérirai jamais. »

MADAME ARGANTE.

De la passion ! entendez-vous, ma fille?

LE COMTE *lit.*

« Un misérable ouvrier que je n'attendais pas est venu ici pour m'apporter la boîte de ce portrait que j'ai fait d'elle. »

MADAME ARGANTE.

C'est-à-dire que le personnage sait peindre.

LE COMTE *lit.*

« J'étais absent ; il l'a laissée à une fille de la maison. »

MADAME ARGANTE, *à Marton.*

Fille de la maison ; cela vous regarde.

LE COMTE *lit.*

« On a soupçonné que ce portrait m'appartenait. Ainsi je pense qu'on va tout découvrir, et qu'avec le chagrin d'être renvoyé et de perdre le plaisir de voir tous les jours celle que j'adore.... »

MADAME ARGANTE.

Que j'adore ! ah ! que j'adore !

LE COMTE *lit.*

« J'aurai encore celui d'être méprisé d'elle.

MADAME ARGANTE.

Je crois qu'il n'a pas mal deviné celui-là, ma fille.

LE COMTE *lit.*

« Non pas à cause de la médiocrité de ma fortune, sorte de mépris dont je n'oserais la croire capable.... »

MADAME ARGANTE.

Eh ! pourquoi non?

LE COMTE *lit.*

« Mais seulement à cause du peu que je vaux auprès d'elle, tout honoré que je suis de l'estime de tant d'honnêtes gens. »

MADAME ARGANTE.

Et en vertu de quoi l'estiment-ils tant?

LE COMTE *lit.*

« Auquel cas je n'ai plus que faire à Paris. Vous êtes à la veille de vous embarquer, et je suis déterminé à vous suivre. »

MADAME ARGANTE.

Bon voyage au galant.

MONSIEUR REMY.

Le beau motif d'embarquement !

MADAME ARGANTE.

Eh bien ! en avez-vous le cœur net, ma fille?

LE COMTE.

L'éclaircissement m'en paraît complet.

ARAMINTE, *à Dorante.*

Quoi ! cette lettre n'est pas d'une écriture contrefaite? vous ne la niez point?

DORANTE.

Madame....

ARAMINTE.

Retirez-vous. (*Dorante sort.*)

MONSIEUR REMY.

Eh bien ! quoi? c'est de l'amour, qu'il a ; ce n'est pas d'aujourd'hui que les belles personnes en donnent ; et tel que vous le voyez, il n'en a pas pris pour toutes celles qui auraient bien voulu lui en donner. Cet amour-là lui coûte quinze mille livres de rente, sans compter les mers qu'il veut courir ; voilà le mal ; car, au reste, s'il était riche, le personnage en vaudrait bien un autre ; il pourrait bien dire qu'il adore. (*Contrefaisant madame Argante.*) Accommodez-vous, au reste ; je suis votre serviteur, madame. (*Il sort.*)

MARTON.

Fera-t-on monter l'intendant que monsieur le comte a amené, madame?

ARAMINTE.

N'entendrai-je parler que d'intendant? Allez-vous-en ; vous prenez mal votre temps pour me faire des questions. (*Marton sort.*)

MADAME ARGANTE.

Mais, ma fille, elle a raison. C'est monsieur le comte qui vous en répond ; il n'y a qu'à le prendre.

ARAMINTE.

Et moi je n'en veux point.

LE COMTE.

Est-ce à cause qu'il vient de ma part, madame?

ARAMINTE.

Vous êtes le maître d'interpréter, monsieur ; mais je n'en veux point.

LE COMTE.

Vous vous expliquez là-dessus d'un air de vivacité qui m'étonne.

MADAME ARGANTE.

Mais, en effet, je ne vous reconnais pas. Qu'est-ce qui vous fâche?

ARAMINTE.

Tout ; on s'y est mal pris ; il y a dans tout ceci des façons si désagréables, des moyens si offensants, que tout m'en choque.

MADAME ARGANTE, *étonnée.*

On ne vous entend point.

LE COMTE.

Quoique je n'aie aucune part à ce qui vient de se passer, je ne m'aperçois que trop, madame, que je ne suis pas exempt de votre mauvaise humeur, et je serais fâché d'y contribuer davantage par ma présence.

MADAME ARGANTE.

Non, monsieur ; je vous suis. Ma fille, je retiens monsieur le comte; vous allez venir nous trouver apparemment? Vous n'y songez pas, Araminte ; on ne sait que penser. (*Madame Argante sort avec le comte.*)

SCÈNE IX. = ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Enfin, madame, à ce que je vois, vous en voilà délivrée. Qu'il devienne tout ce qu'il voudra, à présent. Tout le monde a été témoin de sa folie, et vous n'avez plus rien à craindre de sa douleur ; il ne dit mot. Au reste, je viens seulement de le rencontrer plus mort que vif qui traversait la galerie pour aller chez lui. Vous auriez trop ri de le voir soupirer ; il m'a pourtant fait pitié ; je l'ai vu si défait, si pâle et si triste, que j'ai eu peur qu'il ne se trouvât mal.

ARAMINTE, *qui ne l'a pas regardé jusque-là, et qui a toujours rêvé, dit d'un ton haut.*

Mais, qu'on aille donc voir. Quelqu'un l'a-t-il suivi? que ne le secouriez-vous? faut-il tuer cet homme?

DUBOIS.

J'y ai pourvu, madame ; j'ai appelé Arlequin qui ne le

quittera pas ; et je crois d'ailleurs qu'il n'arrivera rien ; voilà qui est fini. Je ne suis venu que pour vous dire une chose, c'est que je pense qu'il demandera à vous parler, et je ne conseille pas à madame de le voir davantage ; ce n'est pas la peine.

ARAMINTE *sèchement.*

Ne vous embarrassez pas ; ce sont mes affaires.

DUBOIS.

En un mot, vous en êtes quitte, et cela par le moyen de cette lettre qu'on vous a lue et que mademoiselle Marton a tirée d'Arlequin par mon avis. Je me suis douté qu'elle pourrait vous être utile, et c'est une excellente idée que j'ai eue là ; n'est-ce pas, madame?

ARAMINTE, *froidement.*

Quoi ! c'est à vous que j'ai l'obligation de la scène qui vient de se passer?

DUBOIS, *librement.*

Oui, madame.

ARAMINTE.

Méchant valet ! ne vous présentez plus devant moi.

DUBOIS, *comme étonné.*

Hélas ! madame, j'ai cru bien faire.

ARAMINTE.

Allez, malheureux ! il fallait m'obéir. Je vous avais dit de ne plus vous en mêler ; vous m'avez jetée dans tous les désagréments que je voulais éviter. C'est vous qui avez répandu tous les soupçons qu'on a eus sur son compte ; et ce n'est pas par attachement pour moi que vous m'avez appris qu'il m'aimait, ce n'est que par le plaisir de faire du mal. Il m'importait peu d'en être instruite ; c'est un amour que je n'aurais jamais su, et je le trouve bien malheureux d'avoir eu affaire à vous, lui qui a été votre maître, qui vous affectionnait, qui vous a bien traité, qui vient, tout récemment encore, de vous prier à genoux de lui garder le secret. Vous l'assassinez, vous me trahissez moi-même. Il faut que vous soyez capable de tout. Que je ne vous voie jamais, et point de réplique.

DUBOIS, *à part.*

Allons, voilà qui est parfait. (*Il sort en riant.*)

SCÈNE X. = ARAMINTE, MARTON.

MARTON, *triste.*

La manière dont vous m'avez renvoyée, il n'y a qu'un moment, me montre que je vous suis désagréable, madame ; et je crois vous faire plaisir en vous demandant mon congé.

ARAMINTE, *froidement.*

Je vous le donne.

MARTON.

Votre intention est-elle que je sorte dès aujourd'hui, madame?

ARAMINTE.

Comme vous voudrez.

MARTON.

Cette aventure-ci est bien triste pour moi !

ARAMINTE.

Oh ! point d'explication, s'il vous plaît.

MARTON.

Je suis au désespoir.

ARAMINTE, *avec impatience.*

Est-ce que vous êtes fâchée de vous en aller? Eh bien restez, mademoiselle, restez ; j'y consens ; mais finissons.

MARTON.

Après les bienfaits dont vous m'avez comblée, que ferais-je auprès de vous, à présent que je vous suis suspecte et que j'ai perdu toute votre confiance?

ARAMINTE.

Mais que voulez-vous que je vous confie? Inventerai-je des secrets pour vous les dire?

MARTON.

Il est pourtant vrai que vous me renvoyez, madame ; d'où vient ma disgrâce?

ARAMINTE.

Elle est dans votre imagination. Vous me demandez votre congé, je vous le donne.

MARTON.

Ah ! madame, pourquoi m'avez-vous exposée au malheur de vous déplaire? J'ai persécuté par ignorance l'homme du monde le plus aimable, qui vous aime plus qu'on n'a jamais aimé.

ARAMINTE, *à part.*

Hélas !

MARTON.

Et à qui je n'ai rien à reprocher ; car il vient de me parler. J'étais son ennemie, et je ne la suis plus. Il m'a tout dit. Il ne m'avait jamais vue ; c'est monsieur Remy qui m'a trompée, et j'excuse Dorante.

ARAMINTE.

A la bonne heure !

MARTON.

Pourquoi avez-vous eu la cruauté de m'abandonner au hasard d'aimer un homme qui n'est pas fait pour moi, qui est digne de vous, et que j'ai jeté dans une douleur dont je suis pénétrée?

ARAMINTE, *d'un ton doux.*

Tu l'aimais donc, Marton?

MARTON.

Laissons là mes sentiments. Rendez-moi votre amitié comme je l'avais, et je serai contente.

ARAMINTE.

Ah ! je te la rends tout entière.

MARTON, *lui baisant la main.*

Me voilà consolée.

ARAMINTE.

Non, Marton ; tu ne l'es pas encore. Tu pleures et tu m'attendris.

MARTON.

N'y prenez point garde. Rien ne m'est si cher que vous.

ARAMINTE.

Va, je prétends bien te faire oublier tous tes chagrins. Je pense que voici Arlequin.

SCÈNE XI. = ARAMINTE, MARTON, ARLEQUIN.

ARAMINTE.

Que veux-tu?

ARLEQUIN, *pleurant et sanglotant.*

J'aurais bien de la peine à vous le dire ; car je suis dans une détresse qui me coupe entièrement la parole à cause de la trahison que mademoiselle Marton m'a faite. Ah ! quelle ingrate perfidie !

MARTON.

Laisse là ta perfidie et nous dis ce que tu veux.

ARLEQUIN.

Ah ! cette pauvre lettre ! Quelle escroquerie !

ARAMINTE.

Dis donc?

ARLEQUIN.

Monsieur Dorante vous demande à genoux qu'il vienne ici vous rendre compte des paperasses qu'il a eues dans les mains depuis qu'il est ici. Il m'attend à la porte où il pleure.

MARTON.

Dis-lui qu'il vienne.

ARLEQUIN.

Le voulez-vous, madame? car je ne me fie pas à elle. Quand on m'a une fois affronté, je n'en reviens point.

MARTON, *d'un air triste et attendri.*

Parlez-lui, madame ; je vous laisse.

ARLEQUIN *quand Marton est partie.*

Vous ne me répondez point, madame?

ARAMINTE.

Il peut venir. (*Arlequin sort.*)

SCÈNE XII. = DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE.

Approchez, Dorante.

DORANTE.

Je n'ose presque paraître devant vous.

ARAMINTE, *à part.*

Ah ! je n'ai guère plus d'assurance que lui. (*Haut.*) Pourquoi vouloir me rendre compte de mes papiers? Je m'en fie bien à vous. Ce n'est pas là-dessus que j'aurai à me plaindre.

DORANTE.

Madame.... j'ai autre chose à dire.... je suis si interdit, si tremblant, que je ne saurais parler.

ARAMINTE, *à part, avec émotion.*

Ah ! que je crains la fin de tout ceci !

DORANTE, *ému.*

Un de vos fermiers est venu tantôt, madame.

ARAMINTE, *émue.*

Un de mes fermiers?... cela se peut.

DORANTE.

Oui, madame.... il est venu.

ARAMINTE, *toujours émue.*

Je n'en doute pas.

DORANTE, *ému.*

Et j'ai de l'argent à vous remettre.

ARAMINTE.

Ah ! de l'argent.... nous verrons.

DORANTE.

Quand il vous plaira, madame, de le recevoir.

ARAMINTE.

Oui.... je le recevrai.... vous me le donnerez. (*A part.*) Je ne sais ce que je lui réponds.

DORANTE.

Ne serait-il pas temps de vous l'apporter ce soir ou demain, madame?

ARAMINTE.

Demain, dites-vous? Comment vous garder jusque-là, après ce qui est arrivé?

DORANTE, *plaintivement.*

De tout le temps de ma vie que je vais passer loin de vous, je n'aurais plus que ce seul jour qui m'en serait précieux.

ARAMINTE.

Il n'y a pas moyen, Dorante ; il faut se quitter. On sait que vous m'aimez, et l'on croirait que je n'en suis pas fâchée.

DORANTE.

Hélas ! madame, que je vais être à plaindre !

ARAMINTE.

Ah ! allez, Dorante ; chacun a ses chagrins.

DORANTE.

J'ai tout perdu ! J'avais un portrait et je ne l'ai plus.

ARAMINTE.

A quoi vous sert de l'avoir? vous savez peindre.

DORANTE.

Je ne pourrai de longtemps m'en dédommager. D'ailleurs, celui-ci m'aurait été bien cher ! Il a été entre vos mains, madame.

ARAMINTE.

Mais vous n'êtes pas raisonnable.

DORANTE.

Ah ! madame, je vais être éloigné de vous. Vous serez assez vengée ; n'ajoutez rien à ma douleur.

ARAMINTE.

Vous donner mon portrait ! songez-vous que ce serait avouer que je vous aime?

DORANTE.

Que vous m'aimez, madame ! Quelle idée ! qui pourrait se l'imaginer?

ARAMINTE, *d'un ton vif et naïf.*

Et voilà pourtant ce qui m'arrive.

DORANTE, *se jetant à ses genoux.*

Je me meurs !

ARAMINTE.

Je ne sais plus où je suis. Modérez votre joie ; levez-vous, Dorante.

DORANTE *se lève, et dit tendrement :*

Je ne la mérite pas, cette joie qui me transporte, je ne la mérite pas, madame. Vous allez me l'ôter ; mais n'importe ; il faut que vous soyez instruite.

ARAMINTE, *étonnée.*

Comment ! que voulez-vous dire?

DORANTE.

Dans tout ce qui se passe chez vous, il n'y a rien de vrai que ma passion, qui est infinie, et que le portrait que j'ai fait. Tous les incidents qui sont arrivés partent de l'industrie d'un domestique qui savait mon amour, qui m'en plaint, qui, par le charme de l'espérance, du plaisir de vous voir, m'a, pour ainsi dire, forcé de consentir à son stratagème ; il voulait me faire valoir auprès de vous. Voilà, madame, ce que mon respect, mon amour et mon caractère ne me permettent pas de vous cacher. J'aime encore mieux regretter votre tendresse que de la devoir à l'artifice qui me l'a acquise. J'aime mieux votre haine que le remords d'avoir trompé ce que j'adore.

ARAMINTE, *le regardant quelque temps sans parler.*

Si j'apprenais cela d'un autre que de vous, je vous haïrais sans doute ; mais l'aveu que vous m'en faites vous-même dans un moment comme celui-ci, change tout. Ce trait de sincérité me charme, me paraît incroyable ; et vous êtes le plus honnête homme du monde. Après tout, puisque vous m'aimez véritablement, ce que vous avez fait pour gagner mon cœur n'est point blâmable. Il est permis à un amant de chercher les moyens de plaire, et on doit lui pardonner lorsqu'il a réussi.

DORANTE.

Quoi ! la charmante Araminte daigne me justifier !

ARAMINTE.

Voici le comte avec ma mère ; ne dites mot, et laissez-moi parler.

SCÈNE XIII. = DORANTE, ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGANTE.

MADAME ARGANTE, *voyant Dorante.*

Quoi ! le voilà encore?

ARAMINTE, *froidement.*

Oui, ma mère (*Au comte.*) Monsieur le comte, il était question de mariage entre vous et moi et il n'y faut plus penser. Vous méritez qu'on vous aime ; mon cœur n'est point en état de

vous rendre justice et je ne suis pas d'un rang qui vous convienne.

MADAME ARGANTE.

Quoi donc ! que signifie ce discours?

LE COMTE.

Je vous entends, madame, et sans l'avoir dit à madame (*montrant madame Argante*), je songeais à me retirer. J'ai deviné tout. Dorante n'est venu chez vous qu'à cause qu'il vous aimait ; il vous a plu ; vous voulez lui faire sa fortune ; voilà tout ce que vous alliez dire.

ARAMINTE.

Je n'ai rien à ajouter.

MADAME ARGANTE, *outrée.*

La fortune à cet homme-là !

LE COMTE, *tristement.*

Il n'y a plus que notre discussion, que nous réglerons à l'amiable. J'ai dit que je ne plaiderais point et je tiendrai parole.

ARAMINTE.

Vous êtes bien généreux. Envoyez-moi quelqu'un qui en décide, et ce sera assez.

MADAME ARGANTE.

Ah ! la belle chute ! ah ! ce maudit intendant ! Qu'il soit votre mari tant qu'il vous plaira ; mais il ne sera jamais mon gendre.

ARAMINTE.

Laissons passer sa colère, et finissons. (*Ils sortent.*)

DUBOIS.

Ouf ! ma gloire m'accable. Je mériterais bien d'appeler cette femme-là ma bru.

ARLEQUIN.

Pardi ! nous nous soucions bien de ton tableau à présent ! L'original nous en fournira bien d'autres copies.

L'ÉPREUVE

1740 = COMÉDIE = 1740

Cet *acte passa encore par le Théâtre des Comédiens Italiens, qui le représentèrent pour la première fois le 19 novembre 1740, avant d'arriver au Théâtre Français, où on le joua, depuis, un nombre de fois incalculable, et où on le joue toujours. Sur le même rang que* Le Jeu de l'Amour et du Hasard, L'École des Mères *et* Les Fausses Confidences, *on place* L'Épreuve *parmi les œuvres maîtresses de Marivaux. Et c'est justice, tant l'esprit le plus amusant s'y allie à la plus délicate sensibilité.*

PERSONNAGES

MADAME ARGANTE.

ANGÉLIQUE, sa fille.

LISETTE, suivante.

LUCIDOR, amant d'Angélique.

FRONTIN, valet de Lucidor.

MAITRE BLAISE, jeune fermier du village.

La scène se passe à la campagne, dans une terre appartenant depuis peu à Lucidor.

L'ÉPREUVE

SCÈNE I. = LUCIDOR, FRONTIN, *en bottes et en habit de maître.*

LUCIDOR.

Entrons dans cette salle. Tu ne fais donc que d'arriver?

FRONTIN.

Je viens de mettre pied à terre à la première hôtellerie du village : j'ai demandé le chemin du château, suivant l'ordre de votre lettre, et me voilà dans l'équipage que vous m'avez prescrit. De ma figure qu'en dites-vous? (*Il se retourne.*) Y reconnaissez-vous votre valet de chambre et n'ai-je pas l'air un peu trop seigneur?

LUCIDOR.

Tu es comme il faut. A qui t'es-tu adressé en entrant?

FRONTIN.

Je n'ai rencontré qu'un petit garçon dans la cour, et vous avez paru. A présent, que voulez-vous faire de moi et de ma bonne mine?

LUCIDOR.

Te proposer pour époux à une très aimable fille.

FRONTIN.

Tout de bon? ma foi, monsieur, je soutiens que vous êtes encore plus aimable qu'elle.

LUCIDOR.

Eh ! non, tu te trompes ; c'est moi que la chose regarde.

FRONTIN.

En ce cas-là je ne soutiens plus rien.

LUCIDOR.

Tu sais que je suis venu ici il y a près de deux mois pour y voir la terre que mon homme d'affaires m'a achetée. J'ai trouvé dans le château une madame Argante, qui en était comme la concierge, et qui est une petite bourgeoise de ce pays-ci. Cette bonne dame a une fille qui m'a charmé ; et c'est pour elle que je veux te proposer.

FRONTIN, *riant.*

Pour cette fille que vous aimez ! la confidence est gaillarde ! Nous serons donc trois? Vous traitez cette affaire-ci comme une partie de piquet.

LUCIDOR.

Écoute-moi donc ; j'ai dessein de l'épouser moi-même.

FRONTIN.

Je vous entends bien, quand je l'aurai épousée.

LUCIDOR.

Me laisseras-tu dire? Je te présenterai sur le pied d'un homme riche et mon ami, afin de voir si elle m'aimera assez pour te refuser.

FRONTIN.

Ah ! c'est une autre histoire ; et cela étant, il y a une chose qui m'inquiète.

LUCIDOR.

Quoi?

FRONTIN.

C'est qu'en venant, j'ai rencontré près de l'hôtellerie une fille qui ne m'a pas aperçu, je pense, qui causait sur le pas d'une porte, mais qui m'a bien la mine d'être une certaine Lisette que j'ai connue à Paris, il y a quatre ou cinq ans, et qui était à une dame chez qui mon maître allait souvent. Je n'ai vu cette Lisette-là que deux ou trois fois ; mais comme elle était jolie, je lui en ai conté tout autant de fois que je l'ai vue ; et cela vous grave dans l'esprit d'une fille.

LUCIDOR.

Mais, vraiment, il y en a une chez madame Argante de ce nom-là qui est du village, qui y a toute sa famille, et qui a passé en effet quelque temps à Paris avec une dame du pays.

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, la friponne me reconnaîtra ; il y a de certaines tournures d'homme qu'on n'oublie point.

LUCIDOR.

Tout le remède que j'y sache, c'est de payer d'effronterie et lui persuader qu'elle se trompe.

FRONTIN.

Oh ! pour de l'effronterie, je suis en fonds.

LUCIDOR.

N'y a-t-il pas des hommes qui se ressemblent tant, qu'on s'y méprend?

FRONTIN.

Allons, je ressemblerai, voilà tout ; mais dites-moi, monsieur, souffririez-vous un petit mot de représentation?

LUCIDOR.

Parle.

FRONTIN.

Quoique à la fleur de votre âge, vous êtes tout à fait sage et raisonnable ; il me semble pourtant que votre projet est bien jeune.

LUCIDOR, *fâché.*

Hein?

FRONTIN.

Doucement. Vous êtes le fils d'un riche négociant qui vous a laissé plus de cent mille livres de rente, et vous pouvez prétendre aux plus grands partis. Le minois dont vous parlez est-il fait pour vous appartenir en légitime mariage? Riche comme vous êtes, on peut se tirer de là à meilleur marché, ce me semble.

LUCIDOR.

Tais-toi ; tu ne connais point celle dont tu parles. Il est vrai qu'Angélique n'est qu'une simple bourgeoise de campagne ; mais originairement elle me vaut bien, et je n'ai pas l'entêtement des grandes alliances. Elle est d'ailleurs si aimable, et je démêle, à travers son innocence, tant d'honneur et tant de vertu en elle ; elle a naturellement un caractère si distingué, que, si elle m'aime, comme je le crois, je ne serai jamais qu'à elle.

FRONTIN.

Comment ! si elle vous aime? Est-ce que cela n'est pas décidé?

LUCIDOR.

Non ; il n'a pas encore été question du mot d'amour entre elle et moi : je ne lui ai jamais dit que je l'aime, mais toutes mes façons n'ont signifié que cela ; toutes les siennes n'ont été que des expressions du penchant le plus tendre et le plus ingénu. Je tombai malade trois jours après mon arrivée, j'ai été même en quelque danger ; je l'ai vue inquiète, alarmée, plus changée que moi ; j'ai vu des larmes couler de ses yeux, sans que sa mère s'en aperçût. Et, depuis que la santé m'est revenue, nous continuons de même ; je l'aime toujours, sans le lui dire ; elle m'aime aussi, sans m'en parler, et sans vouloir cependant m'en faire un secret : son cœur simple, honnête et vrai, n'en sait pas davantage.

FRONTIN.

Mais vous, qui en savez plus qu'elle, que ne mettez-vous un petit mot d'amour en avant? Il ne gâterait rien.

LUCIDOR.

Il n'est pas temps : tout sûr que je suis de son cœur, je veux

savoir à qui je le dois, et si c'est l'homme riche, ou seulement moi qu'on aime : c'est ce que j'éclaircirai par l'épreuve où je vais la mettre. Il m'est encore permis de n'appeler qu'amitié tout ce qui est entre nous deux, et c'est de quoi je vais profiter.

FRONTIN.

Voilà qui est fort bien ; mais ce n'était pas moi qu'il fallait employer.

LUCIDOR.

Pourquoi?

FRONTIN.

Oh ! pourquoi? Mettez-vous à la place d'une fille, et ouvrez les yeux, vous verrez pourquoi. Il y a cent à parier contre un que je plairai.

LUCIDOR.

Le sot ! Eh bien ! si tu plais, j'y remédierai sur-le-champ, en te faisant connaître. As-tu apporté les bijoux?

FRONTIN, *fouillant dans sa poche.*

Tenez, voilà tout.

LUCIDOR.

Puisque personne ne t'a vu entrer, retire-toi avant que quelqu'un que je vois dans le jardin n'arrive. Va t'ajuster, et ne parais que dans une heure ou deux.

FRONTIN.

Si vous jouez de malheur, souvenez-vous que je vous l'ai prédit.

SCÈNE II. = LUCIDOR, MAITRE BLAISE, *qui vient doucement, habillé en riche fermier.*

LUCIDOR.

Il vient à moi ; il paraît avoir à me parler.

MAÎTRE BLAISE.

Je vous salue, monsieur Lucidor. Eh bien ! qu'est-ce? Comment vous va? Vous avez bonne maine à cette heure.

LUCIDOR.

Oui, je me porte assez bien, monsieur Blaise.

MAÎTRE BLAISE.

Faut convenir que voute maladie vous a bian fait du profit. Vous v'là, morgué ! pus rougeaud, pus varmeil !... Ça réjouit, ça me plaît à voir.

LUCIDOR.

Je vous en suis obligé.

MAÎTRE BLAISE.

C'est que j'aime tant la santé des braves gens ; alle est si recommandable, surtout la vôtre, qui est la pus recommandable de tout le monde.

LUCIDOR.

Vous avez raison d'y prendre quelque intérêt ; je voudrais pouvoir vous être utile à quelque chose.

MAÎTRE BLAISE.

Voirement, cette utilité-là est belle et bonne ; et je vians tout justement vous prier de m'en gratifier d'une.

LUCIDOR.

Voyons.

MAÎTRE BLAISE.

Vous savez bian, monsieur, que je fréquente chez madame Argante ; et sa fille Angélique alle est gentille, au moins.

LUCIDOR.

Assurément.

MAÎTRE BLAISE, *riant.*

Eh ! eh ! eh ! C'est, ne vous déplaise, que je vourais avoir sa gentillesse en mariage.

LUCIDOR.

Vous aimez donc Angélique?

MAÎTRE BLAISE.

Ah ! cette criature-là m'affolle ; j'en pars si peu d'esprit que j'ai. Quand il fait jour, je pense à elle ; quand il fait nuit, j'en rêve. Il faut du remède à ça, et je vians envars vous à celle fin, par voute moyen, pour l'honneur et le respect qu'on vous porte ici, sauf voute grâce, et si ça ne vous torne pas à importunité, de me favoriser de queuques bonnes paroles auprès de sa mère dont j'ai itou besoin de la faveur.

LUCIDOR.

Je vous entends ; vous souhaitez que j'engage madame Argante à vous donner sa fille. Et Angélique vous aime-t-elle?

MAÎTRE BLAISE.

Oh ! dame, quand parfois je li conte ma chance, alle rit de tout son cœur, et me plante là. C'est bon signe, n'est-ce pas?

LUCIDOR.

Ni bon, ni mauvais. Au surplus, comme je crois que madame Argante a peu de bien, que vous êtes fermier de plusieurs terres, fils de fermier vous-même....

MAÎTRE BLAISE.

Et que je sis encore une jeunesse ; je n'ons que trente ans, et d'himeur folichonne, un Roger-Bontemps.

LUCIDOR.

Le parti pourrait convenir, sans une difficulté.

MAÎTRE BLAISE.

Laqueulle?

LUCIDOR.

C'est qu'en revanche des soins que madame Argante et toute sa maison ont eus de moi pendant ma maladie, j'ai songé à marier Angélique à quelqu'un fort riche, qui va se présenter, qui ne veut précisément épouser qu'une fille de campagne, de famille honnête, et qui ne se soucie pas qu'elle ait du bien.

MAÎTRE BLAISE.

Morgué ! vous me faites là un vilain tour avec voute avisement, monsieur Lucidor : v'là qui m'est bian rude, bian chagrinant et bian traître. Jarnigué ! soyons bons, je l'approuve ; mais ne foulons parsonne ; je sis voute prochain autant qu'un autre, et ne faut pas peser sur sti-ci, pour alléger sti-là. Moi qui avais tant de peur que vous ne mouriez ; c'était bian la peine de venir vingt fois demander : « Comment va-t-il, comment ne va-t-il pas? » V'là-t-il pas une santé qui m'est bien chanceuse, après vous avoir mené moi-même sti-là qui vous a tiré deux fois du sang, et qui est mon cousin, afin que vous le sachiez, mon propre cousin germain ! Ma mère était sa tante ; et jarni ! ce n'est pas bian fait à vous.

LUCIDOR.

Votre parenté avec lui n'ajoute rien à l'obligation que je vous ai.

MAÎTRE BLAISE.

Sans compter que c'est cinq bonnes mille livres que vous m'ôtez comme un sou, et que la petite aura en mariage.

LUCIDOR.

Calmez-vous ; est-ce cela que vous en espérez? Eh bien, je vous en donne douze pour en épouser une autre et pour vous dédommager du chagrin que je vous fais.

MAÎTRE BLAISE, *étonné.*

Quoi ! douze mille livres d'argent sec?

LUCIDOR.

Oui, je vous les promets, sans vous ôter cependant la liberté de vous présenter pour Angélique ; au contraire, j'exige même que vous la demandiez à madame Argante ; je l'exige, entendez-vous? Car si vous plaisez à Angélique, je serais très fâché de la priver d'un homme qu'elle aimerait.

MAÎTRE BLAISE, *se frottant les yeux de surprise.*

Eh mais ! c'est comme un prince qui parle ! Douze mille

livres ! Mes bras m'en tombent. Je ne saurais me ravoir. Allons, monsieur, boutez-vous là, que je me prosterne devant vous, ni plus ni moins que devant un prodige.

LUCIDOR.

Il n'est pas nécessaire ; point de compliments, je vous tiendrai parole.

MAÎTRE BLAISE.

Après que j'ons été si mal appris, si brutal ! Eh ! dites-moi, roi que vous êtes, si, par aventure, Angélique me chérit, j'aurons donc la femme et les douze mille francs avec?

LUCIDOR.

Ce n'est pas tout à fait cela : écoutez-moi, je prétends, vous dis-je, que vous vous proposiez pour Angélique, indépendamment du mari que je lui offrirai. Si elle vous accepte, comme alors je n'aurai fait aucun tort à votre amour, je ne vous donnerai rien ; si elle vous refuse, les douze mille francs sont à vous.

MAÎTRE BLAISE.

Alle me refusera, monsieur, alle me refusera ; le ciel m'en fera la grâce, à cause de vous qui le désirez.

LUCIDOR.

Prenez garde ; je vois bien qu'à cause des douze mille francs, vous ne demandez déjà pas mieux que d'être refusé.

MAÎTRE BLAISE.

Hélas ! peut-être bien que la somme m'étourdit un p'tit brin ; j'en sis friand, je le confesse ; alle est si consolante !

LUCIDOR.

Je mets cependant encore une condition à notre marché ; c'est que vous feigniez de l'empressement pour obtenir Angélique, et que vous continuiez de paraître amoureux d'elle.

MAÎTRE BLAISE.

Oui, monsieur, je serons fidèle à ça ; mais j'ons bonne espérance de n'être pas digne d'elle ; et mêmement j'avons opinion si alle osait, qu'alle vous aimerait pus que parsonne.

LUCIDOR.

Moi? maître Blaise. Vous me surprenez ; je ne m'en suis pas aperçu, vous vous trompez. En tout cas, si elle ne veut pas de vous, souvenez-vous de lui faire ce petit reproche-là. Je serais bien aise de savoir ce qui en est, par pure curiosité.

MAÎTRE BLAISE.

En n'y manquera pas ; en li reprochera devant vous, drès que monsieur le commande.

LUCIDOR.

Et comme je ne vous crois pas mal à propos glorieux, vous

me ferez plaisir aussi de jeter vos vues sur Lisette, que, sans compter les douze mille francs, vous ne vous repentirez pas d'avoir choisie ; je vous en avertis.

MAÎTRE BLAISE.

Hélas ! il n'y a qu'à dire : en se revirera itou sur elle, je l'aimerai par mortification.

LUCIDOR.

J'avoue qu'elle sert madame Argante ; mais elle n'est pas de moindre condition que les autres filles du village.

MAÎTRE BLAISE.

Eh ! voirement, alle en est née native.

LUCIDOR.

Jeune et bien faite d'ailleurs.

MAÎTRE BLAISE.

Charmante. Monsieur verra l'appétit que je prends déjà pour elle.

LUCIDOR.

Mais je vous ordonne une chose : c'est de ne lui dire que vous l'aimez qu'après qu'Angélique se sera expliquée sur votre compte ; il ne faut pas que Lisette sache vos desseins auparavant.

MAÎTRE BLAISE.

Laissez faire à Blaise ; en li parlant, je li dirai des propos où elle ne comprendra rin. La v'là. Vous plaît-il que je m'en aille?

LUCIDOR.

Rien ne vous empêche de rester.

SCÈNE III. = LUCIDOR, MAITRE BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

Je viens d'apprendre, monsieur, par le petit garçon de notre vigneron, qu'il vous était arrivé une visite de Paris.

LUCIDOR.

Oui ; c'est un de mes amis qui vient me voir.

LISETTE.

Dans quel appartement du château souhaitez-vous qu'on le loge?

LUCIDOR.

Nous verrons quand il sera revenu de l'hôtellerie où il est retourné. Où est Angélique, Lisette?

LISETTE.

Il me semble l'avoir vue dans le jardin, qui s'amusait à cueillir des fleurs.

LUCIDOR, *en montrant maître Blaise.*

Voici un homme qui est de bonne volonté pour elle, qui a grande envie de l'épouser ; et je lui demandais si elle avait de l'inclination pour lui. Qu'en pensez-vous?

MAÎTRE BLAISE.

Oui ; de queul avis êtes-vous touchant ça, belle brunette, m'amie?

LISETTE.

Eh mais, autant que j'en puis juger, mon avis est que jusqu'ici elle n'a rien dans le cœur pour vous.

MAÎTRE BLAISE.

Rian du tout? C'est ce que je disais. Que mademoiselle Lisette a de jugement !

LISETTE.

Ma réponse n'a rien de trop flatteur ; mais je ne saurais en faire une autre.

MAÎTRE BLAISE, *cavalièrement.*

Stelle-là est belle et bonne, et je m'y accorde. J'aime qu'on soit franc ; et en effet, queul mérite avons-je pour li plaire à cette enfant?

LISETTE.

Ce n'est pas que vous ne valiez votre prix, monsieur Blaise ; mais je crains que madame Argante ne vous trouve pas assez de bien pour sa fille.

MAÎTRE BLAISE, *riant.*

Ça est vrai, pas assez de bian. Pus vous allez, mieux vous lites.

LISETTE.

Vous me faites rire avec votre air joyeux.

LUCIDOR.

C'est qu'il n'espère pas grand'chose.

MAÎTRE BLAISE.

Oui, v'là ce que c'est ; et pis tout ce qui viant, je le prends. (*A Lisette.*) Le biau brin de fille que vous êtes !

LISETTE.

La tête lui tourne, ou il y a là quelque chose que je n'entends pas.

MAÎTRE BLAISE.

Stapendant, je me baillerai bian du tourment pour avoir Angélique, et il en pourra venir que je l'aurons, ou bian que je ne l'aurons pas. Faut mettre les deux pour deviner juste.

LISETTE, *riant.*

Vous êtes un très grand devin !

LUCIDOR.

Quoi qu'il en soit, j'ai aussi un parti à lui offrir, mais un très bon parti. Il s'agit d'un homme du monde ; et voilà pourquoi je m'informe si elle n'aime personne.

LISETTE.

Dès que vous vous mêlez de l'établir, je pense bien qu'elle s'en tiendra là.

LUCIDOR.

Adieu, Lisette ; je vais faire un tour dans la grande allée. Quand Angélique sera venue, je vous prie de m'en avertir. Soyez persuadée, à votre égard, que je ne m'en retournerai point à Paris sans récompenser le zèle que vous m'avez marqué

LISETTE.

Vous avez bien de la bonté, monsieur.

LUCIDOR, *à Blaise, en s'en allant, et à part.*

Ménagez vos termes avec Lisette, maître Blaise.

MAÎTRE BLAISE.

Aussi fais-je ; je n'y mets pas le sens commun.

SCÈNE IV. = MAITRE BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

Ce monsieur Lucidor a le meilleur cœur du monde.

MAÎTRE BLAISE.

Oh ! un cœur magnifique, un cœur tout d'or. Au surplus, comment vous portez-vous, mademoiselle Lisette?

LISETTE, *riant.*

Eh ! que voulez-vous dire avec votre compliment, maître Blaise? Vous tenez depuis un moment des discours bien étranges.

MAÎTRE BLAISE.

Oui, j'ons des manières fantasques, et ça vous étonne, n'est-ce pas? Je m'en doute bian. (*Et par réflexion.*) Que vous êtes agriable !

LISETTE.

Que vous êtes original avec votre agréable ! Comme il me regarde ! En vérité, vous extravaguez.

MAÎTRE BLAISE.

Tout au contraire ; c'est ma prudence qui vous contemple.

LISETTE.

Eh bien ! contemplez, voyez. Ai-je aujourd'hui le visage autrement fait que je l'avais hier?

MAÎTRE BLAISE.

Non ; c'est moi qui le vois mieux que de coutume ; il est tout nouviau pour moi.

LISETTE, *voulant s'en aller.*

Eh ! que le ciel vous bénisse.

MAÎTRE BLAISE, *l'arrêtant.*

Attendez donc.

LISETTE.

Eh ! que me voulez-vous? C'est se moquer que de vous entendre. On dirait que vous m'en contez. Je sais bien que vous êtes un fermier à votre aise, et que je ne suis pas pour vous. De quoi s'agit-il donc?

MAÎTRE BLAISE.

De m'acouter sans y voir goutte, et de dire à part vous : « Ouais ! faut qu'il y ait un secret à ça ».

LISETTE.

Et à propos de quoi un secret? Vous ne me dites rien d'in telligible.

MAÎTRE BLAISE.

Non ; c'est fait exprès, c'est résolu.

LISETTE.

Voilà qui est particulier. Ne recherchez-vous pas Angélique?

MAÎTRE BLAISE.

Ça est itou conclu.

LISETTE.

Plus je rêve, et plus je m'y perds.

MAÎTRE BLAISE.

Faut que vous vous y perdiais.

LISETTE.

Mais pourquoi me trouver si agréable? Par quel accident le remarquez-vous plus qu'à l'ordinaire? Jusqu'ici vous n'avez pas pris garde si je l'étais ou non. Croirai-je que vous êtes tombé subitement amoureux de moi? Je ne vous en empêche pas.

MAÎTRE BLAISE, *vite et vivement.*

Je ne dis pas que je vous aime.

LISETTE.

Que dites-vous donc?

MAÎTRE BLAISE.

Je ne vous dis pas que je ne vous aime point ; ni l'un ni l'autre ; vous m'en êtes témoin. J'ons donné ma parole, je marche droit en besogne, voyez-vous ! Il n'y a pas à rire à

ça, je ne dis rin ; mais je pense, et je vais répétant que vous êtes agriable !

LISETTE, *étonnée, le regardant.*

Je vous regarde à mon tour. Si je ne me figurais pas que vous êtes timbré, en vérité, je soupçonnerais que vous ne ne haïssez pas.

MAÎTRE BLAISE.

Oh ! soupçonnez, croyez, persuadez-vous ; il n'y aura pas de mal, pourvu qu'il n'y ait pas de ma faute, et que ça vienne de vous toute seule sans que je vous aide.

LISETTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

MAÎTRE BLAISE.

Et mêmement, à vous permis de m'aimer, par exemple ; j'y consens encore. Si le cœur vous y porte, ne vous retenez pas ; je vous lâche la bride là-dessus ; il n'y aura rian de pardu.

LISETTE.

Le plaisant compliment ! Eh ! quel avantage en tirerais-je?

MAÎTRE BLAISE.

Oh ! dame, je sis bridé ; mais ce n'est pas comme vous ; je ne saurais parler plus clair. Voici venir Angélique. Laissez-moi li toucher un petit mot d'affection, sans que ça empêche que vous soyez gentille.

LISETTE.

Ma foi, votre tête est dérangée, Monsieur Blaise ; je n'en rabats rien.

SCÈNE V. = ANGÉLIQUE, LISETTE, MAITRE BLAISE.

ANGÉLIQUE, *un bouquet à la main.*

Bonjour, monsieur Blaise. Est-il vrai, Lisette, qu'il est venu quelqu'un de Paris pour monsieur Lucidor?

LISETTE.

Oui, à ce que j'ai su.

ANGÉLIQUE.

Dit-on que ce soit pour l'emmener à Paris qu'on est venu?

LISETTE.

C'est ce que je ne sais pas ; monsieur Lucidor ne m'en a rien appris.

MAÎTRE BLAISE.

Il n'y a pas d'apparence ; il veut auparavant vous marier dans l'opulence, à ce qu'il dit.

ANGÉLIQUE.

Me marier, monsieur Blaise ! Et à qui donc, s'il vous plaît?

MAÎTRE BLAISE.

La parsonne n'a pas encore de nom.

LISETTE.

Il parle vraiment d'un très grand mariage ; il s'agit d'un homme du monde ; et il ne dit pas qui c'est ni d'où il viendra.

ANGÉLIQUE, *d'un air content et discret.*

D'un homme du monde qu'il ne nomme pas?

LISETTE.

Je vous rapporte ses propres termes.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! je n'en suis pas inquiète ; on le connaîtra tôt ou tard.

MAÎTRE BLAISE.

Ce n'est pas moi, toujours.

ANGÉLIQUE.

Oh ! je le crois bien. Ce serait là un beau mystère ! vous n'êtes qu'un homme des champs, vous.

MAÎTRE BLAISE.

Stapendant j'ons mes prétentions itou ; mais je ne me cache pas, je dis mon nom, je me montre, en publiant que je suis amoureux de vous. Vous le savez bian. (*Lisette lève les épaules.*)

ANGÉLIQUE.

Je l'avais oublié.

MAÎTRE BLAISE.

Me v'là pour vous en aviser derechef. Vous souciez-vous un peu de ça, mademoiselle Angélique? (*Lisette boude.*)

ANGÉLIQUE.

Hélas ! guère.

MAÎTRE BLAISE.

Guère ! C'est toujours queuque chose. Prenez-y garde, au moins ; car je vais me douter sans façon que je vous plais.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous le conseille pas, monsieur Blaise ; car il me semble que non.

MAÎTRE BLAISE.

Ah ! bon ça ; v'là qui se comprend. C'est pourtant fâcheux, voyez-vous ! ça me chagraine ; mais n'importe, ne vous gênez pas ; je reviandrai tantôt pour savoir si vous désirez que j'en parle à madame Argante, ou s'il faudra que je m'en taise. Rumi-

nez ça à part vous et faites à votre guise. Bonjour. (*A Lisette, à part.*) Que vous êtes avenante !

LISETTE, *en colère.*

Quelle cervelle !

SCÈNE VI. = LISETTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Heureusement, je ne crains pas son amour. Quand il me demanderait à ma mère, il n'en sera pas plus avancé.

LISETTE.

Lui ! c'est un conteur de sornettes qui ne convient pas à une fille comme vous.

ANGÉLIQUE.

Je ne l'écoute pas. Mais dis-moi, Lisette, monsieur Lucidor parle donc sérieusement d'un mari?

LISETTE.

Mais d'un mari distingué, d'un établissement considérable.

ANGÉLIQUE.

Très considérable, si c'est ce que je soupçonne.

LISETTE.

Eh ! que soupçonnez-vous?

ANGÉLIQUE.

Oh ! je rougirais trop, si je me trompais !

LISETTE.

Ne serait-ce pas lui, par hasard, que vous vous imaginez être l'homme en question, tout grand seigneur qu'il est par ses richesses?

ANGÉLIQUE.

Bon, lui ! je ne sais pas seulement moi-même ce que je veux dire. On rêve, on promène sa pensée, et puis c'est tout. On le verra, ce mari ; je ne l'épouserai pas sans le voir.

LISETTE.

Quand ce ne serait qu'un de ses amis, ce serait toujours une grande affaire. A propos, il m'a recommandé d'aller l'avertir quand vous seriez venue ; et il m'attend dans l'allée.

ANGÉLIQUE.

Eh ! va donc. A quoi t'amuses-tu là? Pardi ! tu fais bien les commissions qu'on te donne ! Il n'y sera peut-être plus.

LISETTE.

Tenez, le voilà lui-même.

SCÈNE VII. = ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE.

LUCIDOR.

Y a-t-il longtemps que vous êtes ici, Angélique?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur, il n'y a qu'un moment que je sais que vous avez envie de me parler, et je la querellais de ne me l'avoir pas dit plus tôt.

LUCIDOR.

Oui ; j'ai à vous entretenir d'une chose assez importante.

LISETTE.

Est-ce en secret? M'en irai-je?

LUCIDOR.

Il n'y a point de nécessité que vous restiez.

ANGÉLIQUE.

Aussi bien je crois que ma mère aura besoin d'elle.

LISETTE.

Je me retire donc.

SCÈNE VIII. = LUCIDOR, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *en riant.*

A quoi songez-vous donc en me considérant si fort?

LUCIDOR.

Je songe que vous embellissez tous les jours.

ANGÉLIQUE.

Ce n'était pas de même, quand vous étiez malade. A propos, je sais que vous aimez les fleurs, et je pensais à vous aussi en cueillant ce petit bouquet ; tenez, monsieur, prenez-le.

LUCIDOR.

Je ne le prendrai que pour vous le rendre ; j'aurai plus de plaisir à vous le voir.

ANGÉLIQUE, *prenant le bouquet.*

Et moi, à cette heure que je l'ai reçu, je l'aime mieux qu'auparavant.

LUCIDOR.

Vous ne répondez jamais rien que d'obligeant.

ANGÉLIQUE.

Ah ! cela est si aisé avec de certaines personnes. Mais que me voulez-vous donc?

LUCIDOR.

Vous donner des témoignages de l'extrême amitié que j'ai

pour vous, à condition qu'avant tout vous m'instruirez de l'état de votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! le compte en sera bientôt fait. Je ne vous en dirai rien de nouveau ; ôtez notre amitié que vous savez bien, il n'y a rien dans mon cœur, que je sache ; je n'y vois qu'elle.

LUCIDOR.

Vos façons de parler me font tant de plaisir, que j'en oublie presque ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Comment faire? Vous oublierez donc toujours, à moins que je ne me taise ; je ne connais point d'autre secret.

LUCIDOR.

Je n'aime point ce secret-là ; mais poursuivons. Il n'y a encore environ que sept semaines que je suis ici.

ANGÉLIQUE.

Y a-t-il tant que cela? Que le temps passe vite ! Après?

LUCIDOR.

Et je vois quelquefois bien des jeunes gens du pays qui vous font la cour. Lequel de tous distinguez-vous parmi eux? Confiez-moi ce qui en est, comme au meilleur ami que vous ayez.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais pas, monsieur, pourquoi vous pensez que j'en distingue. Des jeunes gens qui me font la cour ! Est-ce que je les remarque? est-ce que je les vois? Ils perdent donc bien leur temps.

LUCIDOR.

Je vous crois, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je ne me souciais d'aucun quand vous êtes venu ici : et je ne m'en soucie pas davantage depuis que vous y êtes, assurément.

LUCIDOR.

Êtes-vous aussi indifférente pour maître Blaise, ce jeune fermier qui veut vous demander en mariage, à ce qu'il m'a dit?

ANGÉLIQUE.

Il me demandera tant qu'il lui plaira ; mais, en un mot, tous ces gens-là me déplaisent depuis le premier jusqu'au dernier ; principalement lui, qui me reprochait l'autre jour que nous nous parlions trop souvent tous deux, comme s'il n'était pas bien naturel de se plaire plus en votre compagnie qu'en la sienne. Que cela est sot !

LUCIDOR.

Si vous ne haïssez pas de me parler, je vous le rends bien, ma chère Angélique ; quand je ne vous vois pas, vous me manquez, et je vous cherche.

ANGÉLIQUE.

Vous ne cherchez pas longtemps ; car je reviens bien vite, et ne sors guère.

LUCIDOR.

Quand vous êtes revenue, je suis content.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je ne suis pas mélancolique.

LUCIDOR.

Il est vrai, je vois avec joie que votre amitié répond à la mienne.

ANGÉLIQUE.

Oui ; mais malheureusement vous n'êtes pas de notre village, et vous retournerez peut-être bientôt à votre Paris, que je n'aime guère. Si j'étais à votre place, il me viendrait plutôt chercher que je n'irais le voir.

LUCIDOR.

Eh ! qu'importe que j'y retourne ou non, puisqu'il ne tiendra qu'à vous que nous y soyons tous deux?

ANGÉLIQUE.

Tous deux, Monsieur Lucidor ! Eh mais, contez-moi donc comme quoi.

LUCIDOR.

C'est que je vous destine un mari qui y demeure.

ANGÉLIQUE.

Est-il possible? Ah çà, ne me trompez pas, au moins ; tout le cœur me bat : loge-t-il avec vous?

LUCIDOR.

Oui, Angélique ; nous sommes dans la même maison.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas assez ; je n'ose encore être bien aise en toute confiance. Quel homme est-ce?

LUCIDOR.

Un homme très riche.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas là le principal. Après?

LUCIDOR.

Il est de mon âge et de ma taille.

ANGÉLIQUE.

Bon : c'est ce que je voulais savoir.

LUCIDOR.

Nos caractères se ressemblent ; il pense comme moi.

ANGÉLIQUE.

Toujours de mieux en mieux. Que je l'aimerai !

LUCIDOR.

C'est un homme tout aussi uni, tout aussi sans façon que je le suis.

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux point d'autre.

LUCIDOR.

Qui n'a ni ambition, ni gloire ; et qui n'exigera de celle qu'il épousera que son cœur.

ANGÉLIQUE, *riant.*

Il l'aura, monsieur Lucidor, il l'aura ; il l'a déjà ; je l'aime autant que vous, ni plus ni moins.

LUCIDOR.

Vous aurez le sien, Angélique, je vous en assure ; je le connais ; c'est tout comme s'il vous le disait lui-même.

ANGÉLIQUE.

Eh ! sans doute ; et moi je réponds aussi comme s'il était là.

LUCIDOR.

Ah ! que de l'humeur dont il est vous allez le rendre heureux !

ANGÉLIQUE.

Ah ! je vous promets bien qu'il ne sera pas heureux tout seul.

LUCIDOR.

Adieu, ma chère Angélique ; il me tarde d'entretenir votre mère et d'avoir son consentement. Le plaisir que me fait ce mariage ne me permet pas de différer davantage ; mais avant que je vous quitte, acceptez de moi ce petit présent de noce que j'ai droit de vous offrir, suivant l'usage et en qualité d'ami ; ce sont de petits bijoux que j'ai fait venir de Paris.

ANGÉLIQUE.

Et moi je les prends, parce qu'ils y retourneront avec vous, et que nous serons ensemble ; mais il ne fallait point de bijoux : c'est votre amitié qui est le véritable.

LUCIDOR.

Adieu, belle Angélique ; votre mari ne tardera pas à paraître.

ANGÉLIQUE.

Courez donc, afin qu'il vienne plus vite.

SCÈNE IX. = ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien ! mademoiselle, êtes-vous instruite? A qui vous marie-t-on?

ANGÉLIQUE.

A lui, ma chère Lisette, à lui-même, et je l'attends.

LISETTE.

A lui, dites-vous? Et quel est donc cet homme qui s'appelle *lui* par excellence? Est-ce qu'il est ici?

ANGÉLIQUE.

Eh ! tu as dû le rencontrer ; il va trouver ma mère.

LISETTE.

Je n'ai vu que monsieur Lucidor, et ce n'est pas lui qui vous épouse.

ANGÉLIQUE.

Eh ! si fait ; voilà vingt fois que je te le répète. Si tu savais comme nous nous sommes parlé, comme nous nous entendions bien sans qu'il ait dit : « C'est moi ! » mais cela était si clair, si clair, si agréable, si tendre !

LISETTE.

Je ne l'aurais jamais imaginé. Mais le voici encore.

SCÈNE X. = LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE, ANGÉLIQUE.

LUCIDOR.

Je reviens, belle Angélique ; en allant chez votre mère, j'ai trouvé monsieur qui arrivait ; et j'ai cru qu'il n'y avait rien de plus pressé que de vous l'amener : c'est lui, c'est ce mari pour qui vous êtes si favorablement prévenue, et qui, par le rapport de nos caractères, est en effet un autre moi-même. Il m'a apporté aussi le portrait d'une jeune et jolie personne qu'on veut me faire épouser à Paris. (*Il le lui présente.*) Jetez les yeux dessus : comment le trouvez-vous?

ANGÉLIQUE, *d'un air mourant, le repousse.*

Je ne m'y connais pas.

LUCIDOR.

Adieu, je vous laisse ensemble, et je cours chez madame Argante. (*Il s'approche d'elle.*) Êtes-vous contente? (*Angélique, sans lui répondre, tire la boîte aux bijoux et la lui rend sans le regarder : elle la met dans sa main ; et il s'arrête comme surpris et sans la lui faire reprendre ; après quoi il sort.*)

SCÈNE XI. = ANGÉLIQUE, FRONTIN, LISETTE.

(*Angélique reste immobile, Lisette tourne autour de Frontin avec surprise, et Frontin paraît embarrassé.*)

FRONTIN.

Mademoiselle, l'étonnante immobilité où je vous vois intimide extrêmement mon inclination naissante ; vous me découragez tout à fait, et je sens que je perds la parole.

LISETTE.

Mademoiselle est immobile, vous muet, et moi stupéfaite ; j'ouvre les yeux, je regarde, et je n'y comprends rien.

ANGÉLIQUE, *tristement.*

Lisette, qui est-ce qui l'aurait cru?

LISETTE.

Je ne le crois pas, moi qui le vois.

FRONTIN.

Si la charmante Angélique daignait seulement jeter un regard sur moi, je crois que je ne lui ferais point de peur, et peut-être y reviendrait-elle : on s'accoutume aisément à me voir ; j'en ai l'expérience ; essayez-en.

ANGÉLIQUE, *sans le regarder.*

Je ne saurais ; ce sera pour une autre fois. Lisette, tenez compagnie à monsieur. Je lui demande pardon, je ne me sens pas bien ; j'étouffe, et je vais me retirer dans ma chambre.

SCÈNE XII. = LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

Mon mérite a manqué son coup.

LISETTE, *à part.*

C'est Frontin, c'est lui-même.

FRONTIN, *les premiers mots à part.*

Voici le plus fort de ma besogne ici. Ma mie, que dois-je conjecturer d'un aussi langoureux accueil? (*Elle ne répond pas, et le regarde. Il continue.*) Eh bien ! répondez donc. Allez-vous me dire aussi que ce sera pour une autre fois?

LISETTE.

Monsieur, ne t'ai-je pas vu quelque part?

FRONTIN.

Comment donc ! Ne t'ai-je pas vu quelque part? Ce village-ci est bien familier.

LISETTE, *à part.*

Est-ce que je me tromperais?... (*Haut.*) Monsieur, excusez-moi ; mais n'avez-vous jamais été à Paris chez une madame Dorman, où j'étais?

FRONTIN.

Qu'est-ce que c'est que madame Dorman? Dans quel quartier?

LISETTE.

Du côté de la place Maubert, chez un marchand de café, au second.

FRONTIN.

Une place Maubert, une madame Dorman, un second ! Non, mon enfant, je ne connais point cela ; et je prends toujours mon café chez moi.

LISETTE.

Je ne dis plus mot ; mais j'avoue que je vous ai pris pour Frontin, et il faut que je me fasse toute la violence du monde pour m'imaginer que ce n'est point lui.

FRONTIN.

Frontin ! mais c'est un nom de valet.

LISETTE.

Oui, monsieur ; et il m'a semblé que c'était toi.... que c'était vous, dis-je.

FRONTIN.

Quoi ! toujours des tu et des toi ! vous me lassez à la fin.

LISETTE.

J'ai tort ; mais tu lui ressembles si fort !... Eh ! monsieur, pardon. Je retombe toujours. Quoi ! tout de bon, ce n'est pas toi?... Je veux dire, ce n'est pas vous?

FRONTIN, *riant.*

Je crois que le plus court est d'en rire moi-même. Allez, ma fille, un homme moins raisonnable et de moindre étoffe se fâcherait ; mais je suis trop au-dessus de votre méprise, et vous me divertiriez beaucoup, si ce n'était le désagrément qu'il y a d'avoir une physionomie commune avec ce coquin-là. La nature pouvait se passer de lui donner le double de la mienne, et c'est un affront qu'elle m'a fait ; mais ce n'est pas votre faute : parlons de votre maîtresse.

LISETTE.

Oh ! monsieur, n'y ayez point de regret ; celui pour qui je vous prenais est un garçon fort aimable, fort amusant, plein d'esprit et d'une très jolie figure.

FRONTIN.

J'entends bien, la copie est parfaite.

LISETTE.

Si parfaite que je n'en reviens point, et tu serais le plus grand maraud.... Monsieur, je me brouille encore, la ressemblance m'emporte.

FRONTIN.

Ce n'est rien ; je commence à m'y faire : ce n'est pas à moi que vous parlez.

LISETTE.

Non, monsieur ; c'est à votre copie, et je voulais dire qu'il aurait grand tort de me tromper ; car je voudrais de tout mon cœur que ce fût lui ; je crois qu'il m'aimait, et je le regrette.

FRONTIN.

Vous avez raison, il en valait bien la peine. (*A part.*) Que cela est flatteur!

LISETTE.

Voilà qui est bien particulier : à chaque fois que vous parlez, il me semble l'entendre.

FRONTIN.

Vraiment, il n'y a rien là de surprenant ; dès qu'on se ressemble, on a le même son de voix, et volontiers les mêmes inclinations. Il vous aimait, dites-vous ; et je ferais comme lui, sans l'extrême distance qui nous sépare.

LISETTE.

Hélas ! je me réjouissais en croyant l'avoir retrouvé.

FRONTIN, *à part le premier mot.*

Heu !... Tant d'amour sera récompensé, ma belle enfant, je vous le prédis. En attendant, vous ne perdrez pas tout ; je m'intéresse à vous ; je vous rendrai service. Ne vous mariez point sans me consulter.

LISETTE.

Je sais garder un secret. Monsieur, dites-moi si c'est toi....

FRONTIN, *en s'en allant.*

Allons, vous abusez de ma bonté ; il est temps que je me retire. (*A part.*) Ouf, le rude assaut !

SCÈNE XIII. = LISETTE, *un moment seule ;* MAITRE BLAISE.

LISETTE.

Je m'y suis prise de toutes les façons, et ce n'est pas lui sans doute ; mais il n'y a jamais rien eu de pareil. Quand ce serait lui, au reste, maître Blaise est bien un autre parti, s'il m'aime.

MAÎTRE BLAISE.

Eh bien ! fillette, à quoi en suis-je avec Angélique?

LISETTE.

Au même état où vous étiez tantôt.

MAÎTRE BLAISE, *en riant.*

Eh mais, tant pire, ma grande fille.

LISETTE.

Ne me direz-vous point ce que peut signifier le tant pis que vous dites en riant?

MAÎTRE BLAISE.

C'est que je ris de tout, mon poulet.

LISETTE.

En tout cas, j'ai un avis à vous donner ; c'est qu'Angélique ne paraît pas disposée à accepter le mari que monsieur Lucidor lui destine, et qui est ici; et que si, dans ces circonstances, vous continuez à la rechercher, apparemment, vous l'obtiendrez.

MAÎTRE BLAISE, *tristement.*

Croyez-vous? Eh mais, tant mieux.

LISETTE.

Oh ! vous m'impatientez avec vos tant mieux si tristes, vos tant pis si gaillards, et le tout en m'appelant ma grande fille et mon poulet; il faut, s'il vous plaît, que j'en aie le cœur net. Monsieur Blaise, pour la dernière fois, est-ce que vous m'aimez?

MAÎTRE BLAISE.

Il n'y a pas encore de réponse à ça.

LISETTE.

Vous vous moquez donc de moi?

MAÎTRE BLAISE.

V'là une mauvaise pensée.

LISETTE.

Avez-vous toujours dessein de demander Angélique en mariage?

MAÎTRE BLAISE.

Le micmac le requiert.

LISETTE.

Le micmac ! Et si on vous la refuse, en serez-vous fâché?

MAÎTRE BLAISE, *riant.*

Oui-da.

LISETTE.

En vérité, dans l'incertitude où vous me tenez de vos sentiments, que voulez-vous que je réponde aux douceurs que vous me dites? Mettez-vous à ma place.

MAÎTRE BLAISE.

Boutez-vous à la mienne.

LISETTE.

Eh ! quelle est-elle? car si vous êtes de bonne foi, si effectivement vous m'aimez....

MAÎTRE BLAISE, *riant.*

Oui, je suppose....

LISETTE.

Vous jugez bien que je n'aurai pas le cœur ingrat.

MAÎTRE BLAISE, *riant.*

Hé, hé, hé.... Lorgnez-moi un peu, que je voie si ça est vrai.

LISETTE.

Qu'en ferez-vous?

MAÎTRE BLAISE.

Hé, hé.... Je le garderai. La gentille enfant ! Queu dommage de laisser ça dans la peine !

LISETTE.

Quelle obscurité ! Voilà madame Argante et monsieur Lucidor; il est apparemment question du mariage d'Angélique avec l'amant qui lui est venu. La mère voudra qu'elle l'épouse, et, si elle obéit, comme elle y sera peut-être obligée, il ne sera plus nécessaire que vous la demandiez. Ainsi retirez-vous, je vous prie.

MAÎTRE BLAISE.

Oui ; mais je sis d'obligation aussi de revenir voir ce qui en est, pour me comporter à l'avenant.

LISETTE, *fâchée.*

Encore ! Oh ! votre énigme est d'une impertinence qui m'indigne.

MAÎTRE BLAISE, *riant et s'en allant.*

C'est pourtant douze mille francs qui vous fâchent.

LISETTE, *le voyant aller.*

Douze mille francs ! Où va-t-il prendre ce qu'il dit là? Je commence à croire qu'il y a quelque motif à cela.

SCÈNE XIV. = MADAME ARGANTE, LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE.

MADAME ARGANTE, *en entrant, à Frontin.*

Eh ! monsieur, ne vous rebutez point ; il n'est pas possible qu'Angélique ne se rende, il n'est pas possible. (*A Lisette.*) Lisette, vous étiez présente quand monsieur a vu ma fille ;

est-il vrai qu'elle ne l'ait pas bien reçu? Qu'a-t-elle donc dit? Parlez ; a-t-il lieu de se plaindre?

LISETTE.

Non, madame ; je ne me suis point aperçue de mauvaise réception ; il n'y a eu qu'un étonnement naturel à une jeune et honnête fille, qui se trouve, pour ainsi dire, mariée dans la minute : mais pour le peu que madame la rassure et s'en mêle, il n'y aura pas la moindre difficulté.

LUCIDOR.

Lisette a raison, je pense comme elle.

MADAME ARGANTE.

Eh ! sans doute ; elle est si jeune et si innocente !

FRONTIN.

Madame, le mariage en impromptu étonne l'innocence, mais ne l'afflige pas ; et votre fille est allée se trouver mal dans sa chambre.

MADAME ARGANTE.

Vous verrez, monsieur, vous verrez.... Allez, Lisette, dites-lui que je lui ordonne de venir tout à l'heure. Amenez-la ici ; partez. (*A Frontin.*) Il faut avoir la bonté de lui pardonner ces premiers mouvements-là, monsieur, ce ne sera rien. (*Lisette sort.*)

FRONTIN.

Vous avez beau dire, on a eu tort de m'exposer à cette aventure-ci ; il est fâcheux à un galant homme, à qui tout Paris jette ses filles à la tête, et qui les refuse toutes, de venir lui-même essuyer les dédains d'une jeune citoyenne de village, à qui on ne demande précisément que sa figure en mariage. Votre fille me convient fort et je rends grâces à mon ami de me l'avoir retenue ; mais il fallait, en m'appelant, me tenir sa main si prête et si disposée que je n'eusse qu'à tendre la mienne pour la recevoir ; point d'autre cérémonie.

LUCIDOR.

Je n'ai pas dû deviner l'obstacle qui se présente.

MADAME ARGANTE.

Eh ! messieurs, un peu de patience ; regardez-la, dans cette occasion-ci, comme un enfant.

SCÈNE XV. = LUCIDOR, FRONTIN, ANGÉLIQUE, LISETTE, MADAME ARGANTE.

MADAME ARGANTE.

Approchez, mademoiselle, approchez ; n'êtes-vous pas bien

sensible à l'honneur que vous fait monsieur de venir vous épouser, malgré votre peu de fortune et la médiocrité de votre état?

FRONTIN.

Rayons ce mot d'honneur ; mon amour et ma galanterie le désapprouvent.

MADAME ARGANTE.

Non, monsieur ; je dis la chose comme elle est. Répondez, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Ma mère....

MADAME ARGANTE.

Vite donc.

FRONTIN.

Point de ton d'autorité, sinon je reprends mes bottes et monte à cheval. (*A Angélique.*) Vous ne m'avez pas encore regardé, fille aimable ; vous n'avez point encore vu ma personne ; vous la rebutez sans la connaître ; voyez-la pour la juger.

ANGÉLIQUE.

Monsieur....

MADAME ARGANTE.

Monsieur ! ma mère ! Levez la tête.

FRONTIN.

Silence, maman ; voilà une réponse entamée.

LISETTE.

Vous êtes trop heureuse, mademoiselle : il faut que vous soyez née coiffée.

ANGÉLIQUE, *vivement.*

En tout cas, je ne suis pas née babillarde.

FRONTIN.

Vous n'en êtes que plus rare. Allons, mademoiselle, reprenez haleine, et prononcez.

MADAME ARGANTE.

Je dévore ma colère !

LUCIDOR.

Que je suis mortifié !

FRONTIN, *à Angélique.*

Courage ! encore un effort pour achever.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je ne vous connais point.

FRONTIN.

La connaissance est sitôt faite en mariage ! c'est un pays où l'on va si vite....

MADAME ARGANTE.

Comment? étourdie, ingrate que vous êtes !

FRONTIN.

Ah ! ah ! madame Argante, vous avez le dialogue d'une rudesse insoutenable.

MADAME ARGANTE.

Je sors ; je ne pourrais pas me retenir ; mais je la déshérite si elle continue de répondre aussi mal aux obligations que nous vous avons, messieurs. Depuis que monsieur Lucidor est ici, son séjour n'a été marqué pour nous que par des bienfaits. Pour comble de bonheur, il procure à ma fille un mari tel qu'elle ne pouvait pas l'espérer, ni pour le rang ni pour le mérite....

LISETTE.

Tout doux, appuyez légèrement sur le dernier.

MADAME ARGANTE, *en s'en allant.*

Et, merci de ma vie ! qu'elle l'accepte, ou je la renonce.

SCÈNE XVI. = LUCIDOR, FRONTIN, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

En vérité, mademoiselle, on ne saurait vous excuser. Attendez-vous qu'il vienne un prince?

FRONTIN.

Sans vanité, voici mon apprentissage en fait de refus ; je ne connaissais pas cet affront-là.

LUCIDOR.

Vous savez, belle Angélique, que je vous ai d'abord consultée sur ce mariage ; je n'y ai pensé que par zèle pour vous, et vous m'en avez paru satisfaite.

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur, votre zèle est admirable ; c'est la plus belle chose du monde ; j'ai tort, je suis une étourdie ; mais laissez-moi dire. A cette heure que ma mère n'y est plus et que je suis un peu plus hardie, il est juste que je parle à mon tour, et je commence par vous, Lisette ; c'est que je vous prie de vous taire, entendez-vous? Il n'y a rien ici qui vous regarde : quand il vous viendra un mari, vous en ferez ce qu'il vous plaira sans que je vous en demande compte ; et je ne vous dirai point sottement, ni que vous êtes née coiffée, ni que vous êtes trop heureuse, ni que vous attendez un prince, ni d'autres propos aussi ridicules que vous m'avez tenus, sans savoir ni quoi, ni qu'est-ce.

FRONTIN.

Sur sa part, je devine la mienne.

ANGÉLIQUE.

La vôtre est toute prête, monsieur. Vous êtes honnête homme, n'est-ce pas?

FRONTIN.

C'est en quoi je brille.

ANGÉLIQUE.

Vous ne voudrez pas causer du chagrin à une fille qui ne vous a jamais fait de mal? Cela serait cruel et barbare.

FRONTIN.

Je suis l'homme du monde le plus humain ; vos pareilles en ont mille preuves.

ANGÉLIQUE.

C'est bien fait. Je vous dirai donc, monsieur, que je serais mortifiée s'il fallait vous aimer ; le cœur me le dit ; on sent cela. Non que vous ne soyez fort aimable, pourvu que ce ne soit pas moi qui vous aime. Je ne finirai point de vous louer quand ce sera pour une autre. Je vous prie de prendre en bonne part ce que je vous dis là ; j'y vais de tout mon cœur. Ce n'est pas moi qui ai été vous chercher, une fois ; je ne songeais pas à vous ; et si je l'avais pu, il ne m'en aurait pas plus coûté de vous crier : « Ne venez pas ! » que de vous dire : « Allez-vous-en. »

FRONTIN.

Comme vous me le dites?

ANGÉLIQUE.

Oh ! sans doute, et le plus tôt sera le mieux. Mais que nous importe? Vous ne manquerez pas de filles. Quand on est riche, on en a tant qu'on veut, à ce qu'on dit ; au lieu que naturellement je n'aime pas l'argent ; j'aimerais mieux en donner que d'en prendre, c'est là mon humeur.

FRONTIN.

Elle est bien opposée à la mienne. A quelle heure voulez-vous que je parte?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes bien honnête ; quand il vous plaira, je ne vous retiens point : il est tard à cette heure ; mais il fera beau demain.

FRONTIN, *à Lucidor.*

Mon grand ami, voilà ce qu'on appelle un congé bien conditionné, et je le reçois, sauf vos conseils qui me régleront là-

dessus cependant. Ainsi, belle ingrate, je diffère encore mes derniers adieux.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! monsieur, ce n'est pas fait? Pardi ! vous avez bon courage ! (*Et quand il est parti.*) Votre ami n'a guère de cœur ; il me demande à quelle heure il partira, et il reste.

SCÈNE XVII. = LUCIDOR, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LUCIDOR.

Il n'est pas si aisé de vous quitter, Angélique ; mais je vous débarrasserai de lui.

LISETTE.

Quelle perte ! un homme qui lui faisait sa fortune !

LUCIDOR.

Il y a des antipathies insurmontables. Si Angélique est dans ce cas-là, je ne m'étonne point de son refus, et je ne renonce pas au projet de l'établir avantageusement.

ANGÉLIQUE.

Eh ! monsieur, ne vous en mêlez pas. Il y a des gens qui ne font que nous porter guignon.

LUCIDOR.

Vous porter guignon, avec les intentions que j'ai ! Et qu'avez-vous à reprocher à mon amitié?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Son amitié ! Le méchant homme !

LUCIDOR.

Dites-moi de quoi vous vous plaignez.

ANGÉLIQUE.

Moi, monsieur, me plaindre ! Et qui est-ce qui y songe? Où sont les reproches que je vous fais? Me voyez-vous fâchée? Je suis très contente de vous ; vous en agissez on ne peut pas mieux. Comment donc ! vous m'offrez des maris tant que je voudrai ; vous m'en faites venir de Paris, sans que j'en demande ; y a-t-il rien de plus obligeant, de plus officieux? Il est vrai que je laisse là tous vos mariages ; mais aussi il ne faut pas croire, à cause de vos rares bontés, qu'on soit obligée, vite et vite, de se donner au premier venu que vous attirerez de je ne sais où, et qui arrivera tout botté pour m'épouser sur votre parole ; il ne faut pas croire cela. Je suis fort reconnaissante, mais je ne suis pas idiote.

LUCIDOR.

Quoi que vous en disiez, vos discours ont une aigreur que je ne sais à quoi attribuer et que je ne mérite point.

LISETTE.

Ah ! j'en sais bien la cause, moi, si je voulais parler.

ANGÉLIQUE.

Hem ! Qu'est-ce que c'est que cette science que vous avez? Que veut-elle dire? Écoutez, Lisette, je suis naturellement douce et bonne ; un enfant a plus de malice que moi ; mais si vous me fâchez, vous m'entendez bien? je vous promets de la rancune pour mille ans.

LUCIDOR.

Si vous ne vous plaignez pas de moi, reprenez donc ce petit présent que je vous avais fait, et que vous m'avez rendu sans me dire pourquoi.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi? C'est qu'il n'est pas juste que je l'aie. Le mari et les bijoux étaient pour aller ensemble ; et en rendant l'un, je rends l'autre. Vous voilà bien embarrassé ; gardez cela pour cette charmante beauté dont on vous a apporté le portrait.

LUCIDOR.

Je lui en trouverai d'autres ; reprenez ceux-ci.

ANGÉLIQUE.

Oh ! qu'elle garde tout, monsieur ; je les jetterais.

LISETTE.

Et moi je les ramasserai.

LUCIDOR.

C'est-à-dire que vous ne voulez pas que je songe à vous marier ; et que, malgré ce que vous m'avez dit tantôt, il y a quelque amour secret dont vous me faites mystère.

ANGÉLIQUE.

Eh mais ! cela se peut bien ; oui, monsieur, voilà ce que c'est ; j'en ai pour un homme d'ici ; et quand je n'en aurais pas, j'en prendrais tout exprès demain pour avoir un mari à ma fantaisie.

SCÈNE XVIII. = ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE, MAITRE BLAISE.

MAÎTRE BLAISE.

Je requiers la permission d'interrompre, pour avoir la déclaration de voute darnière volonté, mademoiselle ; retenez-vous voute amoureux nouviau venu?

ANGÉLIQUE.

Non ; laissez-moi.

MAÎTRE BLAISE.

Me retenez-vous, moi?

ANGÉLIQUE.

Non.

MAÎTRE BLAISE.

Une fois, deux fois, me voulez-vous?

ANGÉLIQUE.

L'insupportable homme !

LISETTE.

Êtes-vous sourd, maître Blaise? Elle vous dit que non.

MAÎTRE BLAISE, *à Lisette.*

Oui, m'amie. Ah çà ! monsieur, je vous prends à témoin comme quoi je l'aime, comme quoi alle me repousse ; que, si elle ne me prend pas, c'est sa faute, et que ce n'est pas sur moi qu'il en faut jeter l'endosse. (*A Lisette, à part.*) Bonjour, poulet. (*Puis à tous.*) Au demeurant, ça ne me surprend point : Mlle Angélique en refuse deux ; alle en refuserait trois ; alle en refuserait un boissiau ; il n'y en a qu'un qu'alle envie ; tout le reste est du fretin pour elle, hormis monsieur Lucidor, que j'ons deviné dès le commencement.

ANGÉLIQUE, *outrée.*

Monsieur Lucidor !

MAÎTRE BLAISE.

Lui-même. N'ons-je pas vu que vous pleuriez quand il fut malade, tant vous aviez peur qu'il ne devînt mort?

LUCIDOR.

Je ne croirai jamais ce que vous dites là. Angélique pleurait par amitié pour moi.

ANGÉLIQUE.

Comment ! Ne le croyez pas ; vous ne seriez pas un homme de bien de le croire. M'accuser d'aimer, à cause que je pleure, à cause que je donne des marques de bon cœur ! Eh mais ! je pleure tous les malades que je vois, je pleure pour tout ce qui est en danger de mourir. Si mon oiseau mourait devant moi, je pleurerais. Dira-t-on que j'ai de l'amour pour lui?

LISETTE.

Passons, passons là-dessus ; car, à vous parler franchement, je l'ai cru de même.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! vous aussi, Lisette? Vous m'accablez, vous me déchirez. Eh ! que vous ai-je fait? Quoi ! un homme qui ne songe

point à moi, qui veut me marier à tout le monde, je l'aimerais ; moi, qui ne pourrais pas le souffrir, s'il m'aimait ; moi qui ai de l'inclination pour un autre? J'ai donc le cœur bien bas, bien misérable ! Ah ! que l'affront qu'on me fait m'est sensible !

LUCIDOR.

Mais en vérité, Angélique, vous n'êtes pas raisonnable ; ne voyez-vous pas que ce sont nos petites conversations qui ont donné lieu à cette folie qu'on a rêvée, et qu'elle ne mérite pas votre attention?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! monsieur, c'est par discrétion que je ne vous ai pas dit ma pensée ; mais je vous aime si peu, que, si je ne me retenais pas, je vous haïrais, depuis ce mari que vous avez mandé de Paris. Oui, monsieur, je vous haïrais ; je ne sais trop même si je ne vous hais pas ; je ne voudrais pas jurer que non ; car j'avais de l'amitié pour vous et je n'en ai plus. Sont-ce là des dispositions pour aimer?

LUCIDOR.

Je suis honteux de la douleur où je vous vois. Avez-vous besoin de vous défendre? Dès que vous en aimez un autre, tout n'est-il pas dit?

MAÎTRE BLAISE.

Un autre galant? Alle serait, morgué ! bian en peine de le montrer.

ANGÉLIQUE.

En peine? Eh bien ! puisqu'on m'obstine, c'est justement lui qui parle, cet indigne.

LUCIDOR.

Je l'ai soupçonné.

MAÎTRE BLAISE.

Moi !

LISETTE.

Bon ! cela n'est pas vrai.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! je ne sais pas l'inclination que j'ai ! Oui, c'est lui ; je vous dis que c'est lui !

MAÎTRE BLAISE.

Ah çà, mademoiselle, ne badinons point ; ça n'a ni rime ni raison. Par ma foi, est-ce ma personne qui vous a pris le cœur?

ANGÉLIQUE.

Oh ! je l'ai assez dit. Oui, c'est vous, malhonnête que vous êtes ! si vous ne m'en croyez pas, je ne m'en soucie guère.

MAÎTRE BLAISE.

Eh mais, jamais voute mère n'y consentira.

ANGÉLIQUE.

Vraiment, je le sais bien.

MAÎTRE BLAISE.

Et pis, vous m'avez rebuté d'abord : j'ai compté là-dessus, moi ; je sis arrangé autrement.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! ce sont vos affaires.

MAÎTRE BLAISE.

On n'a pas un cœur qui va et qui vient comme une girouette ; faut être fille pour ça. On se fie à des refus.

ANGÉLIQUE.

Oh ! accommodez-vous, benêt.

MAÎTRE BLAISE.

Sans compter que je ne sis pas riche.

LUCIDOR.

Ce n'est pas là ce qui embarrassera, et j'aplanirai tout, puisque vous avez le bonheur d'être aimé, maître Blaise ; je donne vingt mille francs en faveur de ce mariage. Je vais en porter la parole à madame Argante, et je reviens dans le moment vous en rendre la réponse.

ANGÉLIQUE.

Comme on me persécute !

LUCIDOR.

Adieu, Angélique ; j'aurai enfin la satisfaction de vous avoir mariée selon votre cœur, quelque chose qu'il m'en coûte.

ANGÉLIQUE.

Je crois que cet homme-là me fera mourir de chagrin.

SCÈNE XIX. = MAITRE BLAISE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Ce monsieur Lucidor est un grand marieur de filles ! A quoi vous déterminez-vous, maître Blaise?

MAÎTRE BLAISE, *après avoir rêvé.*

Je dis qu'ous êtes toujours bian jolie, mais que ces vingt mille francs vous font grand tort.

LISETTE.

Hum ! le vilain procédé !

ANGÉLIQUE, *d'un air languissant.*

Est-ce que vous aviez quelque dessein pour elle?

MAÎTRE BLAISE.

Oui, je n'en fais pas le fin.

ANGÉLIQUE, *de même.*

Sur ce pied-là, vous ne m'aimez pas.

MAÎTRE BLAISE.

Si fait da : ça m'avait un peu quitté ; mais je vous r'aime chèrement à cette heure.

ANGÉLIQUE *de même.*

A cause de vingt mille francs?

MAÎTRE BLAISE.

A cause de vous, et pour l'amour d'eux.

ANGÉLIQUE.

Vous avez donc intention de les recevoir?

MAÎTRE BLAISE.

Pargué ! A voute avis?

ANGÉLIQUE.

Et moi je vous déclare que, si vous les prenez, je ne veux point de vous.

MAÎTRE BLAISE.

En veci bian d'un autre !

ANGÉLIQUE.

Il y aurait trop de lâcheté à vous de prendre de l'argent d'un homme qui a voulu me marier à un autre ; qui m'a offensée en particulier, en croyant que je l'aimais, et qu'on dit que j'aime moi-même.

LISETTE.

Mademoiselle a raison ; j'approuve tout à fait ce qu'elle dit là.

MAÎTRE BLAISE.

Mais accoutez donc le bon sens : si je ne prends pas les vingt mille francs, vous me pardrez, vous ne m'aurez point, voute mère ne voura point de moi.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! si elle ne veut point de vous, je vous laisserai.

MAÎTRE BLAISE, *inquiet.*

Est-ce votre dernier mot?

ANGÉLIQUE.

Je ne changerai jamais.

MAÎTRE BLAISE.

Ah ! me velà biau garçon.

SCÈNE XX. = LUCIDOR, MAITRE BLAISE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LUCIDOR.

Votre mère consent à tout, belle Angélique ; j'en ai sa pa-

role ; et votre mariage avec maître Blaise est conclu, moyennant les vingt mille francs que je donne. Ainsi nous n'avez qu'à venir tous deux l'en remercier.

MAÎTRE BLAISE.

Point du tout. Il y a un autre vartigo qui la tiant ; alle a de l'aversion pour le magot de vingt mille francs, à cause de vous qui les délivrez : alle ne veut point de moi si je les prends, et je veux du magot avec elle.

ANGÉLIQUE, *s'en allant.*

Et moi, je ne veux plus de qui que ce soit au monde.

LUCIDOR.

Arrêtez, de grâce, chère Angélique. Laissez-nous, vous autres.

MAITRE BLAISE, *prenant Lisette sous le bras, à Lucidor.*

Noute premier marché tiant-il toujours?

LUCIDOR.

Oui, je vous le garantis.

MAÎTRE BLAISE.

Que le ciel vous conserve en joie ! (*A Lisette.*) Je vous fiance donc, fillette.

SCÈNE XXI. = LUCIDOR, ANGÉLIQUE.

LUCIDOR.

Vous pleurez, Angélique?

ANGÉLIQUE.

C'est que ma mère sera fâchée ; et puis j'ai eu assez de confusion pour cela.

LUCIDOR.

A l'égard de votre mère, ne vous en inquiétez pas ; je la calmerai. Mais me laisserez-vous la douleur de n'avoir pu vous rendre heureuse?

ANGÉLIQUE.

Oh ! voilà qui est fini ; je ne veux rien d'un homme qui m'a donné le renom que je l'aimais toute seule.

LUCIDOR.

Je ne suis point l'auteur des idées qu'on a eues là-dessus.

ANGÉLIQUE.

On ne m'a point entendue me vanter que vous m'aimiez, quoique je l'eusse pu croire aussi bien que vous, après toutes les amitiés et toutes les manières que vous avez eues pour moi, depuis que vous êtes ici ; je n'ai pourtant pas abusé de cela.

Vous n'en avez pas agi de même, et je suis la dupe de ma bonne foi.

LUCIDOR.

Quand vous auriez pensé que je vous aimais, quand vous m'auriez cru pénétré de l'amour le plus tendre, vous ne vous seriez pas trompée. (*Angélique ici redouble ses pleurs.*) Et pour achever de vous ouvrir mon cœur, je vous avoue que je vous adore, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je n'en sais rien ; mais si jamais je viens à aimer quelqu'un, ce ne sera pas moi qui lui chercherai des filles en mariage ; je le laisserai plutôt mourir garçon.

LUCIDOR.

Hélas ! Angélique, sans la haine que vous m'avez déclarée, et qui m'a paru si vraie, si naturelle, j'allais me proposer moi-même. Mais qu'avez-vous donc encore à soupirer?

ANGÉLIQUE.

Vous dites que je vous hais, n'ai-je pas raison? Quand il n'y aurait que ce portrait de Paris qui est dans votre poche.

LUCIDOR.

Ce portrait n'est qu'une feinte ; c'est celui d'une sœur que j'ai.

ANGÉLIQUE.

Je ne pouvais pas deviner.

LUCIDOR.

Le voici, Angélique ; et je vous le donne.

ANGÉLIQUE.

Qu'en ferai-je, si vous n'y êtes plus? Un portrait ne guérit de rien.

LUCIDOR.

Et si je restais, si je vous demandais votre main, si nous ne nous quittions de la vie?

ANGÉLIQUE.

Voilà du moins ce qu'on appelle parler cela.

LUCIDOR.

Vous m'aimez donc?

ANGÉLIQUE.

Ai-je jamais fait autre chose?

LUCIDOR, *se mettant tout à fait à genoux.*

Vous me transportez, Angélique.

SCÈNE XXII. = LES PRÉCÉDENTS, FRONTIN, LISETTE, MAITRE BLAISE, MADAME ARGANTE.

MADAME ARGANTE.

Eh bien ! monsieur ; mais que vois-je? Vous êtes aux genoux de ma fille, je pense?

LUCIDOR.

Oui, madame ; et je l'épouse dès aujourd'hui, si vous y consentez.

MADAME ARGANTE, *charmée.*

Vraiment, que de reste, monsieur ; c'est bien de l'honneur à nous tous ; et il ne manquera rien à la joie où je suis, si monsieur (*montrant Frontin*), qui est votre ami, demeure aussi le nôtre.

FRONTIN.

Je suis de si bonne composition, que ce sera moi qui vous verserai à boire à table. (*A Lisette.*) Ma reine, puisque vous aimez tant Frontin, et que je lui ressemble, j'ai envie de l'être.

LISETTE.

Ah ! coquin, je t'entends bien ; mais tu l'es trop tard.

MAÎTRE BLAISE.

Je ne pouvons nous quitter ; il y a douze mille francs qui nous suivent.

MADAME ARGANTE.

Que signifie donc cela?

LUCIDOR.

Je vous l'expliquerai tout à l'heure. Qu'on fasse venir les violons du village, et que la journée finisse par des danses.

DIVERTISSEMENT

VAUDEVILLE

Maris jaloux, tendres amants,
Dormez sur la foi des serments,
Qu'aucun soupçon ne vous émeuve ;
Croyez l'objet de vos amours,
Car on ne gagne pas toujours
A le mettre à l'épreuve.

Avoir le cœur de son mari,
Qu'il tienne lieu d'un favori,
Quel bonheur d'en fournir la preuve !
Blaise me donne du souci ;
Mais en revanche, Dieu merci,
Je le mets à l'épreuve.

Vous qui courez après l'hymen,
Pour éloigner tout examen,
Prenez toujours fille pour veuve ;
Si l'amour trompe en ce moment,
C'est du moins agréablement :
Quelle charmante épreuve !

Que Mathuraine ait de l'humeur,
Et qu'al me refuse son cœur,
Qu'il vente, qu'il tonne ou qu'il pleuve,
Que le froid gèle notre vin,
Je n'en prenons pas de chagrin,
Je somme à toute épreuve.

Vous qui tenez dans vos filets
Chaque jour de nouveaux objets,
Soit fille, soit femme, soit veuve ;
Vous croyez prendre, et l'on vous prend.
Gardez-vous d'un cœur qui se rend
A la première épreuve.

Ah ! que l'hymen paraît charmant
Quand l'époux est toujours amant !
Mais jusqu'ici la chose est neuve
Que l'on verrait peu de maris,
Si le sort nous avait permis
De les prendre à l'épreuve !

TABLE DES MATIÈRES

ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR
COMÉDIE = 1720..... Page 9

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD
COMÉDIE = 1730..... Page 37

L'ÉCOLE DES MÈRES
COMÉDIE = 1732..... Page 97

LE LEGS
COMÉDIE = 1736..... Page 129

LES FAUSSES CONFIDENCES
COMÉDIE = 1737..... Page 173

L'ÉPREUVE
COMÉDIE = 1740..... Page 243

HACHETTE ET Cie
LIBRAIRES-ÉDITEURS
79, Bd St-Germain, Paris

36 B20908

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01409 5885